





ÉLOGES
DE M. DE VOLTAIRE

P A R

DIFFERENS AUTEURS.

On y a joint l'Article VOLTAIRE tiré de
l'Ouvrage intitulé LES TROIS SIECLES
DE LA LITTERATURE FRANÇOISE.



Suivant les copies de
BERLIN, ET NEUCHATEL
& se trouvent

DANS LES PRINCIPALES VILLES
D'ITALIE.

ÉLOGES
DE M. DE VOLTAIRE

P A R

DIFFÉRENS AUTEURS.

On y a joint l'Article Voltaire des
Lettres insérées dans les Œuvres
de la Littérature Française.

Seul des copies de
BERLIN, et NEUCHÂTEAU

à la vente

Dans les principales Librairies

D I T A L L E

A V I S
DU LIBRAIRE.

LE nom seul de M. DE VOLTAIRE
suffit pour justifier l'avidité avec
laquelle l'Europe sçavante recherche
& lit les Eloges que différens Auteurs
ont faits de cét homme celebre. Il y
a lieu de présumer que l'Italie n'aura
pas moins d'empressement que les au-
tres Nations.

Le desir d'épargner aux curieux
l'embarras de faire venir ces produ-
ctions de chez l'étranger, a inspiré
le dessein d'en former un recueil.
On l'a imprimé en beau papier, &
avec des caracteres choisis. La ma-
niere dont la partie tipographique est
executée, & les soins qu'on a pris
pour rendre cette edition correcte, font
espérer qu'on ne la trouvera pas infe-
rieure aux Ultramontaines.

Au

Au reste en donnant ces éloges au public , & en approuvant la manière dont ils sont écrits , on ne prétend pas garantir la vérité & la justice de tout ce qu'avancent leurs auteurs . C'est même pour mettre le Lecteur en état de mieux juger , & le tenir en garde contre ce que la partialité ou l'enthousiasme pourroit avoir dicté , qu'on a cru devoir y joindre en entier l'article de VOLTAIRE , tiré du dernier volume des *Trois siècles de la littérature françoise* de M. Sabathier .



T A B L E

I.

Eloge de M. de Voltaire par M. Palissot, avec des notes & pièces justificatives.

II.

Eloge de M. de Voltaire composé au Camp de Schatzlar par S. M. le Roi de Prusse.

III.

Discours prononcés dans l'Académie Française à la réception de M. Ducis, Secret. Ordinaire de MONSIEUR.

IV.

Précis Historique sur M. de Voltaire par M. DE LA HARPE; avec un Extraict de son Discours prononcé à sa réception à l'Acad. Française.

V.

Article tiré de l'Ouvrage des Trois siècles de la Litterature Française, par M. Sabathier.

FAUTES A CORRIGER

Dans l'Eloge par Palissot

pag. 47. Note . amitiéque amitié que

Dans le Discours de M. Ducis

pag. 20. lin. 5. faveurs faveurs

ELOGE

É L O G E
D E
M. DE VOLTAIRE
PAR M. PALISSOT.





É L O G E

D E

M. DE VOLTAIRE :

LA gloire de M. DE VOLTAIRE n'est pas resserrée dans les seules limites de sa Patrie. C'est à l'Europe entière, attentive aux premiers jugemens qui vont être portés sur cet Ecrivain célèbre ; c'est à notre siècle & à la postérité, toujours juste, mais toujours sévère, que nous serons responsables de ce que nous allons écrire : & nous aimons à nous pénétrer de cette vérité, pour nous défendre ici de toute passion, de tout enthousiasme. Ecartons également & les éloges donnés par l'adulation, & les satyres plus prodiguées encore par la haine ; & tâchons de saisir, avec impartialité, ce qui doit caractériser à jamais cet homme rare, cet homme singulier ; & pour parler d'avance

A 2

ce

ce le langage de nos descendans , cet homme unique .

MARIE-FRANÇOIS AROUET DE VOLTAIRE naquit à Paris , le 20 Février 1694 ; de François Arouet , Payeur des Epices & Receveur des Amendes à la Chambre des Comptes , & de Marie-Marguerite Daumart . Passons rapidement sur les dispositions prématurées de son enfance ; mais arrêtons-nous un moment sur cette longue suite de singularités brillantes qui se succéderent , sans interruption , dans tout le cours de sa vie , & qui en ont fait un homme tel que les siècles précédens n'en avaient point encore vu , & tel que les siècles postérieurs n'en reverront peut-être jamais .

Parmi ces singularités , il en est d'un ordre purement physique . C'en est une , par exemple , que cette heureuse organisation capable de suffire à l'application la plus continue , & qui , sans être assujettie aux variations du tems , ne se délassait du travail que par le travail même . Malgré une constitution très-délicate en apparence , aucun homme n'a été à la fois plus précoce que M. de Voltaire , & n'a joui d'une vieillesse plus saine & plus robuste . Aucun n'a commencé
sa

sa carrière d'une manière plus brillante , & ne l'a terminée avec plus de gloire. Non-seulement il a suffi à des travaux littéraires qui auraient donné matière à trente réputations distinguées , mais à des soins qui semblaient incompatibles avec cette passion toujours prédominante pour l'étude. M. de Voltaire n'était étranger ni aux spéculations du Commerce , ni à celles de la Finance : il a su conserver & augmenter sa fortune . Il a trouvé du tems pour les plaisirs ; il en a trouvé pour entretenir dans toute l'Europe , la correspondance la plus vaste qu'aucun particulier ait jamais eue , soit avec les Savans & les Artistes les plus recommandables de son siècle , soit avec plusieurs Souverains , qui l'ont honoré d'une intimité (1) dont la gloire doit rejaillir à jamais sur les Lettres , & dont le monde n'avait pas vu d'exemples depuis les tems de Philippe & d'Alexandre (2) . Il en a trouvé pour se rendre utile à une foule d'Infortunés célèbres , qu'il a défendus par son éloquence . Enfin il a trouvé celui de fonder , à quelques lieues de Genève , une Colonie florissante , Colonie dont il n'a jamais cessé d'être le bienfaiteur , devenue orpheline par sa mort , & qui s'est

montrée digne de ses bontés par sa reconnaissance . Nous ne parlons ici que de faits connus , avoués par les ennemis mêmes de M. de Voltaire, & sur lesquels l'Envie qui veille encore auprès de sa tombe , ne peut jeter aucun nuage .

Le moral, dans cet homme singulier, n'offrit pas moins de phénomènes que le physique . C'est à l'âge de dix-huit ans qu'il fit sa première Tragédie ; & , comme nous l'avons dit après la Motte , qui eut le mérite de le prévoir, & le courage de l'annoncer , Corneille & Racine eurent un successeur . C'était un prodige qu'un pareil début ; mais par un prodige plus grand encore, il méditait , dès lors, le seul ouvrage de génie qui n'eût pas été tenté dans le siècle de Louis XIV. , ou du moins qui l'avait été si malheureusement qu'il ne reste de tous ces essais aucun vestige . Il conçut le projet de la *Henriade* , & la France fut étonnée de devoir son premier Poème épique à un Auteur de vingt-quatre ans . Le même homme est devenu depuis le rival de l'Arioste dans un autre Poème . Le même a été l'Historien de Pierre le Grand, de Charles XII, de Louis XIV, & celui de toutes les Nations depuis Charlemagne jusqu'

qu'à nos jours . Le même a étendu la carrière de l'Histoire , trop resserrée avant lui , dans les détails de la politique & de l'ambition des Princes ; comme s'il était de la destinée des Peuples , de leur être sacrifiés en tout & jusques dans les Annales du monde . Il a fait sentir le premier cette espece d'outrage fait au genre humain ; & ce que les Historiens avaient jusqu'alors le plus négligé , l'influence de l'opinion sur les malheurs de la terre , les Loix , les usages , les mœurs , les progrès des Sciences & des Arts , devinrent le principal objet de ses recherches . Cette révolution de l'Histoire , perfectionnée par la Philosophie , est , peut-être , une des choses qui lui a donné le plus de droits à l'admiration de ses contemporains , & à la reconnaissance de la postérité . Le même a enrichi notre Littérature d'un nouveau genre de Romans , & d'une foule de Poësies légères , faillies rapides d'une imagination inépuisable , toujours active , toujours brillante , & dont quelques-unes ont un caractère original qui n'appartient qu'à lui seul , & du goût le plus exquis (*) . Le même a mesuré la

A 4 hau-

(*) Telles que l'Épître *des Tu & des Vous* , & quelques autres Pièces de ce genre charmant .

hauteur & fixé , pour ainsi dire , les limites du génie de Corneille , dans un Commentaire qui dut déplaire d'abord aux admirateurs passionnés de ce grand Homme , non seulement par quelques expressions trop dures (*), & par quel-

(*) il serait à souhaiter, sans doute, que dans ce Commentaire l'Auteur se fût interdit quelques-unes de ces expressions trop ameres, & qui sembleraient injurieuses à la mémoire de Corneille, si M. de Voltaire n'eût pas témoigné, en mille autres endroits, toute l'admiration dont il était pénétré pour ce Génie créateur. L'humeur, qui paraît percer, sur-tout dans les dernières Editions de cet Ouvrage, n'était pas contre Corneille, mais contre les Admirateurs fanatiques de ce grand Homme, qui s'étaient pressés de publier d'avance que ce Commentaire ne serait qu'une Satyre dictée par l'Envie, & qui, dès qu'il parut, ne manquerent pas de s'élever contre les remarques les plus justes, avec une fureur aveugle, qui prouvait assez qu'ils n'étaient pas dignes de se passionner pour Corneille. M. de Voltaire, par une suite de son caractère bouillant, impétueux, & porté naturellement à la colere, mit alors moins de ménagement & plus de sévérité dans des observations, d'ailleurs judicieuses : & à des yeux préoccupés, ces expressions, trop dures, donneront toujours quelque prise à ces Censeurs. Malheureusement, en blessant la sensibilité de M. de Voltaire, il n'était que trop aisé

quelques jugemens hazardés , que nous y reconnaissons comme eux , mais parce que l'admiration superstitieuse se refuse à tout examen , à toute discussion sur l'objet de son culte . Pour nous , exemts de ces préjugés , plus capables d'affaiblir , que d'augmenter la vénération qu'on doit à Corneille , loin de blâmer le courage de son Commentateur , nous nous le proposons , au contraire , pour modele ; & rien n'attestera mieux la sincérité de nos sentimens pour M. de Voltaire , que notre respect pour la vérité .

Enfin , il était réservé encore à cet hom-

A 5 me

aisé de le précipiter vers les extrêmes . Ses Adulateurs & ses Ennemis n'ignoraient pas ce fatal secret ; & c'est à l'adresse perfide avec laquelle les uns & les autres abusaient également de son caractère , qu'on doit imputer une partie de ses fautes . Personne n'a eu le goût plus sûr que lui , quand il n'était pas dominé par l'humeur . Personne n'a été , quelquefois , plus injuste , lorsqu'il avait le malheur d'être , sans le savoir , l'instrument des passions de ceux qu'il regardait comme ses amis : mais il n'est guere de ces injustices , dans ses Ouvrages , qui ne soient réparées , ou dans un Volume précédent , ou dans un Volume postérieur ; & la meilleure manière de saisir sa véritable façon de penser , c'est de l'opposer à lui-même .

me unique, de nous donner les premières notions de la Littérature Anglaise ; de nous familiariser avec la Métaphysique de Locke ; de nous instruire des découvertes de Newton ; de nous encourager à la pratique hardie, mais salutaire, de l'Inoculation, dont personne, en France, n'avait parlé avant lui, & qu'on a tentée depuis sur les Têtes les plus précieuses, les plus chères à la Nation ; de combattre en Philosophie, en Littérature, en Histoire, une multitude de préjugés ; d'approfondir, en paraissant les effleurer, soit dans ses *Mélanges*, soit dans ses *Questions Encyclopédiques*, un nombre à peine croyable d'idées curieuses & intéressantes, & de nous laisser, dans le vaste Recueil de ses Œuvres, une bibliothèque immense, émanée de son seul génie.

A le considérer comme Poète Epique, la *Henriade*, ainsi que nous l'avons déjà observé, n'avait eu, parmi nous, aucun modèle digne de quelque attention. Nous accordons aux Censeurs de M. de Voltaire, que cet Ouvrage a dû nécessairement se ressentir de la jeunesse de l'Auteur ; que s'il en eût conçu le plan dans un âge plus mûr, l'ordonnance en eût été plus riche & plus im-

po-

posante ; que l'antithese y ferait plus ménagée ; qu'au lieu de se borner à des portraits , d'un coloris , à la vérité , très-brillant , l'Auteur eût peint ses Personnages d'une manière plus grande , en les faisant agir ; qu'il eût moins négligé la partie dramatique , & donné , par conséquent , plus d'intérêt à son Poème . Mais puisque , dans un siècle , enrichi de toutes les merveilles du siècle de Louis XIV , la *Henriade* a été tant de fois réimprimée , puisqu'elle a été traduite dans toutes les Langues de l'Europe , & même dans les Langues savantes , puisqu'enfin la Nation n'a jusqu'ici , rien de comparable , en son genre , à ce bel Ouvrage , ne soyons point assez injustes , assez ennemis de notre gloire , pour méconnaître ses beautés , en convenant de ses fautes .

Gardons-nous d'abaisser la majesté du seul Poème Epique que nous ayons , sous prétexte que Boileau nous a donné , dans le *Lutrin* , un chef-d'œuvre de plaisanterie . C'est confondre toutes les bornes des Arts , que de comparer ainsi des choses qui sont évidemment hors de toute comparaison .

Rendons justice au goût de l'Auteur , qui a su faire un Poème très-court , & en exclu-

re tout cet échafaudage de merveilleux antique , qui eût paru si déplacé dans notre Religion , dans nos usages , dans nos mœurs , enfin dans un sujet si rapproché de l'âge où nous vivons .

N'oublions pas l'heureux choix de ce même sujet , qui le rendra toujours cher à la Nation , la richesse des détails , le charme du coloris , l'élégance continue du style , & , ce qui nous le rend plus précieux encore , l'horreur qu'il inspire de la persécution , du fanatisme , de la superstition , & de tous ces attentats sacrés qui ont désolé la terre depuis dix-huit siècles .

N'oublions pas que l'Auteur a prouvé depuis , qu'il pouvait atteindre à ces beautés essentielles & fondamentales dont la *Henriade* paraîtra toujours un peu trop dénuée à des yeux sévères ; & que , dans un autre Poème , il s'est montré le digne Emule de l'Arioste . Enfin , si quelques Censeurs inflexibles s'obstinaient encor à lui reprocher les imperfections échappées à sa jeunesse , que ces Censeurs , du moins , nous indiquent un homme capable , au même âge , d'un pareil effort . Chose vraiment admirable dans la destinée de ce grand Homme , qu'il ne puisse de-

descendre de sa supériorité dans quelque partie , sans que ce désavantage ne soit aussitôt compensé par un prodige ! car c'en était un que d'avoir conçu le projet de la *Henriade* à vingt ans .

Mais que le même Poète , à qui nous devons , dans le genre de l'Epopée , deux Ouvrages d'un caractère si différent , ait encore enrichi le Théâtre des plus belles Tragédies que nous ayons vues depuis celles de Racine ; qu'après avoir ouvert sa carrière dramatique à dix-huit ans , il l'ait finie , comme Sophocle , à quatre-vingt-quatre , par une Pièce où l'on reconnaissait encore la vigueur de son génie (3) : c'est ici que l'étonnement augmente , & doit nécessairement se changer en admiration .

On a répété souvent que M. de Voltaire avait donné le premier à l'action Tragique plus de dignité , plus d'appareil , plus de pompe , en un mot , plus d'illusion théâtrale , & qu'il l'avait purgée de ces intrigues d'amour , mêlées si fréquemment & si maladroitemment aux sujets les plus terribles de la Scene antique . Mais gardons-nous de ces éloges indiscrets , que ce grand Homme désavouerait lui-même . Racine , dans *Athalie* ,
avait

14 ELOGE DE VOLT.

avait donné le premier exemple d'une tragédie sans amour , & soutenue , d'ailleurs , du spectacle le plus majestueux & le plus imposant . Racine avait porté l'Art à ce degré de perfection *désespérante* , comme on l'a dit très-heureusement , qui ne laisse plus de place à la rivalité . Racine était donc le seul homme dont M. de Voltaire eût à redouter la comparaison ; & c'est celui qu'il a toujours loué avec transport , avec cette éloquence énergique & attendrissante , qui ne peut venir que du cœur (4) . Nous ne connaissons rien , dans sa vie , qui l'honore autant que ce trait , qui décele mieux sa véritable supériorité : & c'est une barrière invincible que nous opposerons toujours à ceux qui l'ont accusé de jalousie .

Mais si M. de Voltaire n'a fait aucun chef-d'œuvre qui puisse être comparé , en son entier , aux chef-d'œuvres de Racine : si ses plans manquent en général de cette régularité , de cette sagesse qu'on admire dans ceux de notre Euripide ; si les parties en sont moins heureusement enchaînées ; si il a fondé , quelquefois , ses grands effets sur de trop petits moyens ; si il a donné le dangereux exemple des maximes trop prodiguées , des
beau-

beautés déplacées, qui laissent voir trop souvent le Poëte à la place de ses personnages ; si c'est à lui, enfin, que les vrais Connaissieurs assigneront l'époque de la décadence naissante de l'Art, quels efforts de génie n'a-t-il pas faits, depuis *Œdipe* jusqu'à *Tancrède*, pour le soutenir dans le degré de perfection le plus voisin de celui auquel il ne pouvait plus atteindre, parce que Racine l'avait devancé ! Nous avons dit que nous nous permettrions, à son égard, la même liberté qu'il s'est permise à l'égard de Corneille ; & l'on sent trop que notre intention ne saurait être de le rabaisser. Si véritablement il n'a point perfectionné l'Art, lorsqu'il ne pouvait plus se perfectionner, il a su lui donner, du moins, par les grandes vues morales, & par les sentimens d'humanité qui respirent dans toutes ses Tragédies, un nouveau degré d'importance & d'utilité. Il a su mériter, en se créant des routes nouvelles, la gloire d'être en effet un digne successeur de Corneille & de Racine. Si le caractère dominant du premier de ces Poètes lui assure la première place aux yeux de ceux à qui les maximes d'Etat & de Politique paraissent ce qu'il y a de plus imposant chez les hom-

hommes ; si le second doit l'emporter au jugement des ames sensibles , qui se plaisent dans la peinture des grandes passions , dont elles ont éprouvé les orages , il nous semble que M. de Voltaire doit plaire davantage à celles qu'une Philosophie douce & tendre intéresse plus vivement au bonheur de l'humanité , & qu'enfin il est , plus qu'aucun de ses deux rivaux , le Poète des Philosophes .

Ce n'est pas qu'il n'ait eu des succès mérités & brillans dans les parties mêmes qui caractérisent le plus spécialement ces Fondateurs de la Scene . Qui ne s'attendrait point avec *Zaïre* , ne serait touché que faiblement des larmes d'*Andromaque* . Qui ne sentirait pas les beautés mâles & fieres de *Brutus* , de la *Mort de César* , de *Rome sauvée* , ne serait pas digne d'admirer Corneille . Enfin , Crébillon , Homme de génie , sans doute , mais placé à un trop grand intervalle des deux grands Hommes dont on vient de parler , n'a rien de plus tragique & de plus sombre , dans le genre qui lui est propre , que les scenes vraiment terribles de *Sémiramis* & de *Mahomet* .

Cependant nous devons répéter , pour l'honneur de l'Art , que tous ces succès si mul-

multipliés de M. de Voltaire, ne lui laissent que la première place après Racine. Si son Théâtre est plus varié, si ses situations paraissent quelquefois plus déchirantes que celles de son illustre prédécesseur, il ne doit ces avantages du moment qu'à des invraisemblances que le goût de Racine ne se fût jamais permises. On voit qu'il a trop sacrifié à l'effet; qu'il s'est livré, dans ses plans, à un merveilleux trop recherché, trop romanesque, & qu'il n'a point été assez sévère sur le choix de ses moyens dramatiques. On voit, en un mot, qu'il ne doit cette apparence de supériorité qu'à des fautes contre l'Art même; fautes qui seront exagérées par des imitateurs qui n'auront pas son génie, & qui entraîneront enfin la corruption du goût, & la décadence entière du Théâtre.

C'est pourtant à ce genre de beautés fortement tragiques, que nous sommes redevables du haut degré où l'Art de la représentation a été porté, pendant quelques années, sur notre Scène. Aucun Asteur, à ce que nous atteste M. de Voltaire lui-même, qui avait vu Baron & Mademoiselle le Couvreur, n'avait su rendre ces emportemens de la nature qui se peignent par un mot, par une
atti-

attitude , par un silence , par un cri qui échappe à la douleur . „ Nous ne commen-
 „ çâmes à connaître ces grands traits que
 „ par Mademoiselle Dumefnil , lorsque , dans
 „ *Mérope* , les yeux égarés , la voix entrecou-
 „ pée , levant une main tremblante , elle al-
 „ lait immoler son propre fils , quand *Nurbus*
 „ l'arrêta ; quand , laissant tomber son poi-
 „ gnard , on la vit s'évanouir entre les bras
 „ de ses femmes , & qu'elle sortit de cet
 „ état de mort avec les transports d'une
 „ mère ; lorsqu'ensuite s'élançant aux yeux
 „ de *Polifonte* , traversant , en un clin d'œil ,
 „ tout le Théâtre , les larmes dans les yeux ,
 „ la pâleur sur le front , les sanglots à la
 „ bouche , les bras étendus , elle s'écria :
 „ *Barbare , il est mon fils ! (5)* “ .

Ce n'est que par *Muhomet* , par *Sémiramis* ,
 par *Tancrede* , que nos Acteurs , au lieu de
 déclamer , apprirent à devenir des peintures
 vivantes , & non seulement à exprimer , com-
 me il convenait , ces grands mouvemens de
 pathétique & de terreur dont M. de Vol-
 taire a donné tant d'exemples ; mais à re-
 présenter dignement le cinquieme Acte de
Rodogune , *Athalie* , *Phedre* , *Iphigénie* , & tous
 les chef-d'œuvres de notre Scene .

Ce-

Cependant on opposait successivement à M. de Voltaire une foule de Concurrans qui n'approchaient pas de sa renommée. On lui disputait le titre d'homme de génie, tandis qu'on le prodiguait à Piron, qui, véritablement, avait eu le mérite de faire une des meilleures Comédies qu'on eût vues depuis Moliere, mais très-inférieure aux chef-d'œuvres de ce grand Homme. Si l'on en croyait ces judicieux appréciateurs des réputations, M. de Voltaire ne devait la sienne qu'aux Maîtres de l'Art qui l'avaient devancé. Il n'eût été rien par lui-même : mais ayant sous les yeux les belles Tragédies de Corneille, de Racine & de Crébillon, qu'on ne mettait au niveau des deux autres que pour en éloigner davantage celui qu'on voulait déprimer ; il n'était pas surprenant qu'un très-bel-Esprit (comme ils le nommaient) eût acquis quelque gloire dans une carrière toute tracée par le génie de ses prédécesseurs. C'est ainsi que les ennemis de Racine avaient affecté de publier qu'il devait tout à Corneille. L'Envie se répète elle-même, & n'a en effet que ce triste moyen d'humilier tout homme supérieur qui s'élève après d'autres hommes supérieurs : mais c'est, au contraire,

cet-

cette foule d'excellens Ouvrages dont la Scene était enrichie, & cette perfection où l'Art semblait porté, qui redouble notre admiration pour M. de Voltaire. C'est lorsqu'un genre commence à s'épuiser, qu'il devient plus difficile au génie même de s'ouvrir des routes nouvelles, de se former encore une maniere à soi; & d'égaliser du moins en partie, des rivaux qu'on devait désespérer d'atteindre. Racine dut étonner son siècle, précisément parce qu'il était venu après Corneille; Crébillon s'est fait, à son tour, une réputation imposante, pour avoir soutenu celle du Théâtre, après ces deux grands Hommes, par deux ou trois Pièces d'un caractère vraiment tragique, & qui passeront à la Postérité malgré leurs défauts, & le style barbare qui les défigure trop souvent. Soyons justes: M. de Voltaire, qui est venu le dernier, n'eût-il fait que *Mabomet* & *Alzire*, fera toujours compté parmi nos plus grands Tragiques; & rien n'atteste mieux sa supériorité, que d'avoir mérité ce rang lorsqu'il semblait impossible d'y parvenir. Mais quelle idée plus grande encore ne se formera-t-on pas de cet Ecrivain célèbre, si l'on ajoute à ces deux Tragédies *Œdipe*, la première & l'une

une des meilleures qu'il ait faites , *Zaïre* , *Sémiramis* , *Brutus* , *Adélaïde* , *Mérope* , & tant d'autres , toutes accueillies avec transport , toutes assez belles pour rendre les Connaisseurs incertains , s'il était question d'établir entr'elles quelque préférence ; & si l'on pense que le même homme , dans le genre de la Comédie du second ordre , a donné l'*Enfant prodigue* & *Nanine* , qu'il a tenté d'autres succès encore , & qu'enfin il a parcouru toutes les branches de l'Art dramatique !

Nous ne dissimulerons pas que , depuis *Tancrede* , il ne soit échappé à l'Auteur plusieurs Pièces où l'empreinte de son génie paraît effacée : mais c'est un tribut qu'il a payé à la vieillesse ; & nous devons ajouter que si , dans ses premiers Ouvrages , il ne s'est pas élevé jusqu'à la hauteur du génie de Corneille , il ne s'est point abaissé , dans les derniers , au degré d'*Agésilas* & de *Pertharite* . S'il est au-dessous de lui-même , il nous semble très-supérieur encore , dans les *Scythes* , dans *Olympie* , à tout ce que nous offrent de plus soigné ceux de nos jeunes Auteurs , qui , peut-être , s'enivrent le plus de l'espoir de le remplacer . On n'y retrouve point ,

point, à la vérité, le style enchanteur de sa jeunesse; mais on y retrouve toujours sa clarté, sa correction, & sur-tout de grandes vues, qui manquent principalement à nos jeunes Ecrivains. On fait que, non-seulement, dans ses dernières Pièces de Théâtre, mais dans tout ce qu'il écrivait en vers alexandrins (6), il s'était formé, depuis quelques années, une manière expéditive, beaucoup trop négligée, & qui, malheureusement, n'aura que trop d'imitateurs. Ce n'est que dans sa prose (*), & dans ses Poësies légères, qu'il a conservé jusqu'à ses derniers jours le charme de ses premiers Ecrits; & Racine & lui, comme nous l'avons dit ailleurs, sont les seuls qui aient eu le double mérite d'écrire en vers & en prose avec une égale supériorité.

En achevant de parcourir la carrière immense de ses travaux, nous nous croyons obli-

(*) Il a toujours conservé dans sa prose un tour original, un caractère purement à lui, qui le faisait reconnaître dès les premières lignes. Le seul trait de décadence que l'on y remarque, vers les derniers temps, c'est le mélange de quelques plaisanteries déplacées à côté des choses les plus sérieuses.

obligés de rappeler à nos Lecteurs que c'est toujours du même homme que nous parlons. C'est à lui que nous devons encore , & ces Histoires particulieres que nous avons déjà indiquées , & ce vaste *Essai sur les Mœurs & sur l'Esprit des Nations* , Ouvrage plein de recherches , & qui pouvait occuper la vie entiere d'un Ecrivain laborieux .

Personne ne lui a disputé cette maniere d'écrire toujours agréable & toujours intéressante , qui le fait lire avec tant de plaisir par les ingrats mêmes qui voudraient se refuser le plus au sentiment pénible d'une admiration qui les humilie : mais on a dit que le style de l'Auteur n'était pas toujours celui de l'Histoire ; & véritablement (car nous ne voulons rien dissimuler) M. de Voltaire s'est permis , de loin à loin , quelques traits d'ironie , qui semblent déroger un peu à la gravité du style historique . On souhaiterait que ces petites taches , quoique très-rares , fussent effacées par un Editeur sévère . On sent bien qu'on ne retrancherait à l'Auteur que de l'esprit , & que même on serait tenté de le regretter : mais on le sacrifierait aux convenances , & d'ailleurs on lui laisserait tant de beautés !

C'est

C'est dans le genre de l'Histoire, sur-tout, que M. de Voltaire a répandu cet esprit de tolérance & de paix, d'humanité & de bienfaisance, qui le caractérise essentiellement. Les oppresseurs y sont peints sous des couleurs si odieuses, les opprimés y deviennent si intéressans, qu'il est peu d'ames qui n'éprouvent, en le lisant, la douce illusion de se croire meilleures. Les calamités de la guerre, celles de l'opinion, plus terribles encore, enfin les malheurs du monde y sont présentés de manière à faire desirer que l'Auteur soit, plus qu'aucun autre, l'Historien des Rois. L'indépendance de leurs couronnes n'est, nulle part, plus respectée & plus solidement établie : mais les droits imprescriptibles de l'humanité n'ont jamais eu de Défenseur plus courageux. C'est, en ce sens, de tous les genres que M. de Voltaire a traités, celui qui doit le rendre le plus cher aux Princes, dont il accoutume l'oreille à entendre la vérité, & aux Peuples, dont il soutient la cause en Philosophe éloquent & sensible. C'est celui dans lequel il s'est montré le meilleur Citoyen, & par qui nous croyons qu'il a le mieux mérité de son siècle & de l'avenir.

L'En-

L'Envie, qui se plaît à prodiguer les accusations vagues qu'elle fait bien qu'on n'éclaircira jamais, & dont la discussion même est presque toujours impossible, n'a pas manqué de reprocher à M. de Voltaire d'avoir eu trop peu de respect pour la vérité ; d'avoir altéré les faits, au gré de son imagination, & pour le seul plaisir de les dénaturer ; d'être enfin un Romancier agréable, plutôt qu'un Historien véridique. Cela était si facile à dire, & si difficile à prouver, qu'en effet l'Envie ne pouvait guere choisir d'imputation qui fût plus dans son caractère, mais à laquelle, en même tems, il fût plus aisé de la reconnaître. Nous avons entendu répéter cent fois ces objections parasites, soit à des Soupés, où l'on fait bien qu'une dissertation ne sera point admise, soit dans quelques-unes de ces conversations frivoles, où le passage continuel & rapide d'une matière à l'autre, ne permet d'en approfondir aucune ; & nous n'avons jamais daigné répondre à ces Detracteurs de M. de Voltaire, qui choisissaient si adroitement leur champ de bataille. Mais nous avons pesé, dans le silence, ces accusations si fréquemment renouvelées, ou par d'agréables Ignorans, qui

B

n'ont

n'ont pas la plus légère idée des choses dont ils parlent, ou par ces Manœuvres de la Critique, éternels échos des sottises qui ont été dites avant eux. Nous avons trouvé, sans doute, dans M. de Voltaire, comme dans nos Historiens les plus accrédités, des erreurs qu'il faut bien se garder de confondre avec les mensonges, mais en bien plus petit nombre qu'on ne le croit communément; & nous osons dire qu'en ce qui regarde particulièrement la France, il en est beaucoup moins que dans le Président Hénault. Il y a plus d'erreurs dans le petit Livre de Notte, intitulé *les Erreurs de Voltaire*, que dans les huit ou dix volumes in-4.^o, uniquement consacrés à l'Histoire dans la Collection de ce grand Homme: c'est, peut-être, ce que nous prouverons ailleurs. On a supposé volontiers que dans la longue époque des guerres de l'Empire & du Sacerdoce, M. de Voltaire s'était fait un plaisir malin d'exagérer les scandales de l'Eglise. Qu'on le compare avec Fleury, qui n'est point suspect, avec Baronius (*), Historien dévoué

(*) Cette époque d'ignorance & de crimes était, selon Baronius, *un siècle de fer* &
de

voué aux maximes ultramontaines , & on le trouvera modéré . Nous avons même peu d'Ecrivains qui aient parlé du Clergé de France avec plus de décence & de circonspection . Mais nous voulons bien n'en être pas crus sur notre parole ; & nous opposerons seulement aux Détracteurs de M. de Voltaire , en matière d'Histoire , une autorité qui forcera du moins les âmes impartiales à suspendre leurs jugemens . On connaît le savant Tableau des progrès de la Société en Europe , depuis la destruction de l'Empire Romain jusqu'au commencement du seizième siècle , qui sert d'introduction à l'*Histoire de Charles-Quint* , par le célèbre Robertson . Voici le témoignage que cet Etranger rend à M. de Voltaire .

„ Dans toutes mes discussions sur les progrès du Gouvernement , des Mœurs , de la Littérature & du Commerce pendant les siècles du moyen âge , ainsi que dans l'esquisse que j'ai tracé de la Constitution politique des divers Etats de l'Europe , au commencement du seizième siècle , je

B 2 „ n'ai

de plomb . Il ne craint pas d'appeler ces scandales les naufrages de l'Eglise Romaine .

„ n'ai pas cité une seule fois M. de Vol-
 „ taire , qui , dans son *Essai sur l'Histoire*
 „ *Générale*, a traité le même sujet , & exa-
 „ miné le même période de l'Histoire . Ce
 „ n'est pas que j'aie négligé les Ouvrages
 „ de cet homme extraordinaire , dont le gé-
 „ nie , aussi hardi qu'universel , s'est essayé
 „ dans presque tous les genres de compo-
 „ sitions littéraires . Il a excellé dans la plu-
 „ part ; il est agréable & instructif dans tous ;
 „ on regrette seulement qu'il n'ait pas respecté
 „ davantage la Religion (*) . Mais comme
 „ il imite rarement l'exemple des Historiens
 „ modernes , qui citent les sources d'où ils
 „ ont tiré les faits qu'ils rapportent , je n'
 „ ai pu m'appuyer de son autorité pour
 „ confirmer aucun point obscur ou douteux .
 „ Je l'ai cependant suivi comme un guide
 „ dans mes recherches ; & il m'a indiqué ,
 „ non-

(*) Cette phrase , que nous nous sommes
 bien gardés de supprimer , prouve , à la fois ,
 l'impartialité de M. Robertson & la nôtre :
 mais il faut observer que M. Robertson , Hi-
 storiographe du Roi d'Angleterre pour l'Ecos-
 se , est , en même tems , Docteur en Théo-
 logie , & Principal de l'Université d'Edim-
 bourg .

„ non-seulement les faits sur lesquels il était
 „ important de s'arrêter , mais encore les
 „ conséquences qu'il fallait en tirer . S' il
 „ avait , en même tems , cité les Livres ori-
 „ ginaux , où les détails peuvent se trou-
 „ ver , il m'aurait épargné une grande partie
 „ de mon travail ; & plusieurs de ses Le-
 „ cturs , qui ne le regardent que comme
 „ un Ecrivain agréable & intéressant , ver-
 „ raient encore en lui *un Historien savant &*
 „ *profond* “.

Que les Lecteurs pesent ce témoignage d'un homme instruit , cette justice rendue à M. de Voltaire par un Anglais , très-profond lui même dans l'Histoire , & qu'ils jugent du mépris que méritent d'ignorans Zoïles , qui ne cessent de le calomnier dans sa Patrie .

Nous nous sommes étendus sur les principales branches de la réputation de M. de Voltaire , & nous sommes encore loin d'avoir tout épuisé : mais c'est un Eloge , & non un Volume que nous avons entrepris . Faisons actuellement la part de l'Envie , & parlons des faiblesses de ce grand Homme . Il les dut toutes à une sensibilité trop délicate , trop ombrageuse , & qui se tournait facilement en colere . Naturellement bon ,

humain , généreux , comme il est aisé de le prouver par une suite non interrompue de belles actions dont sa vie est semée , les contrariétés , les injustices , les persécutions , aigrissent quelquefois son caractère , au point de lui inspirer , du moins en apparence , des haines très-violentes . Le fiel coula de sa plume , non-seulement contre une foule de Détracteurs obscurs qu'il aurait dû mépriser , mais contre des hommes que leur mérite aurait dû lui rendre sacrés , quoiqu' ils eussent eu le malheur d'être ses ennemis . Tel fut son acharnement contre Jean-Baptiste Rousseau , & contre un grand Homme du même nom , dont il avait eu plus encore à se louer qu'à se plaindre .

L'un & l'autre , à la vérité , avaient eu des torts avec lui . Jean-Baptiste Rousseau , après en avoir parlé comme de la plus riche espérance de la Nation (7) , après avoir donné à la Tragédie d'*Œdipe* & à la *Henriade* les plus grands éloges , parut devenir jaloux , & finit par comparer leur Auteur à Pitaval & à Gacon . Nous osons croire que M. de Voltaire lui aurait pardonné ces injures , méprisables à force d'être extrêmes : mais Rousseau , victime d'une accusation injuste ,

juste, & qui devait être d'autant plus réservé à accuser personne, qu'il avait éprouvé lui-même ce que la persécution a de plus cruel, se permit de dénoncer M. de Voltaire, dans quelques-unes de ses Lettres, comme l'Auteur de l'*Épître à Uranie*. Cette accusation inexcusable, si elle était un abus de confiance, plus inexcusable encore, si Rousseau l'avait hasardée sans preuve, pouvait exposer M. de Voltaire, dans un tems infiniment plus sévère que le nôtre, à des ressentimens plus implacables que ceux dont Rousseau avait éprouvé la violence : voilà ce qui les rendit irréconciliables. Mais chacun d'eux aurait dû respecter, dans son rival, le talent qui l'honorait lui-même. Jettons un voile sur ces mutuelles faiblesses. N'imitons pas ceux qui, pendant la vie de ces deux Emules de gloire, ne cessaient d'attiser une haine qu'ils auraient dû sacrifier l'un & l'autre, & qu'il ne subsiste, après leur mort, que les témoignages de justice qu'ils se sont réciproquement rendus. La Postérité, en plaçant M. de Voltaire fort au-dessus de Rousseau, conservera toujours à celui-ci le premier rang parmi les Poètes Lyriques. M. de Voltaire n'en doutait pas, lui dont les es-

forts , en ce genre , n'avaient pas été très-heureux : mais il en devait l'aveu , & il n'en eût été que plus grand .

Nous verrons , dans l'article consacré à la mémoire de l'autre Rousseau , qu'il eut , à-peu-près , envers M. de Voltaire , les mêmes torts que le précédent : mais ce que nous ne pouvons omettre ici , ce qui peint M. de Voltaire , & ce qui prouve combien le fond de son caractère , naturellement bon & sensible , prévalait en lui sur les sentimens d'une vengeance étrangère à son cœur , c'est l'anecdote suivante , que nous tenons d'une main sûre , & d'un témoin oculaire .

Lorsque les persécutions commencèrent à s'élever contre le citoyen de Geneve , M. de Voltaire lui écrivit pour lui offrir un asyle . On connaît la réponse un peu cynique du Philosophe : „ Je ne vous aime point , je ne „ veux ni de votre asyle , ni de votre estime “ ; réponse qui formait un singulier contraste avec les témoignages d'admiration , de respect même , qu'il avait , quelques années auparavant prodigués à ce grand Homme . Le premier mouvement de M. de Voltaire fut terrible ; car c'était sa maniere de se fâcher : mais , quelques jours après , on crut voir ,

aux environs de Ferney , le Citoyen de Genève ; on se pressa de l'annoncer à M. de Voltaire , qui , les larmes aux yeux , dit , avec cette effusion de cœur qui a été en lui le principe de tant d'actions généreuses : „ Qu' on le fasse venir ; il n'a plus de torts , „ dès qu'il est chez moi “ .

Tel était en effet le caractère de cet homme singulier . Un peu gâté par l'adulation qu'il aimait , aigri par l'envie qu'il avait excitée , il ne connaissait aucun frein , ni dans ses emportemens , ni dans les Ecrits échappés au premier mouvement de ses passions . Incapable , au fond , de se venger autrement que par sa plume , il semblait se complaire dans des projets de vengeance qui s'évanouissaient toujours avec sa colère . A le juger par cette fougue momentanée , on l'eût cru voisin des plus grands excès , & tout prêt à nuire : mais il ne le fit jamais . Il se répandait en sarcasmes , quelquefois même en invectives trop exagérées pour être véritablement offensantes : mais on ne connaît aucun homme qu'il ait réellement persécuté , aucun dont il ait détruit ou cherché à détruire la fortune . Ennemi , d'autant moins dangereux qu'il l'était à découvert , & que son

extrême vivacité était connue , il n'eut jamais à se reprocher d'avoir fait le malheur de personne . Il fit , au contraire , beaucoup d'ingrats .

Si Racine , qui , à proprement parler , n'avait tenté qu'un genre de gloire , quoique , par la souplesse de son génie , il eût pu prétendre à tous les succès ; si ce Poète enchanteur , à qui l'on ne pouvait reprocher ni les emportemens de la satire , ni ce naturel trop ardent qui paraît rendre à subjuguier les esprits plutôt qu'à les éclairer , eut cependant des ennemis implacables , on conçoit que M. de Voltaire , le rival , dans tous les genres , de tous les Ecrivains de son tems , devait avoir soulevé contre lui d'autant plus de haine , qu'il n'eut pas , comme Racine , la faiblesse de se décourager . Cette vigueur de caractère , devenue pour ses ennemis un nouveau motif d'acharnement , semblerait annoncer un homme heureux : mais toujours harcelé , en sens contraire , ou par l'adulation , ou par l'envie , accablé de gloire , & croyant n'en avoir jamais assez , peut-être était-il plus véritablement à plaindre que ceux qu'il importunait de l'éclat de sa vie . Elle fut un tissu continuel d'agitations & d'orages ;

ges ; & , si nous l'osons dire , un volcan toujours enflammé , & se consumant lui-même .

Cicéron , qu'il avait eu tant de plaisir à peindre dans *Rome sauvée* , Cicéron , faible comme lui , & qui découvrait si naïvement le desir qu'il avait que Rome fût sans cesse occupée de sa gloire , nous paroît , par ce genre de faiblesse même , l'homme avec qui M. de Voltaire avait le plus de rapports . Delà cette multitude d'éditions de ses Œuvres qui se succédaient avec tant de rapidité l'une à l'autre , & dans lesquelles il n'en existe aucune encore qui soit entièrement digne de lui (*) . De-là cette sensibilité pour la Cri-

B 6 ti-

(*) Nous n'en connaissons point où les matieres ne soient dans le plus grand désordre , où l'on ne trouve , dans un Volume , des vers désavoués avec mépris par M. de Voltaire dans un autre Volume , des doubles emplois , des répétitions accablantes , des Variantes d'un mauvais choix substituées à des leçons plus heureuses , qui doivent être rétablies par un Homme de goût . Nous insistons sur ces défauts d'ordre & de convenance , qui demandent un travail dont nous nous chargerions volontiers nous-mêmes & pour lequel nous avons déjà rassemblé un grand nombre

tique , dont le piqures les plus légères lui
causaient de longs tourmens . Eh quoi ! lui
disions-nous un jour , en faisant allusion à
quelques-uns de ces insectes littéraires , enor-
gueillis du pouvoir qu'ils avaient de troubler
son repos ; une fourmi devrait-elle vous don-
ner de pareilles convulsions ? *Ce n'est pas une
fourmi , nous répondit-il , c'est une four-
milliere .*

Au-

bre de matériaux . C'est un foin dont il nous
serait permis , sans aucune vanité , de nous
croire plus capables que beaucoup de gens ,
par l'étude que nous avons faite , non-seule-
ment du caractère & du génie de l'auteur ,
mais de la plupart des Editions qui ont pa-
ru jusqu'ici . Au reste , il est très-important
pour la gloire de M. de Voltaire , qu'on ne
tarde pas à s'en occuper . Il est plus digne
qu'un autre d'un commentaire fait avec goût ;
& d'ailleurs il y a dans ses Ouvrages une
foule d'allusions à des choses fugitives du
tems , qui demandent à être fixées par des
notes , ou qui deviendraient , à la longue ,
d'une obscurité impénétrable . Il y a de mé-
me des traits d'une plaisanterie fine & lége-
re , qui pourraient échapper dans un âge un
peu éloigné du nôtre . Nous faisons cette re-
marque en faveur de ceux qui peuvent pren-
dre un intérêt véritable , soit à la personne ,
soit aux Ouvrages de M. de Voltaire .

Autant il était injuste envers lui-même, en paraissant ainsi se dénier de sa réputation, autant il recevait avec complaisance l'encens le moins délicat & le moins flatteur. Sa reconnaissance allait jusqu'à donner de grands éloges à des hommes très-médiocres : chose nécessaire à remarquer ; car s'il était possible que sa gloire, inaltérable d'ailleurs, fût compromise, ce serait par ces éloges.

Venons au seul reproche essentiel qu'on puisse faire à sa mémoire, à celui où nous sommes forcés d'abandonner sa cause ; mais en conciliant le respect dû à la Religion, avec la juste horreur que nous inspire la superstition & le fanatisme. M. de Voltaire, élevé, malheureusement, dans cet esprit qui caractérise l'époque de la Régence ; esprit que lui-même a peint avec tant de graces dans ces vers :

„ Voici le tems de l'aimable Régence,
 „ Tems fortuné, marqué par la Licence ;
 „ Où la Folie, agitant son Grelot,
 „ D'un pié léger parcourt toute la France,
 „ Où nul Mortel ne daigne être dévot,
 „ Où l'on fait tout, excepté pénitence.

M. de Voltaire, né dans ces principes, ou plutôt dans cette anarchie de principes, ayant
 d'aïl-

d'ailleurs fixé ses premiers regards sur les tems affreux de la Ligue , & sur cette journée d'horreur qu'il a rendue à jamais exécration dans sa *Henriade* , ayant depuis parcouru dans l'Histoire , cette longue suite d'attentats sacrés qui ont affligé la terre , au nom d'un Dieu de paix , les Croisades contre les Sarrasins , celles contre les Habirans de la Prusse & du Languedoc , les massacres de Mérindol & de Cabriere , ceux de la Saint-Barthélemi , ceux de l'Irlande , ceux des Vallées de Savoie , ceux de l'Inquisition , & cette multitude d'assassinats juridiques , d'emprisonnemens , d'exils , que Boileau lui-même , le discret Boileau , avait caractérisés avec tant de force dans une de ses Satyres (*) , qui n'est recommandable que par cette seule peinture : M. de Voltaire ayant enfin , soit com-

me

(*) La Satyre sur l'*Equivoque* , où l'on trouve ces vers pleins d'énergie sur l'abus de l'Equivoque en matiere de Religion ; abus , dit l'Auteur ,

*Dont l'Eglise elle même eut peine à se sauver ,
Elle même , deux fois , presque toute Arienne ,
Sentit , chez soi , trembler la Vérite Chrétienne ,
Lorsque , chez ses Sujets , l'un contre l'autre armés ,
Et sur un-Dieu fait homme , au combat animés ,*

Tu

me Historien , soit comme Poète , promené
son imagination ardente & sensible sur cette
foule de proscriptions religieuses , s'abandon-
na au sentiment qui lui fit dire à Dieu , dans
l'amertume de son cœur :

„ Je ne suis pas Chrétien , mais c'est pour
„ t'aimer mieux .

Il eut le malheur de ne pas distinguer as-
sez la Religion de l'Evangile , cette Religion
de paix , de douceur & de clémence , de la
Religion pervertie & dénaturée par les hom-
mes .

*Tu fis , dans une guerre , & si triste , & si longue ,
Périr tant de Chrétiens , martyrs d'une diphtongue .*

*.
L'Europe fut un champ de massacre & d'horreur ;
Et l'Orthodoxe même , aveugle en sa fureur ,
De tes dogmes trompeurs nourrissant son idée ,
Oublia la douceur aux Chrétiens commandée ,
Et crut , pour venger Dieu de ses fiers ennemis ,
Tout ce que Dieu défend légitime & permis .
Au signal tout-à-coup donné pour le carnage ,
Dans les villes , par-tout , théâtres de leur rage
Cent mille faux Zélés , le fer en main , courans ,
Allerens attaquer leurs amis , leurs parens ,
Et sans distinction , dans tout sein hérétique ,
Pleins de joie , enfoncer un poignard catholique :
Car , quel Lion , quel Tigre , égale en cruauté
Une injuste fureur qu'arme la Piété !*

mes . Il perdit de vue ce trophée qu'il a lui-même élevé au Christianisme dans les dernières paroles de Gusman (*), & tant de traits heureux répandus dans la *Henriade*, ou dans *Zaïre*, en faveur de cette même Religion . Il en devint l'un des plus redoutables adversaires par un excès de tolérance : ce qui prouve combien on doit se défier de l'ombre des vertus humaines . Mais enfin , sans vouloir pénétrer dans les vues profondes de la Providence , qui peut tirer du scandale même un bien qui échappe d'abord à nos faibles yeux , qui fait si , en suscitant au Christianisme un pareil adversaire , Dieu n'a pas voulu justifier , de la manière la plus éclatante , que les efforts humains ne prévaudraient jamais contre son ouvrage ? M. de Voltaire lui-même , en poursuivant sans cesse le monstre qu'il a si heureusement caractérisé dans ces vers :

„ Le Fanatisme est son horrible nom :
 „ Enfant dénaturé de la Religion ,
 „ Armé pour la défendre , il cherche à la
 „ détruire ,
 „ Et , reçu dans son sein , l'embrasse &
 „ le déchire ;

n'a-

(*) Voyez la dernière scène du cinquième acte d'*Alzire* .

n'a-t-il pas servi, sans le vouloir, cette Religion sainte, qui n'a pas de plus dangereux ennemis ? Et, dans les impénétrables Jugemens de Dieu, ces titres n'auraient-ils pas amené un moment de grace & de clémence ? Qu'il nous est doux, du moins, de nous former ces idées consolantes, & de pouvoir tempérer ce que cet article a de sévère, en reconnaissant que si M. de Voltaire eut, en effet, le malheur de s'égarer dans la Foi, il n'abjura jamais ce Dogme essentiel & fondamental d'un Dieu rémunérateur & vengeur ; qu'il en fut, au contraire, un des défenseurs les plus zélés, & qu'il rendit un hommage constant aux vérités de première révélation renfermées dans la Loi naturelle !

Si nous n'avons pas dissimulé les faiblesses de cet Ecrivain célèbre, qu'il nous soit permis, du moins, de le venger de la calomnie. On lui a reproché la légèreté, l'avarice, la méchanceté ; & personne, peut-être, n'a porté plus loin les vertus opposées.

Il a conservé pour ami, pendant plus de soixante ans, M. le Comte d'Argental, homme digne de toute son amitié, & avec qui ses premières liaisons avaient commencé dès le Collège. Son attachement à M. le Maré-

réchal de Richelieu n'a pas été moins constant, & remonte, à-peu-près, à une époque aussi ancienne. Il a conservé de même presque tous les autres amis; & s'il eut le malheur d'en perdre quelques-uns, on peut assurer que les premiers torts ne furent jamais de son côté.

Ses actes de bienfaisance sont innombrables. On sait ce qu'il a fait pour les Calas, les Sirven, les Montbailly, &c. &c., & ce qu'il a tenté pour les malheureux flétris par un Jugement d'Abbéville; ses efforts pour justifier la mémoire de M. de Lally, & tous les infortunés qu'il a secourus de son éloquence, de son crédit, ou de sa fortune. Il a exercé des actes d'humanité moins brillans; mais qui, peut-être, ne caractérisent que mieux l'esprit de bienfaisance dont il était animé. Des malheureux Payfans de sa Terre, ruinés par un procès qu'ils avaient perdu, se présentèrent à lui, fondant en larmes, & implorant ses bontés. Il voulut voir leurs papiers, les remit à un Avocat célèbre pour les examiner, & dit à ces infortunés de revenir. L'Arrêt qui les avait condamnés était irrévocable par le fond & par la forme. Cette fatale lumière, en leur ôtant toute espé-

ran-

rance, sembla les accabler d'un nouveau malheur. L'objet de leur perte se montrait à mille écus, somme exorbitante pour de pauvres cultivateurs, chargés d'une famille nombreuse. M. de Voltaire ne put tenir à ce spectacle de douleur; il passa dans son cabinet, leur apporta cette somme, en les remerciant de l'occasion qu'ils lui avaient procurée de leur donner ce secours, qui ne fut pas le dernier qu'il répandit sur eux. Ce trait est consacré par un médaillon que nous avons vu chez M. le Comte d'Argental.

Souvent il allait au-devant des malheureux; il les prévenait par ses bontés, en leur épargnant l'embarras de la demande. S'ils étaient dans le cas de ne point recevoir à titre de don, il leur prêtait sans vouloir aucun intérêt, & même en les dispensant de de la reconnaissance.

Ce n'était pas des sommes légères qu'il hasardait ainsi. Un Gentilhomme des environs de Geneve, décoré dans le service, nous a dit à nous-mêmes que M. de Voltaire lui avait prêté, de la manière la plus noble, une somme de trente mille livres, dans un tems où il paraissait peu vraisemblable que cet Officier fût jamais à portée de s'acquitter.

ter. A l'égard des personnes à qui leur situation ne permettrait pas de rendre , il les secourait par des libéralités entières & absolues. Plusieurs de ces bienfaits ont passé par les mains de M. d'Argental. Il est quelques Gens de Lettres , qui en ont reçu de considérables. On n'attendait pas d'eux qu'ils les publiassent, on souhaitait seulement qu'ils parussent ne les pas oublier.

Il ne tira d'autre vengeance d'un homme qui avait passé une partie de sa vie à le calomnier , qui était tombé dans l'indigence , & qui lui offrait de rétracter ses calomnies par un acte public , que de refuser la rétraction , & d'envoyer à ce malheureux un présent de cinquante louis.

Les richesses qui le mettaient à portée de se procurer des jouissances si douces , il les avait acquises par les voies les plus légitimes , par le commerce de Cadix , & par un intérêt considérable que M. du Verney lui avait donné dans les vivres , & dont il avait fait les fonds.

On a cru long-tems que ses Ouvrages lui avaient rapporté des produits immenses : mais les registres des Comédiens feront foi qu'à l'exception de ses premières Tragédies, dont
il

il avait tiré quelques émolumens , il n'a jamais reçu la part d'auteur qu'il était en droit d'exiger. Plusieurs Libraires, Messieurs Cramer de Geneve, entr' autres, se sont fait un devoir de publier qu'ils lui avaient l'entiere obligation de leur fortune, sans qu'il ait accepté d'eux la plus légère rétribution.

On fait avec quel généreux empressement il saisit l'occasion de servir de pere à la petite niece du grand Corneille, qui lui dut, à la fois, son éducation & son établissement. Un Homme de Lettres, digne de concourir à cette belle action par l'élévation de son ame, & de la proposer à M. de Voltaire avec la noble confiance du génie (8), M. le Brun, Secrétaire des Commandemens de feu Mgr. le Prince de Conti, eut, comme nous l'avons dit ailleurs, le courage de sommer M. de Voltaire, au nom de sa gloire, de devenir le bienfaiteur de Mademoiselle Corneille : il était bien sûr que sa confiance ne serait point trompée.

Mais rien ne caractérise mieux ce sentiment de bonté, toujours actif dans M. de Voltaire, que les tendres soins qu'il prit, sur la fin de sa vie, de la jeunesse de Mademoiselle de Varicourt, aujourd'hui Mada-

me la Marquise de Villette, qui n'avait auprès de lui d'autre recommandation que sa naissance, son ingénuité & ses graces.

M. de Voltaire fut payé de ses soins par une reconnaissance vraiment filiale. Nous en avons vu les marques les plus touchantes trois mois après la mort de ce grand Homme, que Madame la Marquise de Villette semblait encore appeler par ses regrets, & dont elle ne pouvait prononcer le nom sans verser des larmes, & sans exciter les nôtres. Avec quelle douce émotion, elle se rappelait ses soins tendres & paternels, les jeux de son enfance autour de ce Vieillard, devenu auguste pour elle, par cette bonhomie de l'ame & du vrai génie, avec laquelle il daignait se prêter lui-même à ces jeux!

M. de Voltaire ayant chez lui, à Ferney, M. le Marquis de Villette, dont il avait toujours aimé & encouragé l'esprit, s'aperçut avec complaisance de ses assiduités auprès de sa jeune pupille; & un jour, en présence de M. le Marquis de Ville-vieille, il lui proposa cinquante mille écus pour la dot de Mademoiselle de Varicourt. „ Je suis sûr, lui „ disait-il, que Madame Denis, ma niece, „ sera de mon avis; car elle regarde *Belle*

„ Et Bonne (*) comme sa fille . Quant à
 „ mes autres Parens , j'ai une bonne succes-
 „ sion à leur laisser , & vous conviendrez
 „ qu'ils n'ont pas long-tems à attendre “ .
 M. le Marquis de Villette ne voulut jamais
 consentir à cette générosité . Il n'est donc
 pas vrai , comme on l'avait dit dans le Jour-
 nal de Paris , que M. de Voltaire ait doté
 Mademoiselle de Varicourt : mais , après avoir
 présidé à son mariage , il voulut l'accompa-
 gner à Paris ; il voulut revoir cette Ville ,
 dont il avait fait si long-tems les délices , &
 vers laquelle il se sentait rappelé par cet
 amour de la Patrie , qui ne s'éteint jamais
 dans une ame sensible .

Nous avons nous-mêmes consacré ailleurs
 la maniere dont il y fut accueilli , les senti-
 mens de vénération & de tendresse qu'il lisait
 dans tous les yeux , l'hommage public enfin
 qui lui fut rendu par tous les Ordres de la
 Nation . Tout ce qui avait avec lui des droits
 communs à la gloire , Français , Etrangers ,
 se firent un devoir de se faire présenter chez
 lui .

(*) C'est le nom d'amitié que M. de
 Voltaire avait donné à Mademoiselle de Va-
 ricourt ; nom qui est devenu familier à tous
 ceux qui ont l'avantage de la connoître .

lui . Le célèbre Franklin , ce vengeur de l'Amérique, voulut, non-seulement le voir, mais ménager à son Petit-Fils , encore enfant , le plaisir de se rappeler un jour qu'il avoit vu la merveille de l'Europe , & de pouvoir dire, comme Ovide : *Virgilium vidi* .

Cependant , au milieu de cette gloire , hélas ! trop courte , & suivie bientôt des plus cruels regrets , Madame la Marquise de Villette étoit toujours présente à son cœur . Pendant sa dernière maladie , occasionnée , comme on le sait , non par la nature , qui sembloit respecter encore un de ses plus rares ouvrages , mais par une dose forcée d'opium , qu'il avoit eu le malheur de prendre indiscretement , il ne cessait de demander à Madame la Marquise de Villette , un Notaire , dans l'intention , sans doute , de lui laisser des marques de son souvenir , aussi bien qu'à plusieurs de ses amis : mais trop attendrie pour s'occuper d'elle-même , trop noble pour penser à de nouveaux bienfaits après ceux qu'elle avoit reçus , elle ne manqua envers lui que de cette complaisance . Cependant , la mort , qui éteignait par degrés M. de Voltaire , n'avoit pu éteindre encore sa sensibilité . Il voulut écrire , & les derniers mots que traça
sa

sa main mourante , furent une Lettre à son ami M. d'Alembert , dans laquelle il lui disait , que n'ayant plus que quelques momens à vivre , il lui recommandait Madame la Marquise de Villette . Il n'eut pas la force d'en écrire davantage ; il perdit la connaissance & le sentiment , & il expira le 30 Mai 1778.

A cette nouvelle , le plus morne silence succéda tout-à-coup à ces acclamations triomphales que la Nation lui avait prodiguées tant de fois dans les derniers momens de sa vie ; & ce silence exprimait , de la manière la plus énergique , ce sentiment de consternation profonde qui accompagne toujours les pertes irréparables .

Depuis quelques jours , l'idée de sa mort prochaine l'occupait sans cesse . Jamais il ne fut atteint de plus de mélancolie , qu'en revenant de chez Madame la Marquise de G***, dont il avait été l'ami dans sa première jeunesse , lorsqu'elle était Mademoiselle de L** . „ Je viens , dit-il , d'un bord du Styx à l'autre ; je ne me suis jamais trouvé si vieux „ qu'aujourd'hui “ . C'était pour Mademoiselle de L** qu'il avait fait l'Épître si connue *des Tu & des Vous* .

C

Peu

50 ELOGE DE VOLT.

Peu de tems avant sa maladie , il vint voir à table M. le Marquis de Villette , & après quelques momens du recueillement le plus sombre , il lui dit : „ Vous êtes com-
„ me ces Rois d’Egypte , qui , en man-
„ geant , avaient une tête de mort devant
„ eux “.

Il disait , sur son arrivée à Paris : „ Je
„ suis venu chercher la gloire & la mort “.

Il répondit à un Artiste , qui lui présen-
tait le tableau de son triomphe : „ C’est mon
„ tombeau qu’il me faut , & non pas mon
„ triomphe “.

On demande quelquefois si M. de Voltaire
perdra dans la génération à venir quelque
chose de sa renommée . Nous osons croire
qu’elle ne fera que s’accroître , lorsque nous
considérons l’influence qu’il a eue sur son
siècle , dont on ne trouvera nulle part , une
peinture plus fidelle que dans ses Ouvrages .
Si l’on pense que pendant les trois généra-
tions où il a vécu , il ne s’est passé aucun
événement intéressant , soit particulier , soit
public , qu’il n’ait célébré comme Poète , ou
comme Historien , & auquel il n’ait attaché ,
pour ainsi dire , le sceau de sa gloire , on
pourra se faire une idée de la curiosité , plus
avi-

avide encore que la nôtre , avec laquelle il sera consulté par nos descendans .

Cet Eloge de l'homme le plus universel qui ait existé dans les Lettres , à qui l'on pourra disputer plus ou moins de gloire , mais à qui l'on ne contestera jamais la qualité d'homme unique , aura l'avantage de précéder celui que l'Europe attend avec impatience du Roi de Prusse , & qui deviendra encore une des plus brillantes singularités de la destinée de M. de Voltaire . Puissé ce grand Prince , tant de fois célébré , & si digne de l'être par ce grand Poëte , trouver dans le faible hommage que nous venons de lui rendre , ce caractère de franchise , d'impartialité & de courage que devait nous inspirer le tendre attachement que nous avons eu pour lui pendant sa vie , & que nous conservons à sa mémoire !



NOTES

ET PIÈCES JUSTIFICATIVES DE L'ELOGE.

(1) M. DE VOLTAIRE, très-jeune encore, avait été honoré d'un accueil plein de grâces & de bonté par le Duc LEOPOLD, aïeul de la Reine, le même dont il a fait un si bel éloge dans son *Siecle de Louis XIV.* Il avait présenté à ce Prince & à Madame la Duchesse de Lorraine la Tragédie d'*Oedipe*, avec ces vers (*), que nous ne nous rappelons pas d'avoir vus dans aucun Recueil :

*O vous de vos Sujets l'exemple & les délices,
Vous qui réglez sur eux, en les comblant de biens,
De mes faibles talens acceptez les prémices :
C'est aux Dieux qu'on les doit, & vous êtes
les miens.*

Depuis, il avait été accueilli d'une manière plus distinguée encore par la Reine d'Angleterre, à qui il dédia la belle Edition de la *Henriade*, faite à Londres en 1726.

Enfin, il a eu l'honneur d'être en correspondance avec le feu Roi STANISLAS, Duc de Lorraine, avec le Pape BENOIT XIV, avec

(*) L'Auteur les tient de son Pere, qui avait eu l'honneur d'être du Conseil du Duc Léopold.

avec l'Impératrice de Russie , les Rois de Pologne , de Suede , de Danemarck , & principalement avec le Roi de Prusse , & Madame la Margrave de Bareith , sa sœur . Non-seulement , il en reçut les plus grandes marques de bonté , mais il fut admis à leur familiarité la plus intime , comme on peut en juger par ces Lettres , non moins honorables pour les Souverains qui les ont écrites , que pour M. de Voltaire lui-même , & qui deviennent pour la littérature entière un des plus précieux monumens de notre siècle . C'est à ces titres que nous nous permettons de les déposer ici .

*Lettre du Roi de Prusse à
M. de Voltaire .*

„ J'AI vu la lettre que votre niece vous
„ écrit de Paris . L'amitié qu'elle a pour
„ vous lui attire mon estime . Si j'étais Ma-
„ dame Denis , je penserais de même ; mais
„ étant ce que je suis , je pense autrement .
„ Je serais au désespoir d'être cause du mal-
„ heur de mon ennemi ; & comment pour-
„ rais-je vouloir l'infortune d'un homme
„ que j'estime , que j'aime , & qui me sa-
„ crifie sa Patrie & tout ce que l'humanité
„ a de plus cher ? Non , mon cher Voltaire ;
„ si je pouvais prévoir que votre transplanta-
„ tion pût tourner le moins du monde à vo-
„ tre désavantage , je serais le premier à
„ vous en dissuader . Oui , je préférerais vo-
„ tre bonheur au plaisir extrême que j'ai de
„ vous avoir . Mais vous êtes Philosophe ;
C 3 je

„ je le fais de même : qu' y a-t-il de plus
„ naturel , de plus simple & de plus dans
„ l'ordre , que des Philosophes faits pour vi-
„ vre ensemble , réunis par la même étude ,
„ par le même goût , & par une façon de
„ penser semblable , se donnent cette satisfa-
„ ction ? Je vous respecte comme mon Maî-
„ tre en éloquence & en savoir ; je vous ai-
„ me comme un ami vertueux . Quel esclav-
„ vage , quel malheur , quel changement ,
„ quelle inconstance de fortune y a-t-il à
„ craindre dans un Pays où l' on vous esti-
„ me autant que dans votre Patrie , & chez
„ un ami qui a un cœur reconnaissant ? Je
„ n' ai point la folle présomption de croire
„ que Berlin vaut Paris . Si les richesses , la
„ grandeur & la magnificence font une Ville
„ aimable , nous le cédon à Paris . Si le bon
„ goût , peut-être plus généralement répand-
„ du , se trouve dans un endroit du monde ,
„ je fais , & j' en conviens , que c' est à Pa-
„ ris . Mais vous , ne portez-vous pas ce
„ goût par-tout où vous êtes ? Nous avons
„ des organes qui nous suffisent pour vous
„ applaudir ; & en fait de sentimens , nous
„ ne le cédon à aucun pays du monde . J' ai
„ respecté l' amitié qui vous liait à Madame
„ du Châtelet ; mais après elle , j' étais un
„ de vos plus anciens amis . Quoi ! parce
„ que vous vous retirez dans ma maison , il
„ sera dit que cette maison devient une pri-
„ son pour vous ! Quoi ! parce que je suis
„ votre ami , je serai votre tyran ! Je vous
„ avoue que je n' entends pas cette logique-
„ là ; que je suis fermement persuadé que
„ vous serez heureux ici tant que je vivrai ;
„ que

„ que vous serez regardé comme le pere des
 „ Lettres & des Gens de goût , & que vous
 „ trouverez en moi toutes les consolations
 „ qu'un homme de votre mérite peut atten-
 „ dre de quelqu'un qui l'estime . Bon soir .
 „ FREDERIC “.

Autre Lettre () du même Prince a M.
 d' Alembert , à l'occasion de la Sta-
 tue érigée par souscription à M. de
 Voltaire , en 1770 , & pour la quelle
 le Roi de Prusse voulut être des pre-
 miers à souscrire .*

„ Le plus beau monument de Voltaire est
 „ celui qu'il érige lui-même , ses Ouvrages ;
 „ ils subsisteront plus long-tems que la Bas-
 „ lique de Saint-Pierre , le Louvre , & tous
 „ ces bâtimens que la vanité consacre à
 „ l'éternité . On ne parlera plus français ,
 „ que Voltaire sera encore traduit dans la
 „ Langue qui lui aura succédé . Cependant ,
 „ rempli du plaisir que m'ont fait ses pro-
 „ ductions si variées , & chacune si parfaite
 „ en leur genre , je ne pourrais , sans ingra-
 „ titude , me refuser à la proposition que
 „ vous me faites de contribuer au monument
 „ que lui élève la reconnaissance publique .
 „ Vous n'avez qu'à m'informer de ce qu'
 „ on exige de ma part ; je ne refuserai rien
 „ pour cette Statue , plus glorieuse pour les
 „ C 4 „ Gens

(*) Cette Lettre est consignée dans les Ar-
 chives de l'Académie .

„ Gens de Lettres qui la lui consacrent , que
 „ pour Voltaire même . On dira que dans
 „ ce dix-huitieme siecle , où tant de Gens de
 „ Lettres se déchirent par envie , il s'en est
 „ trouvé d' assez nobles , d' assez généreux pour
 „ rendre justice à un homme doué de génie &
 „ de talens supérieurs à tous les siècles ; que
 „ nous avons mérité de posséder Voltaire , &
 „ la postérité la plus reculée nous enviera en-
 „ core cet avantage . Distinguer les hommes
 „ célèbres , rendre justice au mérite , c' est
 „ encourager les talens & la vertu . C' est la
 „ seule récompense des belles ames ; elle est
 „ bien due à tous ceux qui cultivent supé-
 „ rieurement les Lettres . Elles procurent les
 „ plaisirs de l' esprit , plus durables que ceux
 „ du corps ; elles adoucissent les mœurs les
 „ plus féroces ; elles répandent leurs charmes
 „ sur tout le cours de la vie ; elles rendent
 „ notre existence supportable , & la mort
 „ moins affreuse . Continuez donc , Messieurs ,
 „ de protéger & de célébrer ceux qui s' y
 „ appliquent , & qui ont le bonheur en Fran-
 „ ce d' y réussir . Ce sera ce que vous pour-
 „ rez faire de plus glorieux pour votre Na-
 „ tion . FREDERIC .

*Lettre de son Altesse Royale Madame
 la Princesse de Bareith , à M.
 de Voltaire .*

„ VOTRE Lettre m' a sensiblement tou-
 „ chée ; celle que vous m' avez adressée pour
 „ le Roi , a fait le même effet sur lui . J'
 „ espere que vous serez satisfait de sa répon-
 „ se ,

„ se, pour ce qui vous concerne. Mais vous
 „ vous le ferez aussi peu que moi de ses ré-
 „ solutions. Je m'étais flattée que vos ré-
 „ flexions seraient quelque impression sur son
 „ esprit. Vous verrez le contraire dans le
 „ billet ci-joint. Il ne me reste qu'à suivre
 „ sa destinée, si elle est malheureuse. Je ne
 „ me suis jamais piquée d'être Philosophe.
 „ J'ai fait mes efforts pour le devenir. Le
 „ peu de progrès que j'ai fait m'a appris à
 „ mépriser les grandeurs & les richesses ;
 „ mais je n'ai rien trouvé dans la Philoso-
 „ phie, qui puisse guérir les plaies du cœur,
 „ que le moyen de s'affranchir de ces maux,
 „ en cessant de vivre. L'état où je suis est
 „ pire que la mort. Je vois le plus grand
 „ homme du siècle, mon frere, mon ami,
 „ réduit à la plus affreuse extrémité. Je vois
 „ ma famille entière exposée aux dangers &
 „ aux périls ; ma Patrie déchirée par d'im-
 „ pitoyables ennemis ; le pays où je suis,
 „ peut-être menacé de pareils malheurs. Plût
 „ au Ciel que je fusse chargée toute seule des
 „ maux que je viens de vous décrire ! Je les
 „ souffrirais, & avec fermeté.

„ Pardonnez-moi ce détail. Vous m'enga-
 „ gez, par la part que vous prenez à ce qui
 „ me regarde, de vous ouvrir mon cœur.
 „ Hélas ! l'espoir en est presque banni. La
 „ fortune, lorsqu'elle change, est aussi con-
 „ stante dans ses persécutions que dans ses
 „ faveurs. L'Histoire est pleine de ces exem-
 „ ples ; mais je n'y en ai point trouvé de
 „ pareils à celui que nous voyons, ni une
 „ guerre aussi inhumaine & cruelle parmi des
 „ Peuples policés. Vous géiriez, si vous

C 5

„ fa-

„ saviez la triste situation de l'Allemagne &
 „ de la Prusse . Les cruautés que les Russes
 „ commettent dans cette dernière , font fré-
 „ mir la nature . Que vous êtes heureux dans
 „ votre hermitage , où vous vous reposez sur
 „ vos lauriers , & où vous pouvez philoso-
 „ pher de sang-froid sur l'égarement des hom-
 „ mes ! Je vous y souhaite tout le bonheur
 „ imaginable . Si la fortune nous favorise en-
 „ core , comptez sur toute ma reconnaissance .
 „ Je n'oublierai jamais les marques d'at-
 „ tachment que vous m'avez données ; ma
 „ sensibilité vous en est un garant . Je ne suis
 „ jamais amie à demi , & je le serai tou-
 „ jours véritablement de Frere Voltaire .
 WILHELMINE .

„ Bien de complimens à Madame Denis ;
 „ continuez , je vous prie , d' écrire au Roi “ .

Quel est l'Homme de Lettres , vraiment
 digne de ce nom , qui , en lisant ce que nous
 venons de transcrire , ne s'enorgueillira pas
 d'être né dans un siècle où l'on a vu de pa-
 reils Souverains ! Qu'il nous soit permis de
 répéter ici ce que nous avons dit ailleurs , à
 l'occasion de cette même Lettre . Combien
 ce style ne doit-il pas confondre le sot or-
 gueil de ces petits importans , de ces person-
 nages de la veille , qui , dans l'ivresse d'un
 moment de faveur , osent se méconnaître af-
 fez pour écrire avec morgue à des gens qui
 ont au moins sur eux la prééminence du gé-
 nie , & qui même , sous d'autres rapports ,
 voudraient à peine les reconnaître pour leurs
 égaux ! Il n'est guerre d'homme du premier
 mérite qui n'ait été exposé quelquefois à re-
 ce-

cevoir de ces Lettres d'une familiarité arrogante, & qui n'en ait souri d'indignation ou de pitié. Mais il faut convenir que cette bassesse, déguilée sous le nom de morgue, est inconnue aux véritables Grands. Ce n'est ordinairement que par l'excès de leur politesse, qu'ils semblent avertir des égards qui leur sont dûs, & ce genre d'orgueil est bien supérieur à la petite vanité bourgeoise.

(2) Si quelque chose, dans l'antiquité, peut être comparable aux Lettres qu'on vient de lire, c'est, sans doute celle que Philippe de Macédoine écrivit à Aristote, en lui apprenant la naissance d'Alexandre.

„ Je vous apprends que j'ai un fils. Je
 „ rends grâces aux Dieux, non pas tant de
 „ de me l'avoir donné, que de me l'avoir
 „ donné du temps d'Aristote. J'ai lieu de
 „ me promettre que vous en ferez un suc-
 „ cesseur digne de nous, & un Roi digne de
 „ la Macédoine “.

(3) Nous n'avons entendu qu'une fois cette Tragédie d'*Irene*, donnée par l'Auteur à l'âge de quatre-vingt-quatre ans, & qui n'est point encore imprimée. Cette Pièce nous a paru très-supérieure à quelques-unes des dernières Tragédies de M. de Voltaire. Nous y avons trouvé des momens d'intérêt, & des vers dignes de son meilleur tems: mais ce que nous avons remarqué, avec le plus d'étonnement, c'est le caractère plein de feu d'Alexis Comnene, & le contraste heureux que fait avec ce caractère bouillant le personnage de Léonce, pere d'*Irene*, personne-

ge d'un stoïcisme inflexible & tranquille ,
contre lequel l'impétuosité d'Alexis vient
toujours se briser .

(4) Que ceux qui ont accusé M. de Voltaire de jalousie , jettent les yeux sur cette magnifique analyse qu'il a donnée de la Tragédie d'*Iphigénie* .

„ Quelle Pièce , dit-il , pourrions-nous proposer à l'Europe , qui réunit tous ces avantages ? Ne serait-ce point l'*Iphigénie* en *Aulide* ? Dès le premier vers , je me sens intéressé & attendri ; ma curiosité est excitée par les seuls vers que prononce un simple Officier d'Agamemnon ; vers harmonieux , vers charmans , vers tels qu'aucun Poète n'en faisait alors :

*A peine un faible jour vous éclaire & vous guide ;
Vos yeux seuls , & les miens sont ouverts en Aulide .
Auriez-vous , dans les airs , entendu quelque bruit ?
Les Vents vous auraient-ils exaucé cette nuit ?
Mais tout dort , & l'Armée , & les Vents , & Neptune .*

„ Agamemnon , plongé dans la douleur ,
„ ne répond point à Arcas , ne l'entend
„ point ; il se dit à lui-même en soupirant :

*Heureux qui , satisfait de son humble fortune :
Libre du joug superbe où je suis attaché ,
Vit dans l'état obscur où les Dieux l'ont caché .*

„ Quels sentimens ! Quels vers heureux ! Quel
„ le voix de la nature !

„ Est-il un homme de bon sens & d'un
„ cœur

„ cœur sensible, qui n'écoute le récit d'Agamemnon avec un transport mêlé de pitié
 „ & de crainte, & qui ne sente les vers de
 „ Racine pénétrer jusqu'au fond de son ame?
 „ L'intérêt, l'inquiétude, l'embarras aug-
 „ mentent dès la troisième Scène, quand Aga-
 „ memnon se trouve entre Achille & Ulysse.
 „ La crainte, cette ame de la Tragédie,
 „ redouble encore à la Scène qui suit. C'est
 „ Ulysse qui veut persuader Agamemnon, &
 „ immoler Iphigénie à l'intérêt de la Gre-
 „ ce. Ce personnage d'Ulysse est odieux ;
 „ mais, par un art admirable, Racine fait
 „ le rendre intéressant ;

*Je suis pere , Seigneur , & faible comme un autre ,
 Mon cœur se met , sans peine , à la place du vôtre ;
 Et fremissant du coup qui vous fait soupirer ,
 Loin de blâmer vos pleurs , je suis prêt de pleurer .*

„ Dès ce premier acte, Iphigénie est con-
 „ damnée à mort ; Iphigénie, qui se flatte
 „ avec tant de raison d'épouser Achille : et
 „ le va être sacrifiée sur le même Autel où
 „ elle doit donner la main à son Amant .

..... *Nubendi tempore in ipsa :
 Tantum Religio potuit suadere malorum !*

SECOND ACTE D'IPHIGÉNIE .

„ C'est avec une adresse bien digne de lui ,
 „ que Racine, au second acte, fait paraître
 „ Eriphile, avant qu'on ait vu Iphigénie .
 „ Si l'Amante aimée d'Achille s'était mon-
 „ trée la première, on ne pourrait aussi
 „ Eri-

„ Eriphile sa rivale . Ce personnage est ab-
 „ solument nécessaire à la Piece , puisqu' il
 „ en fait le dénouement ; il en fait même le
 „ nœud : c' est elle , qui sans le savoir , in-
 „ spire des soupçons cruels à Clitemnestre ,
 „ & une juste jalousie à Iphigénie ; & par
 „ un art encore plus admirable , l' Auteur
 „ fait intéresser pour cette Eriphile elle-mê-
 „ me . Elle a toujours été malheureuse ; elle
 „ ignore ses parens ; elle a été prise dans sa
 „ Patrie mise en cendre : un Oracle funeste
 „ la trouble ; & pour comble de maux , elle
 „ a une passion involontaire pour ce même
 „ Achille dont elle est captive :

*Dans les cruelles mains , par qui je suis ravie ,
 Je demeurai long-temps sans lumière & sans vie .
 Enfin mes faibles yeux cherchèrent la clarté ;
 Et me voyant presser d' un bras ensanglanté ,
 Je frémis , Doris , & d' un vainqueur sauvage
 Craignais de rencontrer l' effroyable visage ;
 J' entrai dans son vaisseau , détestant sa fureur ,
 Et toujours détournant ma vue avec horreur .
 Je le vis : son aspect n' avoit rien de farouche ;
 Je sentis le reproche expirer dans ma bouche ;
 Je sentis contre moi mon cœur se déclarer :
 J' oubtai ma colere , & ne sus que pleurer .*

„ Il le faut avouer ; on ne faisait point
 „ de tels vers avant Racine . Non-seulement ,
 „ personne ne savait la route du cœur , mais
 „ presque personne ne savait la finesse de la
 „ versification , cet art de rompre la mesure :
 „ Je le vis ; son aspect n' avoit rien de farouche :
 „ personne ne connaissait cet heureux mê-
 „ lange de syllabes longues & breves , & de
 „ con-

„ consonnes , suivies de voyelles , qui font
 „ couler un vers avec tant de mollesse , &
 „ qui le font entrer dans une oreille sensible
 „ & juste avec tant de plaisir .

„ Quel tendre & prodigieux effet cause
 „ ensuite l'arrivée d'Iphigénie ! Elle vole
 „ après son pere , aux yeux d'Eriphile même ,
 „ de son pere , qui a pris enfin la résolution
 „ de la sacrifier ; chaque mot de
 „ cette scene tourne le poignard dans le
 „ cœur . . . Tout est noble , mais d'une simplicité
 „ attendrissante , & la scene finit par
 „ ces mots terribles : *Vous y ferez , ma fille ;*
 „ sentence de mort , après laquelle il ne faut
 „ plus rien dire .

„ On prétend que ce mot déchirant est
 „ dans Euripide : on le répète sans cesse .
 „ Non , il n'y est pas . Il faut se défaire
 „ enfin , dans un siècle tel que le nôtre , de
 „ cette maligne opiniâtreté à faire valoir
 „ toujours l'ancien Théâtre des Grecs aux
 „ dépens du Théâtre Français . Voici ce qui
 „ est dans Euripide .

IPHIGÉNIE.

*Mon pere , me ferez-vous habiter dans un
 autre séjour (ce qui veut dire , me marierez-
 vous ailleurs) ?*

AGAMEMNON.

*Laissez cela ; il ne convient pas à une fille
 de savoir ces choses .*

IPHIG-

IPHIGÉNIE.

Mon pere , revenez au plutôt , après avoir achevé votre entreprise .

AGAMEMNON.

Il faut auparavant que je fasse un sacrifice .

IPHIGÉNIE.

Mais , c'est un soin dont les Prêtres doivent se charger .

AGAMEMNON.

Vous le saurez , puisque vous serez tout auprès , au lavoir .

IPHIGÉNIE.

Ferons-nous , mon pere , un chœur autour de l'autel ?

AGAMEMNON.

Je te crois plus heureuse que moi : mais à présent cela ne t'importe pas ; donne-moi un baiser triste , & ta main , puisque tu dois être si long-tems absente de ton pere . O quelle gorge ! quelle joues ! quels blonds cheveux ! Que de douleur la Ville des Phrygiens & Hélène me causent ! Je ne veux plus parler , car je pleure trop en t'embrassant . Et vous fille de Lédà , excusez-moi , si l'amour
pa-

paternel m'attendrit trop, quand je dois donner ma fille à Achille.

„ Ensuite Agamemnon instruit Clitemnestre de la généalogie d'Achille, & Clitemnestre lui demande si les noces de Pélée & de Thétis se firent au fond de la mer.

„ Brumoy a déguisé, autant qu'il l'a pu, ce Dialogue, comme il a falsifié presque toutes les Pièces qu'il a traduites. Mais rendons justice à la vérité, & jugeons si ce morceau d'Euripide approche de celui de Racine :

Verra-t-on à l'autel votre heureuse famille ?

AGAMEMNON.

Hélas !

IPHIGÉNIE.

Vous vous taisez !

AGAMEMNON.

Vous y ferez, ma fille.

„ Comment peut-il se faire qu'après cet arrêt de mort qu'Iphigénie ne comprend point, mais que le Spectateur entend avec tant d'émotion, il y ait encore des scènes touchantes dans le même acte, & même des coups de Théâtre frappans ? C'est là, selon moi, le comble de la perfection “.

ACTE

ACTE TROISIEME.

„ Après des incidens naturels bien préparés, & qui tous concourent à redoubler le nœud de la Piece, Clitemnestre, Iphigénie, Achille, attendent dans la joie le moment du mariage. Eriphile est présente, & le contraste de sa douleur avec l'allégresse de la mere & des deux amans, ajoute à la beauté de la situation. Arcas paraît de la part d'Agamemnon; il vient dire que tout est prêt pour célébrer ce mariage fortuné. Mais, mais, quel coup! quel moment épouvantable!

Il l'attend à l'autel... pour la sacrifier.

„ Achille, Clitemnestre, Iphigénie, Eriphile, expriment alors en un seul vers tous leurs sentimens différens, & Clitemnestre tombe aux genoux d'Achille.

*----- Oubliez une gloire importune;
Ce triste abaissement convient à ma fortune.*

*C'est vous que nous cherchions sur ce funeste bord;
Et votre nom; Seigneur, la conduit à la mort,
Ira-t-elle des Dieux implorant la justice,
Embrasser les autels parés pour son supplice!
Elle n'a que vous seul; vous êtes en ces lieux
Son pere, son époux, son asyle, ses Dieux.*

„ O véritable Tragédie! Beauté de tous les tems & de toutes les Nations! Malheur aux barbares qui ne sentiraient pas jusqu'au fond du cœur ce prodigieux mérite!

„ Je

„ Je fais que l'idée de cette situation est
 „ dans Euripide ; mais elle y est comme le
 „ marbre est dans la carrière , & c'est Ra-
 „ cine qui a construit le Palais .

„ Une chose assez extraordinaire , mais
 „ bien digne des Commentateurs , toujours
 „ un peu ennemis de leur Patrie , c'est que
 „ le Jésuite Brumoy , dans son Discours sur
 „ le Théâtre des Grecs , fait cette critique :
 „ *Supposons qu' Euripide vînt de l' autre mon-*
 „ *de , & qu' il assistât à la représentation de*
 „ *l' Iphigénie de Racine , ne serait-il point ré-*
 „ *volté de voir Clitemnestre aux pieds d' Achil-*
 „ *le , qui la relève , & de mille autres cho-*
 „ *ses , soit par rapport à nos usages , qui nous*
 „ *paraissent plus polis que ceux de l' antiquité ,*
 „ *soit par rapport aux bienséances , &c. ?*

„ Remarquez , Lecteurs , avec attention ,
 „ que Clitemnestre se jette aux genoux d'
 „ Achille dans Euripide , & que même il
 „ n'est point dit qu' Achille la relève .

„ A l'égard de mille autres choses , par rap-
 „ port à nos usages , Euripide se serait con-
 „ formé aux usages de la France , & Racine
 „ à ceux de la Grece “

ACTE QUATRIEME.

„ Comme dans cette Tragédie , l'intérêt
 „ s'échauffe toujours de scène en scène , que
 „ tout y marche de perfections en perfe-
 „ ctions , la grande scène entre Agamemnon ,
 „ Clitemnestre & Iphigénie , est encore su-
 „ périeure à tout ce que nous avons vu .
 „ Rien ne fait jamais au Théâtre un plus
 „ grand effet que des personnages qui renfer-
 „ ment

68 ELOGE DE VOLT.

„ ment d'abord leur douleur dans le fond
 „ de leur ame , & qui laissent ensuite éclater
 „ tous les sentimens qui les déchirent . On
 „ est partagé entre la pitié & l'horreur : c'
 „ est d'un côté Agamemnon accablé lui-
 „ même de tristesse , qui vient demander sa
 „ fille , pour la mener à l'autel , sous pré-
 „ texte de la remettre au Héros à qui elle
 „ est promise ; c'est Clitemnestre qui lui ré-
 „ pond d'une voix entrecoupée :

--- *S'il faut partir, ma fille est toute prête :
 Mais vous , n'avez-vous rien , Seigneur , qui
 vous arrête ?*

A G A M E M N O N .

Moi, Madame !

C L I T E M N E S T R E .

Vos soins ont-ils tout préparé ?

A G A M E M N O N .

*Calchas est prêt, Madame, & l'autel est paré ;
 J'ai fait ce que m'ordonne un devoir légitime .*

C L I T E M N E S T R E .

Vous ne me parlez point , Seigneur , de la Victime ?

„ Ces mots , *Vous ne me parlez point de la*
 „ *victime* , ne sont pas assurément dans Eu-
 „ ripide . On sait de quel sublime est le re-
 „ ste de la scène , non pas de ce sublime de
 dé-

„ déclamation , non pas de ce sublime de
 „ pensées recherchées , ou d'expressions gi-
 „ gantesques , mais de ce qu'une mere au dé-
 „ sespoir peut avoir de plus pénétrant & de
 „ plus terrible , de ce qu'une jeune Princef-
 „ se , qui sent tout son malheur , a de plus
 „ touchant & de plus noble : après quoi ,
 „ Achille déploie la fierté , l'indignation ,
 „ les menaces d'un Héros irrité , sans qu'
 „ Agamemnon perde rien de sa dignité ; &
 „ c'était-là le plus difficile .

„ Jamais Achille n'a été plus Achille que
 „ dans cette Tragédie Il aime Iphigé-
 „ nie , & il le doit ; il la regarde comme
 „ sa femme : mais il est beaucoup plus fier ,
 „ plus violent qu'il n'est tendre ; il aime
 „ comme Achille doit aimer , & il parle
 „ comme Homere l'aurait fait parler , s'il
 „ avait été Français “ .

ACTE CINQUIEME.

„ M. Luneau de Boisgermain , qui a fait
 „ une Edition de Racine , avec des Com-
 „ mentaires , voudrait que la catastrophe d'
 „ Iphigénie fût en action sur le Théâtre “ .
 „ . . Nous n'avons , dit-il , qu'un regret à for-
 „ mer ; c'est que Racine n'ait point com-
 „ posé sa Piece dans un tems où le Théâ-
 „ tre fût , comme aujourd'hui , dégagé de
 „ la foule des Spectateurs , qui inondaient
 „ autrefois le lieu de la scene ; ce Poète n'
 „ aurait pas marqué de mettre en action la
 „ catastrophe qu'il n'a mise qu'en récit .
 „ On eût vu d'un côté un pere consterné ,
 „ une mere éperdue , vingt Rois en suspens ,
 „ l'au-

„ l'autel, le bûcher, le Prêtre, le couteau,
 „ la victime : eh ! quelle victime ! de l'autre,
 „ Achille menaçant, l'Armée en émeute,
 „ le sang de toutes parts prêt à couler.
 „ Eriphile alors serait survenue ; Calchas l'
 „ aurait désignée pour l'unique objet de la
 „ colere celeste ; & cette Princesse s'emparant
 „ du couteau sacré, aurait expiré bien-
 „ tôt sous les coups qu'elle se serait por-
 „ tés. ----

„ Cette idée paraît plausible au premier
 „ coup-d'œil . C'est en effet le sujet d'un
 „ très-beau tableau , parce que dans un ta-
 „ bleau , on ne peint qu'un instant : mais
 „ il serait bien difficile que sur le Théâtre ,
 „ cette action, qui doit durer quelques mo-
 „ mens, ne devînt froide & ridicule . Il m'
 „ a toujours paru évident que le violent
 „ Achille, l'épée nue & ne se battant point,
 „ vingt Héros dans la même attitude, com-
 „ me des personnages de tapisserie, Agamem-
 „ non ~~Rois~~ des Rois, n'imposant à person-
 „ ne, immobile dans le tumulte, formeraient
 „ un spectacle assez semblable au cercle de
 „ la Reine en cire colorée par Benoît .

*Il est des objets que l'art judicieux
 Doit offrir à l'oreille, & reculer des yeux .*

„ Il y a bien plus ; la mort d'Eriphile
 „ glacerait les Spectateurs au lieu de les
 „ émouvoir . S'il est permis de répandre du
 „ sang sur le Théâtre (ce que j'ai quelque
 „ peine à croire), il ne faut ruer que les
 „ personnages auxquels on s'intéresse . C'est
 „ alors que le cœur du Spectateur est vérita-
 „ ble-

„ blement ému ; il vole au devant du coup
 „ qu'on va porter ; il saigne de la blessure.
 „ On se plaît avec douleur à voir tomber
 „ Zaïre sous le poignard d'Orosmane , dont
 „ elle est idolâtrée . Tuez , si vous voulez ,
 „ ce que vous aimez , mais ne tuez jamais
 „ une personne indifférente ; le Public sera
 „ très-indifférent à cette mort . On n'aime
 „ point du tout Eriphile ; Racine l'a rendue
 „ supportable jusqu'au quatrième acte : mais
 „ dès qu'Iphigénie est en péril de mort ,
 „ Eriphile est oubliée , & bientôt haïe , elle
 „ ne ferait pas plus d'effet que la biche de
 „ Diane .

„ On m'a mandé depuis peu , qu'on avait
 „ essayé à Paris le spectacle que M. Luneau
 „ de Boisgermain avait proposé , & qu'il n'
 „ a point réussi . Il faut savoir qu'un récit ,
 „ écrit par Racine , est bien supérieur à tou-
 „ tes les actions Théâtrales “ .

Il faut convenir que M. de Voltaire , pé-
 nétré ainsi des beautés de Racine , était bien
 en droit de remarquer les fautes de Corneille .
 Cependant , nous devons répéter que dans son
 Commentaire sur les Œuvres de ce grand
 Homme , il se trouve non-seulement des ex-
 pressions dont nous condamnons la violence ,
 mais , ce qui nous fait plus de peine encore ,
 quelques remarques qui rendraient à res-
 treindre les richesses de la Langue Poétique : ri-
 chesses , qui , pour nous , ne sont déjà que
 trop rares . Il est arrivé à M. de Voltaire
 ce qui arrive à tout homme de sang froid ;
 il réprouve quelquefois d'heureuses hardies-
 ses qu'il a employées lui-même , lorsqu'il écri-
 vait en Poète , & qui , loin d'être des dé-
 „ fau-

faits , forment , au contraire , un des ornemens essentiels de toute Poësie . Mais nous n'en estimons pas moins les remarques judicieuses dont il a d'ailleurs enrichi ce Commentaire . Le même goût qui lui faisait sentir avec transport ces grands traits de nature , & ces nuances si délicates que Racine a toujours si heureusement saisies , devait se révolter contre la déclamation , l'obscurité & l'enflure qui se mêlent trop souvent aux meilleures Pièces de Corneille , & qui défigurent entièrement la plupart des autres .

„ En général , comme l'a très-bien dit
„ M. de Voltaire , le goût fin & sûr consiste dans le sentiment prompt d'une beauté
„ parmi des défauts , & d'un défaut parmi des beautés .

„ Le Gourmet est celui qui discernera le mélange de deux vins , qui sentira ce qui domine dans un mets , tandis que les autres convives n'auront qu'un sentiment confus & égaré .

„ On se trompe , quand on dit que c'est un malheur d'avoir le goût trop délicat ;
„ il n'y a de vrais plaisirs , au contraire , que pour les connaisseurs difficiles . Ils voient , ils entendent , ils sentent ce qui échappe aux hommes moins sensiblement organisés & moins exercés .

„ Le véritable connaisseur en Musique , en Peinture , en Architecture , en Poësie , &c. , éprouve des sensations que le vulgaire ne soupçonne pas ; le plaisir même de découvrir une faute le flatte , & lui fait sentir les beautés plus vivement . C'est l'avantage des bonnes vues sur les mauvaises “ .

(5) C'est d'après M. de Voltaire , que nous avons parlé des changemens heureux arrivés parmi nous à l'Art de la représentation . Il ajoute , à l'exemple de Mademoiselle Dumefnil , dans *Mérope* , celui du célèbre le Kain & de Mademoiselle Clairon , dans la Tragédie de Tancrede . „ Jamais , „ dit-il , les ames n'ont été transportées par „ des secousses si vives , jamais les larmes „ n'ont plus coulé . La perfection de l'Art „ des Acteurs s'est déployée , en ces deux „ occasions , avec une force dont jusques-là „ nous n'avions point d'idée , & Mademoiselle Clairon est devenue sans contredit le „ plus grand Peintre de la Nation .

„ Si dans le quatrieme acte de *Mahomet* , „ on avait de jeunes Acteurs qui prissent ces „ grands traits pour modeles ; un Séide , qui „ fût être à la fois enthousiaste & tendre , „ féroce par fanatisme , humain par nature , „ qui fût frémir & pleurer ; une Palmire , „ animée , attendrie , effrayée , tremblante „ du crime qu'on va commettre , sentant „ déjà l'horreur , le repentir , le désespoir , „ à l'instant que le crime est commis ; un „ pere vraiment pere , qui en eût les entrailles , la voix , le maintien ; un pere qui „ reconnaît ses deux enfans dans ses deux „ meurtriers , qui les embrasse en versant ses „ larmes avec son sang ; qui mêle ses pleurs „ avec ceux de ses enfans , qui se souleve „ pour les serrer entre ses bras , retombe , „ se penche sur eux ; enfin , ce que la nature „ & la mort peuvent fournir à un tableau : cette situation serait encore au-dessus de celles dont nous venons de parler .

D

„ Nous

- „ Nous savons, & le Public le fait mieux
 „ que nous, qu'il ne faut pas prodiguer ces
 „ actions terribles & déchirantes ; que plus
 „ elles font d'impression, bien amenées,
 „ bien ménagées, plus elles sont impertinen-
 „ tes, quand elles sont hors de propos. Une
 „ Piece mal écrite, mal débrouillée, obscu-
 „ re, chargée d'incidens incroyables, qui n'
 „ a de mérite que celui d'un Pantomime &
 „ d'un Décorateur, n'est qu'un monstre dé-
 „ goûtant.
 „ Placez un tombeau dans *Sémiramis* ; osez
 „ y faire paraître l'ombre de Ninus ; que
 „ Ninias sorte de ce tombeau les bras teints
 „ du sang de sa mere, cela vous sera per-
 „ mis. Le respect pour l'antiquité, la my-
 „ thologie, la majesté du sujet, la grandeur
 „ du crime, je ne fais quoi de sombre &
 „ de terrible répandu, dès les premiers vers,
 „ sur toute cette Tragédie, transportent le
 „ Spectateur hors de son siècle & de son
 „ Pays. Mais ne répétez pas ces hardiesses ;
 „ qu'elles soient rares, qu'elles soient néces-
 „ saires. Si elles sont inutilement prodiguées,
 „ elles feront rire.
 „ L'abus de l'action Théâtrale peut faire
 „ rentrer la Tragédie dans la barbarie. Que
 „ faut-il donc faire ? Craindre tous les écueils :
 „ mais comme il est plus aisé de faire une
 „ belle décoration qu'une belle Scene, il est
 „ plus aisé d'indiquer des attitudes que de
 „ bien écrire, il est vraisemblable qu'on
 „ gâtera la Tragédie, en croyant la perfec-
 „ tionner “
 „ Rien de plus judicieux, & qui mérite plus
 „ l'at-

l'attention de nos jeunes Auteurs Dramatiques & de nos Acteurs, que ce morceau qui doit leur servir de regle. On trouve dans le vaste Recueil des Œuvres de M. de Voltaire, une foule de choses précieuses, qui sont en quelque sorte perdues pour sa gloire, précisément par l'immensité de sa Collection, & qui auraient suffi à la réputation d'un autre Ecrivain.

(6) Cette maniere expéditive se fait sentir, sur-tout, dans les Épitres à l'Impératrice de Russie, au Roi de Danemarck, au Roi de la Chine, à M. d'Alembert, &c. &c.; dans les Pièces intitulées : *les Deux Siècles*, *les Cabales*, *les Systèmes*, &c. ; dans quelques Odes appellées Pindariques; dans le Dialogue de Pegase & du Vieillard; & bien plus encore, dans celui du Pere Nicodeme & de Jeannot. On trouve à la vérité, dans presque toutes ces Pièces, des vers très-heureux, quelques détails agréables, & sur-tout de belles idées, qui n'ont jamais manqué à M. de Voltaire : mais c'est ce qu'on ne trouvera point dans les imitateurs de cette maniere négligée, & nous verrons éclore une foule de Poètes auxquels il ne manquera précisément que de la poésie.

Parmi ces Ouvrages des derniers tems de M. de Voltaire, nous voudrions pouvoir distinguer l'Épître à Boileau; mais ces deux vers si injustes :

*Boileau, correct Auteur de quelques bons Ecrits,
Zaïre de Quinault, & flatteur de Louis;*

feront toujours la plus grande peine à ceux qui s'intéressent véritablement à sa gloire. Quelle sécheresse & quelle dureté dans ces mots : *Corrèct Auteur de quelques bons Ecrits !* Tous les Ecrits de Boileau, à l'exception de sa Satyre sur l'Equivoque, & de l'Ode sur la prise de Namur, sont bons, & doivent à jamais servir d'exemples à nos Poètes. Les Epîtres, le Lutrin, l'Art Poétique, sont des chef-d'œuvres de tous les tems & de tous les lieux. Les Satyres mêmes, qu'on voudrait rabaisser, seront éternellement le modèle du genre par la finesse, l'enjouement, les graces que l'Auteur a su y répandre ; & nous ne connaissons rien dans l'antiquité, de préférable, ou même d'égal à la neuvieme de ces Satyres.

Le vers, *Zoïle de Quinault*, est bien plus étrange encore. Les noms de Zoïle & de Boileau sont incomparables. Il aurait été l'ennemi de *Corneille même* , s'il n'eût mérité que le nom d'injuste, & non celui de Zoïle, qui ne peut jamais s'appliquer à un écrivain tel que lui. Quelque mérite que nous reconnaissons à Quinault, Boileau & Racine avaient sur lui une trop grande supériorité de génie & de talens, pour qu'il fût jamais permis de leur dire une injure, sous prétexte de le venger. Homere a eu véritablement un Zoïle ; Quinault ne peut en avoir d'autre que l'Ecrivain subalterne qui voulait se gager à l'Opéra pour retoucher ses Ouvrages.

Avouons que M. de Voltaire avait de l'humeur ; soit qu'elle vint de lui-même ; soit qu'elle lui eût été communiquée, lorsqu'il fit cette Epître, dans laquelle on trouve

ve d'ailleurs, de très-heureux détails. Hâtons-nous de l'opposer à lui-même, & de nous rappeler ce beau vers du Temple du Goût :

*Là regnait Despréaux, leur Maître en l'art
d'écrire ;*

Ajoutons-y ces vers plus beaux encore ,

*On peut à Despréaux pardonner la Satyre ;
Il joignit l'art de plaire au malheur de médire .
Le miel que cette Abeille avait tiré des fleurs ,
Pouvait de sa piqure adoucir les douleurs .
Mais pour un lourd Frélon, méchamment imbécille ,
Qui vit du mal qu'il fait , & nuit sans être utile ,
On écrase à plaisir cet Insecte orgueilleux ,
Qui fatigue l'oreille , & qui choque les yeux .*

Nous avons dit que M. de Voltaire avait mieux conservé dans ses Poësies légères, que dans ses vers Alexandrins, le charme de ses premiers Ecrits. On peut en juger par cette Piece, qu'il fit à quatre-vingts ans, & qui ne se trouve point dans son Edition in-4.

A MADAME LA MARQUISE D***.

Eh quoi ! vous êtes étonnée
Qu'après ses quatre-vingts hivers ;
Ma Muse, faible & surannée,
Puisse encor fredonner des vers !

Quelquefois un peu de verdure
Rit sous les glaçons de nos champs ;
Elle console la Nature,
Mais-elle sèche en peu de tems.

Un Oiseau peut se faire entendre
Après la saison des beaux jours :
Mais sa voix n'a plus rien de tendre,
Il ne chante plus ses amours.

Ainsi, je touche encor ma lyre,
Qui n'obéir plus à mes doigts :
Ainsi j'essaye encor ma voix
Au moment même qu'elle expire.

Je veux, dans mes derniers adieux,
Difair Tibulle à son Amante,
Attacher mes yeux sous tes yeux,
Te presser de ma main mourante.

Mais quand on sent qu'on va passer,
Quand l'ame fuit avec la vie,
A-t-on des yeux pour voir Délie,
Et des mains pour la caresser ?

Dans ces momens chacun oublie
Tout ce qu'il a fait en santé ;
Quel mortel s'est jamais flatté
D'un rendez-vous à l'agonie ?

Délie elle-même, à son tour,
S'en va dans la nuit éternelle,
En oubliant qu'elle fut belle,
Et qu'elle a vécu pour l'Amour.

Nous naissons, nous vivons, Glycere,
Nous mourons sans savoir comment.
Chacun est parti du néant,
Où va-t-il ? Dieu le sait, ma chere.

Nous

Nous pourrions encore ajouter à cet exemple les adieux qu'il adressa, très-pen de tems avant sa mort, à M. le Marquis de Villette. Ce furent ses derniess vers, & précisément ce que les Anciens appellaient le chant du Cygne.

(7) Voici ce que Jean-Baptiste Rousseau écrivait à M. de Voltaire lui-même sur sa Tragédie d'Œdipe.

„ Malgré l'éloignement qui nous sépare ,
 „ Monsieur, je ne vous ai jamais perdu de
 „ vue, & mon amitié vous a toujours suivi
 „ sans interruption dans les différens événe-
 „ mens dont votre vie a été mêlée. Il
 „ y a long-tems que je vous regarde comme
 „ un homme destiné à faire un jour la
 „ gloire de son siècle, & j'ai eu la satisfac-
 „ tion de voir que toutes les personnes qui
 „ me font l'honneur de m'écouter, en ont
 „ fait le même jugement que moi sur les
 „ divers Ouvrages que je leur ai souvent lus
 „ de vous. Dans le tems que je jouissais du
 „ plaisir de voir croître une réputation qui
 „ m'est si chère, j'ai eu la douleur d'ap-
 „ prendre les traverses dont vos succès ont
 „ été interrompus, & je puis assurer que je
 „ ne les ai gueres moins vivement senties
 „ que les miennes propres... Vous en voilà
 „ quitte, du moins je l'espère ainsi, pour
 „ le reste de vos jours. Je souhaite qu'ils
 „ soient aussi longs que ceux de Corneille,
 „ à qui vous succédez si dignement.

„ Je n'ai reçu qu'hier le présent que vous
 „ avez eu la bonté de me faire de la Tra-
 „ gédie dans laquelle vous avez lutté si avan-

„ tageusement contre ce fameux Moderne .
„ Je ne doutais nullement que l'avantage ne
„ fût de votre côté ; mais je ne m'attendais
„ pas que vous sortissiez si glorieusement du
„ combat contre Sophocle . Et malgré la ju-
„ ste prévention où je suis pour l'Antiqui-
„ té , je suis obligé d'avouer que le Français
„ de vingt-quatre ans a triomphé , en beau-
„ coup d'endroits , du Grec de quatre-vingts .
„ Ce qui m'a le plus surpris , dans un Au-
„ teur de votre âge , c'est l'économie admi-
„ rable de votre Piece , & la maniere judi-
„ cieuse & adroite avec laquelle vous avez
„ évité les écueils presque inévitables d'une
„ action aussi difficile à traiter que celle que
„ vous avez choisie . Vous n'étiez pas obli-
„ gé , non plus que Sophocle , de les éviter
„ tous : mais vous avez parfaitement rem-
„ pli , aussi bien que lui , l'indispensable obli-
„ gation d'attacher la curiosité du Specta-
„ teur , & d'émuouvoir ses passions ; regle
„ à laquelle toutes les autres regles du Théâ-
„ tre sont tellement subordonnées , que sans
„ elle , une Piece sans défaut est une Piece
„ détestable . Vos caracteres ne sont pas
„ moins justes que votre disposition , & je
„ ne saurais approuver la critique que vous
„ faites vous-même de celui de Philoctete ;
„ la modestie qui sied bien aux grands Hom-
„ mes n'étant point une vertu du caractère
„ des Héros fabuleux ; & étant même con-
„ traire à la simplicité des premiers tems ,
„ comme la vanité le serait à la politesse
„ du nôtre “

Il entre dans une foule d'autres détails ,
qui prouvent qu'en effet il reconnaissait ,
dans

dans la Tragédie de M. de Voltaire, une véritable supériorité sur celle de Sophocle, & il finit par l'assurer des sentimens les plus tendres. Au reste, ce qu'il écrivait à M. de Voltaire, il l'écrivait pareillement à Brossette & à d'autres. „ Je vous avoûrai „ ingénûment & sans prévention, dit-il à „ Brossette, que j'ai trouvé la Piece plus „ belle encore que je ne me l'étois figuré, „ & que je ne m'attendais pas à trouver si „ peu de fautes dans la conduite d'un Ou- „ vrage où Corneille lui-même a échoué “. Il vante & la prodigieuse difficulté du sujet, & les inconvéniens que l'Auteur a évités avec plus d'art que Sophocle lui-même. Enfin, il justifie, d'après les caracteres d'Homere, celui de Philoctete dont M. de Voltaire paraissait mécontent, & il est en tout le même que dans la Lettre précédente.

Voici ce qu'il écrivit depuis sur la Henriade.

„ M. de Voltaire a passé ici trois semaines, pendant lesquelles nous ne nous sommes guere quittés. J'ai été charmé de voir un jeune homme d'une si grande espérance. Il a eu la bonté de me confier son Poème pendant quelques jours. Je puis vous assurer qu'il sera un très-grand honneur à l'Auteur. Notre Nation avait besoin d'un Ouvrage comme celui-là : l'économie en est admirable, & les vers parfaitement beaux. A quelques endroits près, sur lesquels il est entré dans ma pensée, je n'y ai rien trouvé qui puisse être critiqué raisonnablement “.

Répétons ici ce que nous avons déjà cité

ailleurs, la Lettre que M. de Voltaire écrivit enfin, après la mort de Rousseau, & redisons encore que, pour sa propre gloire, il aurait dû persévérer dans ses sentimens.

„ J'ai reçu, Monsieur, la Lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, avec votre projet de souscription pour les Œuvres du célèbre Poëte dont vous étiez l'ami. Je me mets très-volontiers au rang des Souscripteurs, quoique j'aie été malheureusement au rang de ses ennemis les plus déclarés. Je vous avouerai même que cette inimitié pesait beaucoup à mon cœur. J'ai toujours pensé, j'ai dit, j'ai écrit que les Gens de Lettres devraient être tous frères.... Il semblerait que la destinée, en me conduisant dans la Ville où l'illustre & malheureux Rousseau a fini ses jours, me ménageât une réconciliation avec lui. L'espece de maladie dont il était accablé, m'a privé de cette consolation, que nous avions tous deux également souhaitée (*).

„ L'

(*) Rousseau avait fait réellement à M. de Voltaire des avances de réconciliation : mais Rousseau avait d'implacables ennemis, dont quelque-uns même existent encore, & qui empêcheront toujours que M. de Voltaire ne revint à lui. Nous l'avons dit, c'est moins à ce grand Homme qu'il faut imputer la plupart de ses fautes, qu'aux ennemis qui le harcelaient sans cesse. Voulait-on, par exemple, lui donner une apparence d'inimitié pour ceux de ses Contemporains, qui avaient, après lui, le plus de droits

„ L'amour de la paix l'eût emporté sur
 „ tous les sujets d'aigreur qu'on avait semé
 „ entre nous. Ses talens, ses malheurs, &
 „ ce que j'ai oui-dire ici de son caracte-
 „ re, ont banni de mon cœur tout ressentiment,
 „ & n'ont laissé mes yeux ouverts
 „ qu'à son mérite “.

(8) C'est avec la noble confiance du génie, que M. le Brun, comme nous l'avons dit, sollicita les bontés de M. de Voltaire pour Mademoiselle Corneille en lui adressant l'Ode suivante. Cette Piece, qu'il a soigneusement retouchée, n'a jamais paru telle que nous la donnons ici.



D 6 ODE

droits à la gloire? on affectait malignement de les élever infiniment au-dessus de lui, ou bien on leur supposait, à son égard, des sentimens qu'ils n'avaient pas. Peut-être allait-on même jusqu'à leur prêter des épigrammes ou des injures; on était sûr, par ce manège, de lui donner de l'humeur, & on le rendait injuste.

O D E

A' M. DE VOLTAIRE.

Fama manet facti

Ah ! ce n'est point des Rois l'orgueilleux
 appanage,
 Ni l'or, ni la Victoire amante du Carnage,
 Que les Fils d' Apollon s'empressent d'obtenir ;
 L'héritage sacré des Nymphes de Mémoire,
 C'est un nom que la Gloire,
 Sur des ailes de feu, porte au sombre avenir .

Ce nom, qui, s'échappant des murs de Thebe
 en cendre,
 A l'Ombre de Pindare asservit Alexandre,
 Et dompra les fureurs de ce jeune Lion ;
 Ce nom qui fit couler des larmes généreuses (*),
 Et de gloire amoureuses,
 Qui n'enviaient qu'Homere au Vainqueur d'
 Ilion .

Ah ! bravant l'œil jaloux de la Parque trompée,
 Si de leur sang divin quelque goutte échappée,
 Animait un Mortel, & vivait parmi nous !
 S'il rapellait encor leurs augustes images,
 Il verrait nos hommages,
 Nos respects, nos trésors, nos cœurs à ses
 genoux .

S'il

(*) On sait qu'Alexandre pleura sur le
 tombeau d'Achille, de n'avoir pas, comme ce
 Héros, un Homere pour le chanter .

S'il était un Mortel, qui, du nom de VOLTAIRE,
 Portât chez nos Neveux l'honneur héréditaire,
 Ce nom serait alors son immortel appui;
 Et *Mérope*, & *Brutus*, *Sémiramis*, *Alzire*,
 Et la tendre *Zaïre*,
 Eleveraient leurs voix, & parleraient pour lui.

Eh! cependant, aux yeux de sa patrie entière,
 Du grand nom de CORNEILLE une jeune
 Héritière (*)
 Voit couler, dans l'oubli, ses destins & ses pleurs!
 Et d'un Astre jaloux l'inflexible vengeance,
 Lui versant l'indigence,
 Epuise sur ses jours la coupe des malheurs.

Sous le réduit sacré du solitaire Asyle,
 Où languit sa misère, où son destin l'exile,
 La fierté d'un grand nom rend ses maux plus
 pressans;
 Et de tristes cyprès cette rose ombragée,
 Par les vents outragée,
 Implore en vain des Cieux les rayons caressans.

C'est là qu'au sein des Nuits, sous leurs
 ombres muettes,
 La Douleur irritant ses larmes inquiètes,
 Elle exhale en sanglots ces regrets douloureux:
 Manes d'un demi-Dieu que le Parnasse adore,
 Chère Ombre que j'implore,
 Jette un œil de pitié sur ton sang malheureux.
 Hélas!

(*) *Mademoiselle Corneille, âgée de seize ans, était, depuis quelques mois, à l'Abbaye de Saint-Antoine, où elle faisait voir alors des sentimens au-dessus de sa fortune, & dignes de son nom.*

Hélas ! si jusqu'à toi mes pleurs ont pu descendre,
 CORNEILLE, si mes cris ont éveillé ta cendre,
 Venge l'éclat d'un nom par toi même ennobli.
 Que dis-tu, quand tu vois le Rejetton fidele
 D'une Tige immortelle
 Languir dans les horreurs d'un indigent oubli ?

Ainsi, de tes lauriers les promesses sont vaines !
 Et ton sang généreux coulera dans mes veines,
 Pour se voir insulté des destins ennemis,
 Les secours dédaigneux, l'indigence tremblante,
 Et la honte accablante,
 Voilà donc les honneurs à ta Race promis !

Quoi ! des fils de Plutus la barbare industrie
 Boit dans des coupes d'or les pleurs de la Patrie !
 Quoi ! leur faste insolent fatigue nos lambris !
 Et de nos demi-Dieux la Race dédaignée,
 Dans ses larmes baignée,
 Traîne d'un nom fameux les stériles débris !

Irais-je, irais-je, hélas ! promenant mes alarmes,
 Et déployant en vain un spectacle de larmes,
 Tenter des yeux ingrats, & de luxe enivrés !
 Et peut-être ces murs que ma douleur embrasse,
 Lassés de ma disgrâce,
 Me fermeront un jour leurs asyles sacrés.

O Nuit ! couvre à jamais de tes pâles ténèbres
 Mes yeux, mon désespoir & mes destins funebres :
 O Mort, dénoue enfin ces tissus de douleurs.
 N'attens pas que la honte ait souillé ta victime,
 Et referme l'abyme
 Du sinistre avenir où s'égarent mes pleurs.

Les pleurs coupent sa voix... ô surprise! ô
merveille!

Dans sa retraite obscure un doux éclat l'éveille;
Son lit paraît flotter dans l'azur radieux;
Ses regards éperdus nagent dans la lumière;

Une Ombre auguste & fière

Dévoile avec splendeur tout CORNEILLE à ses
yeux.

Quoi! ma Fille, ton cœur soupçonne ma tendresse!
Ah! sans doute, les vœux que ta plainte m'adresse
Ont traversé l'Erebe & les profondes nuits.
Dans les champs du bonheur, à ta voix désolée,

Mon Ombre s'est troublée,

Et mes Lauriers émus ont pleuré tes ennuis.

Ta sublime douleur m'intéresse & me flatte;
Aux mains avec le Sort, ton ame entière éclate;
Je reconnais mon sang à ta mâle fierté.

Telle, sous les revers, l'ame de Cornélie,

Loin d'en être avilie,

Fait pâlir, d'un coup-d'œil, le Sort déconcerté.

Jeune & timide espoir d'une illustre Famille,
Mes yeux veillent sur toi; n'en doute point,
ma Fille;

De tes nobles destins respire la grandeur.

Per mets un calme heureux à ton ame alarmée,

Et vois ma Renommée,

Qui déjà sur tes pas fait briller sa splendeur.

Si le nom de CORNEILLE est ton seul héritage,

Cette Gloire n'est pas un stérile partage;

O, ma Fille! ta dot est l'Immortalité!

Et je laisse à ton Sort, que mon Destin protège,

Mes Lauriers pour Cortège:

Leur Ombre sert d'asyle à ma Postérité.

Qu'

Qu' un autre sache unir Pactole & le Permesse ;
 Je n' ai point , chez les Rois , mendié la richesse ,
 Ni traîné les neuf Sœurs dans le Char de Plutus .
 Crains de l' aveugle Dieu les offres dédaigneuses ,
 Ses faveurs soupçonneuses ,
 Et ses dons trop souvent funestes aux Vertus .

Garde-toi d' abaisser ta sublime infortune ,
 Jusqu' à ces vils Mortels , dont la foule importune
 Viendrait , sur tes débris , élever leurs destins ;
 Reptiles insolens , dont la profane audace
 Serpente & s' entrelace
 Dans les débris épars de nos Temples divins .

A' d' injustes revers oppose ton courage ,
 Sur les Destins confus rejette leur outrage !
 Fais rougir , à la fois , ta Patrie & les Dieux .
 Tyran des faibles cœurs , la Fortune est esclave
 De quiconque la brave ,
 Et sa défaite élève un Mortel dans les Cieux .

Comme un jeune Palmier qu' agite la Tempête ,
 Sous le choc orageux semble élever sa tête ,
 Et devoir son éclat aux plus noirs Aquilons ;
 Si ton nom fut le mien , & si mon sang t' anime ,
 Leve un front magnanime ;
 Ma Gloire peut marcher rivale des Bourbons .

Connais-tu tes Aïeux ? C' est cette foule illustre
 De Héros qui me doit & sa vie & son lustre .
 Je ranimai leur tendre au feu de mes crayons ;
 Le *Gid* , *Héraclius* , *Cinna* , *Pompée* , *Horace* ,
 Demi-Dieux de ma Race ,
 T'ouvrent déjà leurs bras , te prêtent leurs rayons .

Dans

Dans la France déjà la voix de *Rodogune* (*)
A conté tes malheurs, a vengé ta fortune :
Jour tissu de lauriers dont mon cœur est jaloux !
Tes yeux, tes yeux ont vu quels hommages sans
nombre

Accueillirent mon Ombre,
Quand elle vint jouir d'un triomphe si doux.

Du fond de l'Elysée accourant sur la Seine ;
Je me croyais encore aux jours où Melpomene
Vit, par mes soins heureux, son destin secondé ;
Quand tout un Peuple, Amant des tragiques
alarmés,

M'applaudit par ses larmes,
Quand je mettais en pleurs & Turenne & Condé.

Un rival de mon nom (si quelqu'un le peut-être ;)
Voilà le Protecteur que tu dois reconnaître ;
Tu peux, en l'implorant, l'élever jusqu'à toi.
VOLTAIRE est ce rival, du moins si j'ose en croire

Les récits que la Gloire,
Sur la rive des Morts, en sema jusqu'à moi.

RACINE en fut jaloux : mes hautes destinées
A peine rassuraient mes palmes étonnées :
Le Tasse, en rougissant, applaudit son vainqueur.
J'entendis les soupirs de Sophocle & d'Eschile,

Et même, aux yeux d'Achille,
Henri, d'un autre Homère, a flatté son grand cœur.

C'est

(*) Les Comédiens donnerent une représentation de *Rodogune*, en faveur des Héritiers du nom de Corneille. Le Public y courut en foule.

C'est peu qu'en ses Ecrits l'humanité l'inspire,
L'humanité, sans doute, en son ame respire;
Elle ouvre aux malheureux & son cœur & sa
main.

Sans doute il n'eut jamais cette perfide adresse,
Qui, seignant la tendresse,
D'un faste bienfaisant voile un cœur inhumain.

Que de Mortels pareils à ces riches Fontaines
Qu'implore un Voyageur en ses courses lointaines!
Leur Bronze, avec orgueil, verse un flot indi-
gent (*);

Plus heureux, s'il rencontre une rustique source,
Qui, libre dans sa course,
Aime à lui prodiguer tout son liquide argent.

Périssent les Trésors! périsse le Barbare,
Qui, de son or jaloux, ferme la source avare,
Pour y désaltérer ses regards clandestins!
Des trésors si vantés l'usage salutaire,
C'est d'être tributaire.

Du Mérite indigent qu'ont trahi les Destins.

Bienfaisance sublime, ô Déesse adorée!
Toujours à tes regards l'infortune est sacrée.
Un grand cœur s'enrichit des présens qu'il a fait.
Qu'il est beau d'accueillir la vertu malheureuse!
Une ame généreuse

Enchaîne tous les cœurs par le nœud des bienfaits.
Ma

(*) Il faut l'avouer; c'était aux premiers
de la Nation, par leur rang & par leur for-
tune, à secourir Mademoiselle Corneille: mais
ils en laissèrent l'honneur au Philosophe de Fer-
ney, qui fit ce qu'ils auraient dû faire.

Ma Fille, si mon Ombre, au sein de l'Elysée,
Par ces récits heureux ne fut point abusée,
Il est digne en effet, de venger tes malheurs;
Tes malheurs & ton nom, quels titres plus augustes!

Quels Arbitres plus justes
Entre le Sort & Toi, que la gloire & tes pleurs!

Dis lui que si *Mérope* eût devancé *Chimene*,
De son chaos obscur dégageant *Melpomene*,
Sans doute, il eût brillé de l'éclat dont j'ai lui;
S'il eût été *CORNEILLE*, & si j'étais *VOLTAIRE*,
Généreux Adversaire,
Ce qu'il fera pour toi, je l'eusse fait pour lui.

Réponse de M. de Voltaire à M.
le Brun.

*Au Château de Ferney, pays de Gex, par Geneve,
5. Novembre 1760.*

Je vous ferais, Monsieur, attendre ma réponse quatre mois au moins, si je prétendais la faire en aussi beaux vers que la vôtre. Il faut me borner à vous dire en Prose combien j'aime votre Ode & votre proposition. Il convient assez qu'un vieux Soldat du grand *Corneille* tâche d'être utile à la Petite-Fille de son Général.

Quand on bâtit des Châteaux & des Eglises, & qu'on a des parens pauvres à soutenir, il ne reste gueres de quoi faire ce qu'on voudrait pour une personne qui ne devrait être secourue que par les plus Grands du Royaume.

Je suis vieux; j'ai une niece qui aime
tous

tous les Arts , & qui réussit dans quelques-uns : si la personne dont vous me parlez , & que vous connaissez sans doute , voulait accepter auprès de ma niece l'éducation la plus honnête , elle en aurait soin comme de sa fille ; je chercherais à lui servir de pere . Le sien n'aurait absolument rien à dépenser pour elle . On lui paierait son voyage jusqu'à Lyon . Elle serait adressée à Lyon à M. Tronchin , qui lui fournirait une voiture jusqu'à mon Château , ou bien une femme irait la prendre dans mon équipage . Si cela convient , je suis à ses ordres , & j'espère avoir à vous remercier jusqu'au dernier jour de ma vie de m'avoir procuré l'honneur de faire ce que devait faire M. de Fontenelle (*) . Une partie de l'éducation de cette Demoiselle serait de nous voir jouer quelquefois les Pièces de son grand-Pere , & nous lui ferions broder les sujets de Cinna & du Cid .

J'ai l'honneur d'être , &c.

Réponse de M. le Brun.

Paris, 12 Novembre 1760.

Je n'accepte , Monsieur , les éloges flatteurs que vous donnez à mes vers , que pour les rendre à la noblesse de votre procédé : voilà ce qui mérite uniquement d'être loué . Vous goûtez ce bonheur si méconnu , si pur ,
de

(*) Neveu , comme on sait , du grand Corneille .

de faire des heureux. Je m'attendais à votre réponse ; elle n'étonnera que l'Envie. J'ai couru la lire à Mademoiselle Corneille ; elle en a versé des larmes de joie ; elle vous appelle déjà son bienfaiteur & son pere. Elle promet à vos bontés , à celles de Madame votre niece une éternelle reconnaissance , & je n'ai point de termes pour vous exprimer celle d'une famille que vous soulagez.

Pour moi , je m'estime trop heureux d'avoir pu servir à la fois & votre gloire , & le nom de Corneille. Vous l'appellez modestement votre Général , mais il vous eût dit :

De pareils Lieutenans n'ont de chefs qu'en idée ()*.

Vous avez fait , Monsieur , ce que Fontenelle n'a point fait , & ce que peut-être il n'a point dû faire , parce que le bel-Esprit écarte de la nature , & que le Génie en rapproche ; vous avez fait plus que les Grands & les Rois , *ces Illustres ingrats* , parce que l'élévation du rang ne décide point de la grandeur d'ame. Vous avez senti qu'il y aurait une espece de honte à des Français , de laisser dans l'oubli & dans la misere le nom d'un grand Homme qui a si bien mérité de la Patrie. Vous donnez à tous les hommes , à tous les siècles , un modele & des leçons d'humanité. Vous leur apprenez quels sont les droits & les devoirs du G^enie.

Un procédé si généreux a fait ici la sensation

(*) *Sertorius*.

tion la plus vive ; chacun est jaloux de lire votre Lettre . On la regarde comme un monument public de bienfaisance . On répète ces mots : *Je chercherais à lui servir de pere .* Tous ceux qui chérissent la mémoire du grand Corneille , semblent partager votre bienfait avec sa famille . On le trouve digne de vous , digne du Peintre d' *Alvarès* . On élève votre cœur , votre génie , votre gloire ; l'admiration reste suspendue entre vos Ecrits & cette générosité . Elle vous concilie tous les suffrages , & j'ose dire que vous jouissez de la reconnaissance publique .

J'ai l'honneur d'être , avec un nouveau sujet d'estime & d'admiration ,

Monfieur , &c.

M. le Brun , toujours pénétré des mêmes sentimens pour M. de Voltaire , a fait sur la mort de ce grand Homme ces quatre Vers dignes du Sujet , & dont le dernier a paru sublime .

*O Parnasse ! frémis de douleur & d'effroi !
Pleurez , Muses ! brisez vos Lyres immortelles !
Toi , dont il fatigua les cent voix & les ailes ,
Dis que Voltaire est mort , pleure , & repose-toi .*

F I N.

A' V E N I S E

M. DCC. LXXIX.

Chez GASPARD STORTI, Libraire
rue Mercière S. Barthelemi

AVEC APPROBATION.



É L O G E

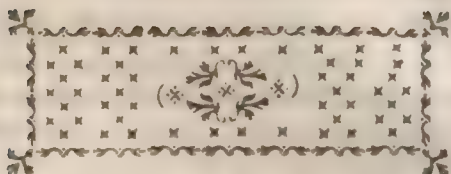
D E

M. DE VOLTAIRE

P A R S. M.

LE ROI DE PRUSSE.

THE
LIBRARY
OF THE
MUSEUM OF
COMPARATIVE ZOOLOGY
AND
ANATOMY
OF THE
MUSEUM OF
COMPARATIVE ZOOLOGY
AND
ANATOMY



ÉLOGE

DE

M. DE VOLTAIRE

COMPOSÉ AU CAMP DE SCHATZLAR
PAR S. M. LE ROI DE PRUSSE.

*Lu à l'Académie Royale des sciences
& belles-Lettres de BERLIN, dans
une assemblée publique extraordinaire-
ment convoquée pour cet objet,*

LE 26 NOVEMBRE 1778.

MESSIEURS,

DANS tous les siècles, sur-tout chez les
nations les plus ingénieuses & les plus
polies, les hommes d'un génie élevé & ra-
re, ont été honorés pendant leur vie, & en-
core plus après leur mort; on les confidéroit

A 2

com-

comme des phénomènes qui répandoient leur éclat sur leur patrie . Les premiers Législateurs qui apprirent aux hommes à vivre en société ; les premiers héros qui défendirent leurs concitoyens ; des Philosophes qui pénétrèrent dans les abymes de la nature , & qui découvrirent quelques vérités ; les Poètes qui transmirent les belles actions de leurs contemporains aux races futures ; tous ces hommes furent regardés comme des êtres supérieurs à l'espèce humaine : on les croyoit favorisés d'une inspiration particulière de la divinité . Delà vint qu'on éleva des autels à Socrate , que Hercule passa pour un Dieu , que la Grece honoroit Orphée , & que sept villes se disputèrent la gloire d'avoir vu naître Homère . Le peuple d'Athènes , dont l'éducation étoit la plus perfectionnée , savoit l'Iliade par cœur , & célébroit avec sensibilité la gloire de ses anciens héros dans les chants de ce poëme . On voit également que Sophocle , qui remporta la palme du théâtre , fut en grande estime pour ses talens , & de plus que la république d'Athènes le revêtit des charges les plus considérables . Tout le monde fait combien Eschine , Périclès , Démosthène , furent estimés ; & que Périclès
sau-

sauva deux fois la vie à Diagoras; la première en le garantissant contre la fureur des Sophistes, & la seconde fois en l'assillant par ses bienfaits. Quiconque en Grece avoit des talens, étoit sûr de trouver des admirateurs & même des enthousiastes : c'étoient ces puissans encouragemens qui développoient les génies, & qui donnoient aux esprits cet essor qui les élève, & qui leur fait franchir les bornes de la médiocrité. Quelle émulation n'étoit-ce pas pour les Philosophes que d'apprendre que Philippe de Macédoine choisit Aristote comme le seul précepteur digne d'élever Alexandre? Dans ce beau siècle, tout mérite avoit sa récompense, tout talent ses honneurs; les bons auteurs étoient distingués; les ouvrages de Thucydide, de Xénophon se trouvoient entre les mains de tout le monde; enfin chaque citoyen sembloit participer à la célébrité de ces génies, qui éleverent alors le nom de la Grece au-dessus de celui de tous les autres peuples.

Bientôt après, Rome nous fournit un spectacle semblable : on y voit Cicéron qui par son esprit philosophique & par son éloquence s'éleva au comble des honneurs; Lucrèce ne vécut pas assez pour jouir de sa réputation;

tion ; Virgile & Horace furent honorés des suffrages de ce peuple Roi ; ils furent admis aux familiarités d' Auguste , & participèrent aux récompenses que ce tyran adroit répandoit sur ceux qui célébraient les vertus , faisoient illusion sur ses vices .

A l'époque de la renaissance des lettres dans notre Occident , l'on se rappelle avec plaisir l'empressement avec lequel les Médecis & quelques Souverains-Pontifes accueillirent les gens de lettres ; on fait que Petrarque fut couronné Poète , & que la mort ravit au Tasse l'honneur d'être couronné dans ce même Capitole où jadis avoient triomphé les vainqueurs de l'univers . Louis XIV. avide de tout genre de gloire , ne négligea pas celui de récompenser ces hommes extraordinaires que la nature produisit sous son règne ; il ne se borna pas à combler de bienfaits Bossuet , Fénelon , Racine , Despréaux ; il étendit sa munificence sur tous les gens de lettres en quelque pays qu'ils fussent , pour peu que leur réputation fût parvenue jusqu'à lui .

Tel est le cas qu'ont fait tous les âges de ces génies heureux qui semblent anoblir l'espèce humaine , & dont les ouvrages nous dé-

la-

lassent & nous consolent des misères de la vie ! Il est donc bien juste que nous payions aux mânes du grand homme dont l'Europe déplore la perte , le tribut d'éloges & d'admiration qu'il a si bien mérités .

Nous ne nous proposons pas , Messieurs , d'entrer dans les détail de la vie privée de **M. DE VOLTAIRE** . L'histoire d'un Roi doit consister dans l'énumération des bienfaits qu'il a répandus sur ses peuples , celle d'un guerrier dans ses campagnes ; celle d'un homme de lettres dans l'analyse de ses ouvrages : les anecdotes peuvent amuser la curiosité , les actions instruisent . Mais comme il est impossible d'examiner en détail la multitude d'ouvrages que nous devons à la fécondité de **M. DE VOLTAIRE** , vous voudrez bien , Messieurs , vous contenter de l'esquisse légère que je vous en tracerai , me bornant d'ailleurs à n'effleurer qu'en passant les événemens principaux de sa vie . Ce seroit donc déshonorer **M. DE VOLTAIRE** que de s'ap- pesantir sur des recherches qui ne concernent que sa famille . A l'opposé de ceux qui doivent tout à leurs ancêtres & rien à eux-mêmes , il devoit tout à la nature : il fut seul l'instrument de sa fortune & de sa réputation .

tion. On doit se contenter de savoir que ses Parens, qui avoient des emplois dans la Robe, lui donnerent une éducation honnête ; il étudia au Collège de Louis-le-Grand sous les Peres Porée & Tournemine, qui furent les premiers à découvrir les étincelles de ce feu brillant, dont ses ouvrages sont remplis.

Quoique jeune, M. DE VOLTAIRE n'étoit pas regardé comme un enfant ordinaire : sa verve s'étoit déjà fait connoître ; c'est ce qui l'introduisit dans la maison de Madame de Ruppelmonde : cette Dame charmée de la vivacité d'esprit & des talens du jeune Poëte, le produisit dans les meilleures sociétés de Paris : le grand monde devint pour lui l'école où son goût acquit ce tact fin, cette politesse, & cette urbanité, à laquelle n'atteignent jamais ces savans érudits & solitaires, qui jugent mal de ce qui peut plaire à la société raffinée, trop éloignée de leur vue pour qu'ils puissent la connoître. C'est principalement au ton de la bonne compagnie, à ce vernis répandu dans les ouvrages de M. DE VOLTAIRE, que ceux-ci doivent la vogue dont ils jouissent.

Déjà sa Tragédie d'Œdipe & quelques vers agréables de société avoient paru dans le public,

blic , lorsqu' il se débita à Paris une satire en vers indécens contre le Duc d' Orléans alors Régent de France : un certain la Grange, Auteur de cette œuvre de ténèbres, pour éviter d' être soupçonné, trouva le moyen de la faire passer sous le nom de M. DE VOLTAIRE ; le gouvernement agit avec précipitation ; le jeune Poëte tout innocent qu' il étoit, fut arrêté & conduit à la Bastille, où il demeura quelques mois : mais comme le propre de la vérité est de se faire jour plus tôt ou plus tard, le coupable fut puni & M. DE VOLTAIRE justifié & relâché. Croiriez-vous, Messieurs, que ce fut à la Bastille même que notre jeune Poëte composa les deux premiers chants de sa *Henriade* ? Cependant cela est vrai : sa prison devint un Parnasse pour lui, où les Muses l' inspirèrent. Ce qu' il y a de certain, c' est que le second chant est demeuré tel qu' il l' avoit d' abord minuté : faute de papier & d' encre , il en apprit les vers par cœur & les retint .

Peu après son elargissement , soulevé contre les indignes traitemens & les opprobres dont il avoit enduré la honte dans sa patrie, il se retira en Angleterre, où il éprouva non seulement l' accueil le plus favorable du pu-

blic , mais où bientôt il forma un nombre d'enthousiastes . Il mit à Londres la dernière main à la Henriade qu'il publia alors sous le nom du poëme de la ligue . Notre jeune Poëte qui savoit tout mettre à profit , pendant qu'il fut en Angleterre , s'appliqua principalement à l'étude de la Philosophie ; les plus sages & les plus profonds Philosophes y fleurissoient alors ; il saisit le fil avec lequel le circonspect Locke s'étoit conduit dans le dédale de la Métaphysique , & refrénant son imagination impetueuse , il l'assujettit aux calculs laborieux de l'immortel Newton : il s'appropriâ si bien les découvertes de ce Philosophe , & ses progrès furent tels , que dans un abrégé , il exposa si clairement le système de ce grand homme qu'il le mit à la portée de tout le monde . Avant lui Mr. de Fontenelle étoit l'unique Philosophe qui répandant des fleurs sur l'aridité de l'Astronomie , l'eût rendue susceptible d'amuser le loisir du beau sexe . Les Anglois étoient flattés de trouver un François qui , non content d'admirer leurs Philosophes , les traduisoit dans sa langue : tout ce qu'il y avoit de plus illustre à Londres , s'empressoit à le posséder ; jamais étranger ne fut accueilli plus

plus favorablement de cette nation : mais quelque flatteur que fût ce triomphe pour l'amour propre , l'amour de la patrie l'emporta dans le cœur de notre Poète , & il retourna en France .

Les Parisiens éclairés par les suffrages qu'une nation aussi savante que profonde avoit donnés à notre jeune Auteur , commencèrent à se douter que dans leur sein il étoit né un grand homme . Alors parurent les lettres sur les Anglois , où l'Auteur peint avec des traits forts & rapides , les mœurs , les arts , les religions , & le gouvernement de cette nation : la tragédie de Brutus faite pour plaire à ce peuple libre , succéda bientôt après , ainsi que Mariane , & une foule d'autres pièces .

Il se trouvoit alors en France une Dame célèbre par son goût pour les arts & pour les sciences . Vous devinez bien , Messieurs , que c'est de l'illustre Marquise du Chatelet que nous voulons parler . Elle avoit lu les ouvrages philosophiques de notre jeune Auteur ; bientôt elle fit sa connoissance : le désir de s'instruire , & l'ardeur d'approfondir le peu de vérités qui sont à la portée de l'esprit humain , resserra les liens de cette

amitié, & la rendir indissoluble. Madame du Chatelet abandonna tout de suite la Théodicée de Leibnitz & les Romans ingénieux de ce Philosophe, pour adopter à leur place la méthode circonspecte & prudente de Locke, moins propre à satisfaire une curiosité avide, qu'à contenter la raison sévère; elle apprit assez de Géométrie pour suivre Newton dans les calculs abstraits; son application fut même assez persévérante pour composer un abrégé de ce système à l'usage de son fils. Cirey devint bientôt la retraite philosophique de ces deux amis: ils y composoient, chacun de son côté, des ouvrages de genres différens qu'ils se communiquoient, tâchant par des remarques réciproques, de porter leurs productions au degré de perfection où elles pouvoient probablement atteindre. Là furent composées Zayre, Alzire, Mérope, Sémiramis, Catilina, Electre ou Oreste.

M. DE VOLTAIRE qui faisoit tout entrer dans la sphère de son activité, ne se bornoit pas uniquement au plaisir d'enrichir le théâtre par ses Tragédies. Ce fut proprement pour l'usage de la marquise du Chatelet, qu'il composa son Essai sur l'Histoire universelle; l'Histoire de Louis XIV.

&

& l'Histoire de Charles XII. avoient déjà paru.

Un auteur d'autant de génie , aussi varié que correct , n'échappa point à l'Académie françoise ; elle le revendiqua comme un bien qui lui appartenoit ; il devint membre de ce corps illustre dont il fut un des plus beaux ornemens . Louis XV , de même pour le distinguer , l'honora de la charge de son Gentilhomme ordinaire & de celle d'Historiographe de France qu'il avoit , pour ainsi dire, déjà remplie, en écrivant l'Histoire de Louis XIV.

Quoique M. DE VOLTAIRE fût sensible à des marques d'approbation aussi éclatantes, il l'étoit pourtant davantage à l'amitié ; inséparablement lié avec Madame du Chatelet , le brillant d'une grande Cour n'offusqua pas ses yeux , au point de lui faire préférer la splendeur de Versailles au séjour de Luneville , bien moins à la retraite champêtre de Cirey . Ces deux amis y jouissoient paisiblement de la portion du bonheur dont l'humanité est susceptible , quand la mort de la Marquise du Chatelet mit fin à cette belle union : ce fut un coup assommant pour la sensibilité de M. DE VOLTAIRE , qui
eut

eut besoin de toute sa philosophie pour y résister.

Précisément dans le tems qu'il faisoit usage de toutes ses forces pour appaiser sa douleur, il fut appelé à la Cour de Prusse; le Roi qui l'avoit vû en l'année 1740, desiroit de posséder ce génie aussi rare qu'éminent; ce fut l'année 1752 qu'il vint à Berlin; rien n'échappoit à ses connoissances; sa conversation étoit aussi instructive qu'agréable, son imagination aussi brillante que variée, son esprit aussi prompt que présent: il suppléoit par les graces de la fiction, à la stérilité des matières; en un mot, il faisoit les délices de toutes les sociétés. Une malheureuse dispute qui s'éleva entre lui & Monsieur de Maupertuis, brouilla ces deux Savans qui étoient faits pour s'aimer & non pour se haïr; & la guerre qui survint en 1756 inspira à M. DE VOLTAIRE le désir de fixer son séjour en Suisse; il se rendit à Geneve, à Lausanne; ensuite, il fit l'acquisition des Délices, & enfin il s'établit à Ferney. Son loisir se partageoit entre l'étude & l'ouvrage, il lisoit & composoit; il occupoit ainsi par la fécondité de son génie tous les libraires de ces cantons.

La

La présence de M. DE VOLTAIRE, l'effervescence de son génie, la facilité de son travail, persuada à tout son voisinage qu'il n'y avoit qu'à le vouloir pour être bel-esprit ; ce fut comme une espèce de maladie épidémique dont les Suisses, qui passent d'ailleurs pour n'être pas les plus déliés, furent atteints ; ils n'exprimoient plus les choses les plus communes que par antithèses ou en épigrammes : la ville de Geneve fut le plus vivement atteinte de cette contagion ; les bourgeois qui se croyoient au moins des Lycurques, étoient tous disposés à donner de nouvelles loix à leur patrie ; mais aucun ne vouloit obéir à celles qui subsistoient. Ces mouvemens causés par un zèle de liberté mal-entendue, donnerent lieu à une espèce d'émeute ou de guerre qui ne fut que ridicule. M. DE VOLTAIRE ne manqua pas d'immortaliser cet événement en chantant cette soi-disante guerre, sur le ton que celle des rats & des grenouilles l'avoit été autrefois par Homère. Tantôt sa plume féconde enfantoit des ouvrages de théâtre, tantôt des mélanges de philosophie & d'histoire, tantôt des Romans allégoriques & moraux : mais en même tems qu'il enrichissoit ainsi la littérature de ses

nouvelles productions, il s'appliquoit à l'économie rurale. On voit combien un bon esprit est susceptible de toute sorte de formes : Ferney étoit une terre presque dévastée, quand notre Philosophe l'acquit ; il la remit en culture ; non seulement il la repeupla , mais il y établit encore quantité de manufacturiers & d'artistes.

Ne rappellons pas, Messieurs, trop promptement les causes de notre douleur ; laissons encore M. DE VOLTAIRE tranquillement à Ferney , & jettons en attendant un regard plus attentif & plus réfléchi sur la multitude de ses différentes productions. L'Histoire rapporte que Virgile en mourant , peu satisfait de l'Enéide qu'il n'avoit pû autant perfectionner qu'il auroit désiré, vouloit la brûler. La longue vie dont jouit M. DE VOLTAIRE , lui permit de limer & de corriger son poëme de la ligue , & de le porter à la perfection où il est parvenu maintenant sous le nom de la Henriade ; les envieux de notre Auteur lui reprochèrent que son poëme n'étoit qu'une imitation de l'Enéide ; & il faut convenir qu'il y a des chants dont les sujets se ressemblent ; mais ce ne sont pas des copies serviles : si Virgile dépeint la destruction

tion de Troye , VOLTAIRE étale les horreurs de la St-Barthélémi ; aux amours de Didon & d'Enée on compare les amours de Henri IV , & de la belle Gabriellé d'Etrée ; à la descente d'Enée aux enfers , où Anchise lui découvre la postérité qui doit naître de lui , l'on oppose le songe de Henri IV , & l'avenir que St. Louis dévoile en lui annonçant le destin des Bourbons . Si j'osois hasarder mon sentiment , j'adjugerois l'avantage de deux de ces chants au françois , à savoir celui de la St-Barthelémi , & du songe de Henri IV. Il n'y a que les amours de Didon , où il paroît que Virgile l'emporte sur VOLTAIRE , parce que l'auteur latin intéresse & parle au cœur , & que l'auteur françois n'emploie que des allégories : mais si l'on veut examiner ces deux poëmes de bonne foi , sans préjugés pour les anciens ni pour les modernes , on conviendra que beaucoup de détails de l'Enéide ne seroient pas tolérés de nos jours dans les ouvrages de nos contemporains , comme , par exemple , les honneurs funebres qu'Enée rend à son pere Anchise , la fable des Harpyes , la prophétie qu'elles font aux Troyens qu'ils seront réduits à manger leurs assiettes , & cette prophé-

phétie qui s'accomplit , la truye avec ses neuf petits , qui désigne le lieu d'établissement où Enée doit trouver la fin de ses travaux , les vaisseaux changés en Nymphes , un cerf tué par Ascagne qui occasionne la guerre des Troyens & des Rutulles , la haine que les Dieux mettent dans le cœur d'Amate & de Lavinie contre cet Enée que Lavinie épouse à la fin ; ce sont peut-être ces défauts dont Virgile étoit lui-même mécontent , qui l'avoient déterminé à brûler son ouvrage , & qui selon le sentiment des Censeurs judicieux doivent placer l'Enéide au-dessous de la Henriade . Si les difficultés vaincues sont le mérite d'un Auteur , il est certain que M. DE VOLTAIRE en trouva plus à surmonter que Virgile ; le sujet de la Henriade est la réduction de Paris due à la conversion de Henri IV. Le Poète n'avoit donc pas la liberté de mouvoir à son gré le système merveilleux ; il étoit réduit à se borner aux mystères des Chrétiens , bien moins féconds en images agréables & pittoresques que n'étoit la Mythologie des Gentils . Toutefois on ne sauroit lire le X.^{me} chant de la Henriade sans convenir que les charmes de la Poésie ont le don d'anoblir tous les sujets qu'elle traite .

M.

M. DE VOLTAIRE fut le seul mécontent de son Poëme : il trouvoit que son Héros n'étoit pas exposé à d'assez grands dangers , & que par conséquent il devoit intéresser moins qu'Enée qui ne sort jamais d'un péril sans retomber dans un autre .

En portant le même esprit d'impartialité à l'examen des Tragédies de M. DE VOLTAIRE, l'on conviendra qu'en quelques points , il est supérieur à Racine , & que dans d'autres il est inférieur à ce célèbre Dramatique . Son Oedipe fut la première pièce qu'il composa ; son imagination s'étoit empreinte des beautés de Sophocle & d'Euripide , & sa mémoire lui rappelloit sans cesse l'élégance continue & fluide de Racine : sort de ce double avantage , sa première production passa au théâtre comme un chef-d'œuvre ; quelques censeurs , peut-être trop sourcilleux , trouvèrent à redire qu'une vieille Jocaste sentit renaître à la présence de Philoctète une passion presque éteinte : mais si l'on avoit élagué le rôle de Philoctète , on n'auroit pas joui des beautés que produit le contraste de son caractère avec celui d'Oedipe . On jugea que son Brutus étoit plutôt propre à être représenté sur le théâtre de Londres que sur celui de

Pa-

Paris , parce qu'en France un père qui de sang froid condamne son fils à la mort , est envisagé comme un barbare ; & qu'en Angleterre , un Consul qui sacrifie son propre sang à la liberté de sa patrie , est regardé comme un Dieu . Sa Mariane & un nombre d'autres pièces signalèrent encore l'art & la fécondité de sa plume . Cependant il ne faut pas déguiser que des critiques , peut-être trop sévères , reprochèrent à notre Poète que la contexture de ses Tragédies n'approchoit pas du naturel & de la vraisemblance de celles de Racine : voyez , disent-ils , représenter Iphigénie , Phédre , Athalie : vous croyez assister à une action qui se développe sans peine devant vos yeux ; au lieu qu'au spectacle de Zayre , il faut vous faire illusion sur la vraisemblance & couler légèrement sur certains défauts qui vous choquent . Ils ajoutent que le second Acte est un hors-d'œuvre : vous êtes obligé d'endurer le radotage du vieux Lusignan qui se retrouvant dans son palais , ne sait où il est ; qui parle de ses anciens faits d'armes , comme un Lieutenant-Colonel du Régiment de Navarre devenu Gouverneur de Péronne ; on ne fait pas trop comment il reconnoît ses enfans ; pour rendre

dre la fille chrétienne, il lui raconte qu'elle est sur la montagne où Abraham sacrifia, ou voulut sacrifier son fils Isaac au Seigneur; il l'engage à se faire baptiser après que Châtillon atteste l'avoir baptisée lui-même; & c'est-là le nœud de la pièce: après que Lufignan a rempli cet Acte froid & languissant, il meurt d'apoplexie sans que personne s'intéresse à son sort. Il semble, puisqu'il falloit un prêtre & un sacrement pour former cette intrigue, qu'on auroit pû substituer au baptême la communion. Mais quelque solides que puissent être ces remarques, on les perd de vue au cinquième Acte; l'intérêt, la pitié, la terreur, que ce grand Poète a l'art d'exciter si supérieurement; entraîne l'auditeur, qui agité de passions aussi fortes, oublie de petits défauts en faveur d'aussi grandes beautés. On conviendra donc que Monsieur Racine a l'avantage d'avoir quelque chose de plus naturel, de plus vraisemblable dans la texture de ses Drame; & qu'il regne une élégance continue, une mollesse, un fluide dans sa versification dont aucun Poète n'a pû approcher depuis: d'autre part, en exceptant quelques vers trop épiques dans les pièces de M. DE VOLTAIRE, il faut convenir

nir qu'au cinquième Acte près de Catilina, il a possédé l'art d'accroître l'intérêt de Scène en Scène, d'Acte en Acte, & de pousser au plus haut point à la catastrophe : c'est bien là le comble de l'art.

Son génie universel embrassoit tous les genres ; après s'être essayé contre Virgile , & l'avoir peut-être surpassé , il vouloit se mesurer avec Arioste ; il composa la Pucelle dans le goût du Roland-le-furieux : ce poème n'est point une imitation de l'autre ; la fable, le merveilleux, les épisodes, tout y est original, tout y respire la gaieté d'une imagination brillante.

Ses vers de société faisoient les délices de toutes les personnes de goût ; l'auteur seul n'en tenoit aucun compte, quoiqu'Anacréon, Horace, Ovide, Tibulle, ni tous les Auteurs de la belle antiquité ne nous aient laissé aucun modèle en ces genres qu'il n'eût égalé ; son esprit enfantoit ces ouvrages sans peine ; cela ne le satisfaisoit pas ; il croyoit que pour posséder une réputation bien méritée, il falloit l'acquérir en vainquant les plus grands obstacles.

Après nous avoir fait un précis des talens du poète, passons à ceux de l'historien. L'

hi-

histoire de Charles XII. fut la première qu'il composa ; il devint le Quinte-Curce de cet Alexandre : les fleurs qu'il répand sur sa matière , n'alterent point le fond de la vérité ; il peint la valeur brillante du héros du Nord avec les plus vives couleurs, sa fermeté dans de certaines occasions , son obstination en d'autres , sa prospérité & ses malheurs . Après avoir éprouvé ses forces sur Charles XII, il essaya de hasarder l'Histoire du siècle de Louis XIV ; ce n'est plus le style romanesque de Quinte-Curce qu'il emploie : il y substitua celui de Cicéron qui , plaidant pour la loi Manilia fait l'éloge de Pompée : c'est un auteur françois qui relève avec enthousiasme les événemens fameux de ce beau siècle ; qui expose dans le jour le plus brillant les avantages qui donnerent alors à sa nation une prépondérance sur d'autres peuples ; les grands génies en foule qui se trouverent sous la main de Louis XIV, le regne des arts & des sciences protégés par une Cour polie, les progrès de l'industrie en tout genre, & cette puissance intrinsèque de la France qui rendoit en quelque sorte son Roi l'arbitre de l'Europe . Cet ouvrage unique méritoit d'attirer à M. DE VOLTAIRE l'attachement & la reconnaissance.

sance de toute la nation françoise qu'il a mieux relevée qu'elle ne l'a été par aucun de ses autres écrivains. C'est encore un style différent qu'il employe dans son Essai sur l'histoire universelle ; le style en est fort & simple ; le caractère de son esprit se manifeste plus dans la façon dont il a traité cette Histoire , que dans ses autres écrits ; on y voit la fougue d'un génie supérieur qui voit tout dans le grand, qui s'attache à ce qu'il y a d'important, & néglige tous les petits détails. Cet ouvrage n'est pas composé pour apprendre l'histoire à ceux qui ne l'ont pas étudiée, mais pour en rappeler les faits principaux dans la mémoire de ceux qui la savent. Il s'attache à la première loi de l'histoire, qui est de dire la vérité ; & les réflexions qu'il y sème, ne sont pas des hors-d'œuvres ; elles naissent de la matière même.

Il nous reste une foule d'autres traités de M. DE VOLTAIRE, qu'il est presque impossible d'analyser ; les uns roulent sur des sujets de critique ; dans d'autres ce sont des matières métaphysiques qu'il éclaircit ; dans d'autres encore d'astronomie, d'histoire, de physique, d'éloquence, de poétique, de géomé-

métrie ; jusqu'à ses Romans mêmes portent un caractère original ; Zadig, Micromégas , Candide , sont des ouvrages qui semblent respirer la frivolité , contiennent des allégories morales ou des critiques de quelques systèmes modernes, où l'utile est inséparablement uni à l'agréable.

Tant de talens , tant de connoissances diverses , réunies en une seule personne , jettent les lecteurs dans un étonnement mêlé de surprise . Recapitulez , Messieurs , la vie des grands hommes de l'antiquité , dont les noms nous sont parvenus ; vous trouverez que chacun d'eux se bornoit à son seul talent . Aristote & Platon étoient Philosophes , Elchine & Démosthène orateurs , Homère poète épique , Sophocle poète tragique , Anacréon poète agréable , Thucydide & Xénophon historiens ; de même que chez les Romains , Virgile , Horace , Ovide , Lucrèce n'étoient que poètes ; Tite-Live & Varron historiens ; Crassus , le vieil Antoine & Hortensius s'en tenoient à leurs harangues . Cicéron , ce Consul orateur , défenseur & pere de la patrie , est le seul qui ait réuni des talens & des connoissances diverses : il joignoit au grand art de la parole , qui le rendoit

supérieur à tous ses contemporains, une étude approfondie de la philosophie telle qu'elle étoit connue de son tems ; c'est ce qui paroît par ses *Tusculanes*, par son admirable traite de la nature des Dieux, par celui des offices qui est peut-être le meilleur ouvrage de morale que nous ayons. Cicéron fut même poète, il traduisit en latin les vers d'*Aratus*, & l'on croit que ses corrections perfectionnerent le poème de *Lucrèce*.

Il nous a donc fallu parcourir l'espace de dix-sept siècles pour trouver dans la multitude des hommes qui composent le genre humain, le seul Cicéron dont nous puissions comparer les connoissances avec celles de notre illustre auteur. L'on peut dire, s'il m'est permis de m'exprimer ainsi, que M. DE VOLTAIRE valoit seul toute une Académie. Il y a de lui des morceaux où l'on croit reconnoître Bayle armé de tous les argumens de sa dialectique ; d'autres où l'on croit lire *Thucydide* ; ici c'est un Physicien qui découvre les secrets de la nature, là c'est un métaphysicien qui s'appuyant sur l'analogie & l'expérience suit à pas mesurés les traces de *Locke*. Dans d'autres ouvrages vous trouvez l'émule de *Sophocle* ; là vous le voyez répan-

épandre des fleurs sur ses traces ; ici il chauffe le brodequin comique ; mais il semble que l'élevation de son esprit ne se plaisoit pas à borner son essor à égaler Térence ou Molière ; bientôt vous le voyez monter sur Pégase qui, en étendant ses ailes, le transporte au haut de l'Hélicon , où le Dieu des Muses lui adjuge sa place entre Homère & Virgile .

Tant de productions différentes & d'aussi grands efforts de génie produisirent à la fin une vive sensation sur les esprits, & l'Europe applaudit aux talens supérieurs de M. DE VOLTAIRE . Il ne faut pas croire que la jalousie & l'envie l'épargnassent ; elles aiguësèrent tous leurs traits pour l'accabler : cet esprit d'indépendance inné dans les hommes, qui leur inspire une aversion contre l'autorité la plus légitime, les revoltoit avec bien plus d'aigreur contre une supériorité de talens, à laquelle leur faiblesse ne put atteindre. Mais les cris de l'envie étoient étouffés par de plus forts applaudissemens ; les gens de lettres s'honoroient de la connoissance de ce grand homme . Quiconque étoit assez philosophe pour n'estimer que le mérite personnel , plaçoit M. DE VOLTAIRE bien au-des-

fus de ceux dont les ancêtres , les titres , l'orgueil & les richesses font tout le mérite . M. DE VOLTAIRE étoit du petit nombre des Philosophes qui pouvoient dire : *omnia mecum porto* . Des Princes , des Souverains , des Rois , des Impératrices le comblèrent des marques de leur estime & de leur admiration . Ce n'est pas que nous prétendions insinuer que les Grands de la terre soient les meilleurs appréciateurs du mérite ; mais cela prouve au moins que la réputation de notre auteur étoit si généralement établie , que les Chefs des peuples , loin de contredire la voix publique , croyoient devoir s'y conformer .

Cependant comme dans ce monde , le mal se trouve par-tout mêlé au bien , il arrivoit que M. DE VOLTAIRE , sensible à l'applaudissement universel dont il jouissoit , ne l'étoit pas moins aux piqures de ces insectes qui croupissent dans les fanges de l'Hippocrène . Loin de les punir , il les immortalisoit en plaçant leurs noms obscurs dans ses ouvrages ; mais il ne recevoit d'eux que des éclaboussures légères en comparaison des persécutions plus violentes qu'il eut à souffrir d'Ecclésiastiques , qui par état n'étant que des ministres de paix , n'auroient dû pratiquer

quer que la charité & la bienfaisance : aveuglés par un faux zele autant qu'abrutis par le fanatisme , ils s'acharnèrent sur lui , & voulurent l'accabler en le calomniant . Leur ignorance fit échouer leur projet ; faute de lumière il confondoient les idées les plus claires , de sorte que les passages où notre auteur insinue la tolérance , furent interprétés par eux comme contenant les dogmes de l'athéisme ; & ce même VOLTAIRE , qui avoit employé toutes les ressources de son génie pour prouver avec force l'existence d'un Dieu , s'entendit accuser à son grand étonnement d'en avoir nié l'existence . Le fiel que ces ames dévotes répandirent si mal-adroitement sur lui , trouva des approbateurs chez les gens de leur espèce , & non pas chez ceux qui avoient la moindre teinture de Dialectique . Son crime véritable consistoit en ce qu'il n'avoit pas lâchement déguisé dans son histoire les vices de tant de Pontifes qui ont déshonoré l'église ; de ce qu'il avoit dit avec Fra-paolo , avec Fleuri & tant d'autres , que souvent les passions influent plus sur la conduite des prêtres que l'inspiration du Saint-Esprit ; que dans ses ouvrages il inspire de l'horreur contre ces massacres abominables qu'

un faux zele a fait commettre ; & qu'enfin il traitoit avec mépris ces querelles inintelligibles & frivoles auxquelles les Théologiens de toute secte attachent tant d'importance. Ajoutons à ceci , pour achever ce tableau , que tous les ouvrages de M. DE VOLTAIRE se débitoient aussi-tôt qu'ils sortoient de la presse , & que dans ce même tems les Evêques voyoient avec un saint dépit leurs Mandemens rongés des vers , ou pourrir dans les boutiques de leurs libraires . Voilà comme raisonnent des prêtres imbécilles . On leur pardonneroit leur bêtise , si leurs mauvais syllogismes n'influoient pas sur le repos des particuliers ; tout ce que la vérité oblige de dire , c'est , qu'une aussi fausse dialectique suffit pour caractériser ces êtres vils & méprisables , qui faisant profession de captiver leur raison , font ouvertement divorce avec le bon sens .

Puisqu'il s'agit ici de justifier M. DE VOLTAIRE , nous ne devons dissimuler aucune des accusations dont on le chargea : les cagots lui imputerent donc encore d'avoir exposé les sentimens d'Epicure , de Hobbes , de Woolston , du Lord-Bolinbroke & d'autres Philosophes ; mais n'est-il pas clair que loin
de

de fortifier ces opinions par ce que tout autre y auroit pû ajoûter , il se contente d'être le rapporteur d'un procès dont il abandonne la décision à ses lecteurs ? Et de plus , si la religion a pour fondement la vérité , qu'a-t-elle à appréhender de tout ce que le mensonge peut inventer contre elle ? M. DE VOLTAIRE en étoit si convaincu , qu'il ne croyoit pas que des doutes de quelques Philosophes pussent l'emporter sur les inspirations divines . Mais allons plus loin , comparons la Morale répandue dans ses ouvrages à celle de ses persécuteurs : les hommes doivent s'aimer comme des frères , dit-il ; leur devoir est de s'aider mutuellement à supporter le fardeau de la vie , où la somme des maux l'emporte sur celle des biens ; leurs opinions sont aussi différentes que leurs physionomies ; loin de se persécuter parce qu'ils ne pensent pas de même , ils doivent se borner à rectifier le jugement de ceux qui sont dans l'erreur , par le raisonnement , sans substituer aux argumens le fer & les flammes ; en un mot , ils doivent se conduire envers leurs prochain comme ils voudroient qu'il en usât envers eux . Est-ce M. DE VOLTAIRE qui parle , ou est-ce l'Apôtre Sr.

32 ELOGE DE VOLTAIRE

Jean , ou est-ce le langage de l'Evangile? Opposons à ceci la Morale pratique de l'hypocrisie ou du faux zele ; elle s'exprime ainsi : Exterminons ceux qui ne pensent pas ce que nous voulons qu'ils pensent , accablons ceux qui dévoilent notre ambition & nos vices ; que Dieu soit le bouclier de nos iniquités , que les hommes se déchirent , que le sang coule , qu'importe , pourvu que notre autorité s'accroisse ; rendons Dieu implacable & cruel pour que la recette des douanes du purgatoire & du paradis augmentent nos revenus : Voilà comme la religion sert souvent de prétexte aux passions des hommes , & comme par leur perversité la source la plus pure du bien devient celle du mal !

La cause de M. DE VOLTAIRE étant aussi bonne que nous venons de l'exposer , il emporta les suffrages de tous les tribunaux , où la raison étoit plus écoutée que les sophismes mystiques ; quelque persécution qu'il endurât de la haine théologale , il distingua toujours la religion de ceux qui la déshonorent ; il rendoit justice aux Ecclésiastiques dont les vertus ont été le véritable ornement de l'Eglise ; il ne blâmoit que ceux dont les

mœ-

mœurs perverses les rendirent l'abomination publique.

M. DE VOLTAIRE passa donc ainsi sa vie entre les persécutions de ses envieux & l'admiration de ses Enthousiastes, sans que les sarcasmes des uns l'humiliaissent, & que les applaudissemens des autres accrussent l'opinion qu'il avoit de lui-même; il se contentoit d'éclairer le monde, & d'inspirer par ses ouvrages l'amour des lettres & de l'humanité. Non content de donner des préceptes de Morale, il prêchoit la bienfaisance par son exemple; ce fut lui dont l'appui courageux vint au secours de la malheureuse famille des Calas, lui qui plaida la cause des Syrvens & qui les arracha des mains barbares de leurs juges, lui qui auroit ressuscité le Chevalier la Bare s'il avoit eu le don des miracles. Qu'il est beau qu'un Philosophe du fond de sa retraite, élève sa voix, & que l'humanité dont il est l'organe, force les juges à réformer des arrêts iniques! Si M. DE VOLTAIRE n'avoit par devers soi que cet unique trait, il mériteroit d'être placé parmi le petit nombre des véritables bienfaiteurs de l'humanité. La Philosophie & la Religion enseignent donc de concert le chemin
de

de la vertu : voyez , lequel est le plus chrétien , ou le Magistrat qui force cruellement une famille à s'expatrier , ou le Philosophe qui la recueille & la soutient ; le juge qui se sert du glaive de la loi pour assassiner un étourdi , ou le sage qui veut sauver la vie du jeune homme pour le corriger ; le bourreau de Calas , ou le protecteur de sa famille désolée ? Voilà , Messieurs , ce qui rendra la mémoire de M. DE VOLTAIRE à jamais chère à ceux qui sont nés avec un cœur sensible & des entrailles capables de s'émouvoir ! Quelque précieux que soient les dons de l'esprit , de l'imagination , l'élévation du génie , & les vastes connoissances ; ces présens que la nature ne prodigue que rarement , ne l'emportent cependant jamais sur les actes de l'humanité & de la bienfaisance ; on admire les premiers , & l'on bénit & vénère les seconds .

Quelque peine que j'aye , Messieurs , de me séparer à jamais de M. DE VOLTAIRE , je sens cependant que le moment approche où je dois renouveler la douleur que vous cause sa perte . Nous l'avons laissé tranquille à Ferney ; des affaires d'intérêt l'engagerent à se transporter à Paris , où il étoit
pé-

péroit venir encore assez à tems pour sauver quelques débris de sa fortune d'une banqueroute dans laquelle il se trouvoit enveloppé. Il ne voulut pas reparoître dans sa patrie les mains vuides ; son tems qu'il partageoit entre la Philosophie & les Belles-Lettres, fournissoit un nombre d'ouvrages dont il avoit toujours quelques-uns en réserve : ayant composé une nouvelle Tragédie dont Irene est le sujet , il voulut la produire sur le théâtre de Paris. Son usage étoit d'assujettir ses pièces à la critique la plus sévère , avant de les exposer en public ; conformément à ses principes , il consulta à Paris tout ce qu'il y avoit de gens de goût de sa connoissance, sacrifiant un vain amour-propre au désir de rendre ses travaux dignes de la postérité ; docile aux avis éclairés qu'on lui donna , il se porta avec un zele & une ardeur singulière à la correction de cette Tragédie ; il passa des nuits entières à refondre son ouvrage ; & soit pour dissiper le sommeil, soit pour ranimer ses sens , il fit un usage immodéré du Caffé : cinquante tasses par jour lui suffirent à peine ; cette liqueur qui mit son sang dans la plus violente agitation , lui causa un échauffement si prodigieux que pour
cal-

calmer cette espèce de fièvre chaude , il eût recours aux opiates dont il prit de si fortes doses , que loin de soulager son mal , elles accélérèrent sa fin : peu après ce remède pris avec si peu de ménagement , se manifesta une espèce de paralysie qui fut suivie du coup d'apoplexie qui termina ses jours .

Quoique M. DE VOLTAIRE fût d'une constitution foible , quoique le chagrin , le souci , & une grande application ait affoibli son tempérament ; il poussa pourtant sa carrière jusqu'à la 84^{me} année . Son existence étoit telle qu'en lui l'esprit l'emportoît en tout sur la matière : c'étoit une ame forte qui communiquoit sa vigueur à un corps presque diaphane : sa mémoire étoit étonnante , & il conserva toutes les facultés de la pensée & de l'imagination jusqu'à son dernier soupir . Avec quelle joie Vous rappellerai-je , Messieurs , les témoignages d'admiration & de reconnoissance que les Parisiens rendirent à ce grand homme durant son dernier séjour dans sa patrie ! Il est rare , mais il est beau que le public soit équitable , & qu'il rende justice de leur vivant à ces êtres extraordinaires que la nature ne se complait de produire que de loin en loin , afin qu'ils recuei-

cueillent de leurs contemporains mêmes les suffrages qu'ils sont sûrs d'obtenir de la postérité. L'on devoit s'attendre qu'un homme qui avoit employé toute la sagacité de son génie à célébrer la gloire de sa nation, en verroit réjaillir quelques rayons sur lui-même : les François l'ont senti, & par leur enthousiasme, ils se sont rendus dignes de partager le lustre que leur compatriote a répandu sur eux & sur le siècle. Mais croiroit-on que ce VOLTAIRE auquel la profane Grèce auroit élevé des autels, qui eût eu dans Rome des statues, auquel une grande Impératrice, Protectrice des Sciences, vouloit ériger un monument à Pétersbourg ; qui croira, dis-je, qu'un tel être pensa manquer dans sa patrie d'un peu de terre pour couvrir ses cendres ? Et quoi dans le 18^{me} siècle, où les lumières sont plus répandues que jamais, où l'esprit philosophique a tant fait de progrès, il se trouvera des Hiérophantes, plus barbares que les Hérules, plus dignes de vivre avec les peuples de la Tropobane que de la nation françoise, aveuglés par un faux zele, ivres de fanatisme, qui empêcheront qu'on ne rende les derniers devoirs de l'humanité à un des hommes les plus célèbres

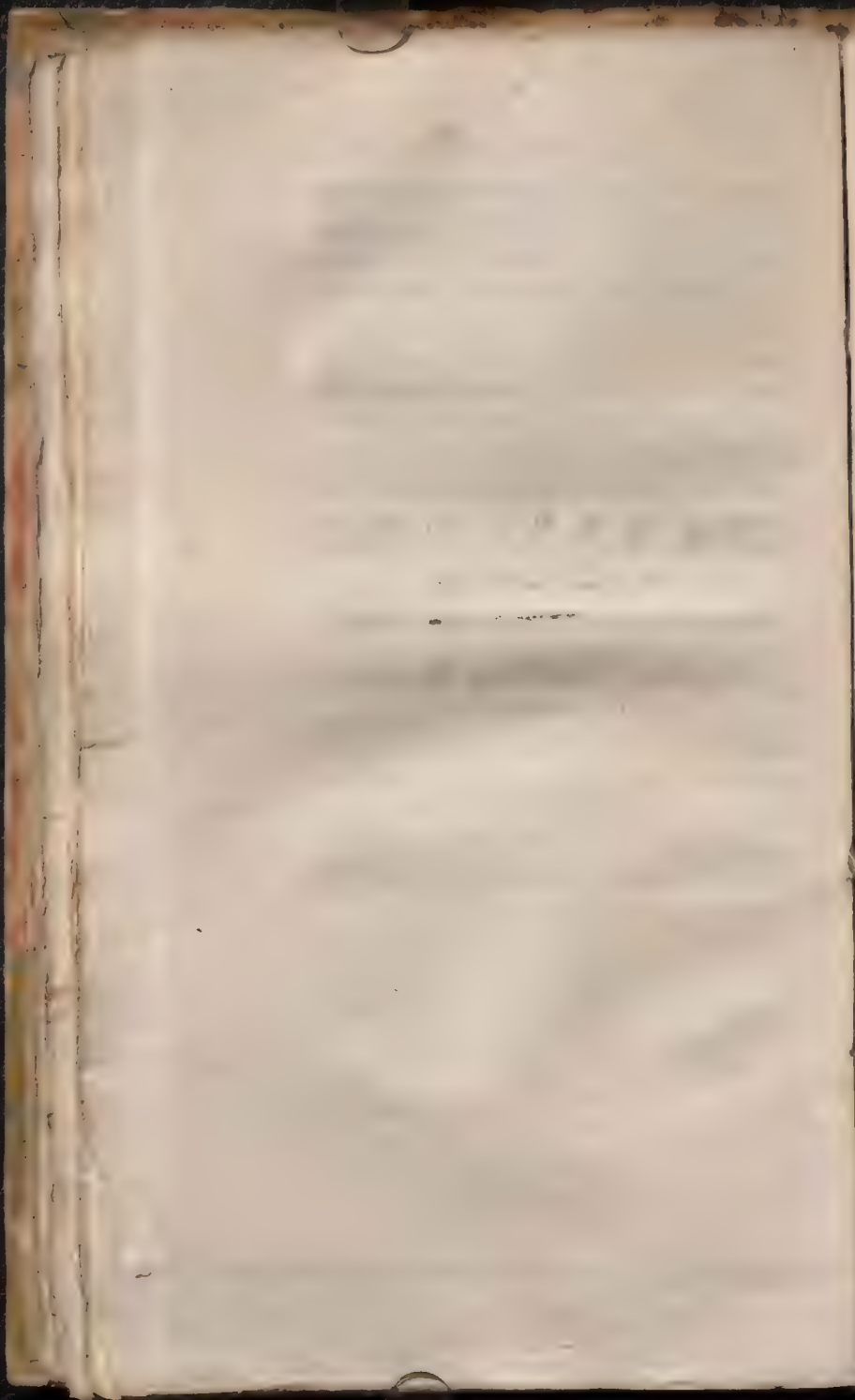
bres que jamais la France ait portés ? Voilà cependant ce que l'Europe a vû avec une douleur mêlée d'indignation . Mais quelque soit la haine de ces frénétiques , & la lâcheté de leur vengeance , de s'acharner ainsi sur des cadavres ; ni les cris de l'envie , ni leurs hurlemens sauvages ne terniront la mémoire de M. DE VOLTAIRE . Le sort le plus doux qu'ils peuvent attendre , est qu'eux & leurs vils artifices demeurent ensevelis à jamais dans les ténèbres de l'oubli ; tandis que la mémoire de M. DE VOLTAIRE s'accroîtra d'âge en âge , & transmettra son nom à l'immortalité .

F I N.

A' B E R L I N

M. DCC. LXXIX.

Par l' Imprimeur de
l' Académie.



DISCOURS
PRONONCÉS

DANS L'ACADÉMIE FRANÇOISE

LE JEUDI IV. MARS

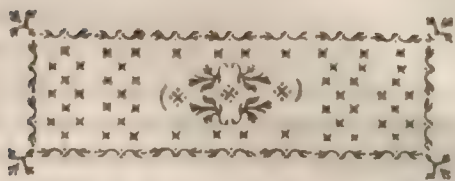
M. DCC. LXXIX.

A LA RECEPTION

DE M. DUCIS

SECR. ORD. DE MONSIEUR.





M. Ducis, Secrétaire Ordinaire de Monsieur, ayant été élu par Messieurs de l'Académie Française, à la place de M. de Voltaire, y vint prendre séance le Jeudi 4. Mars 1779., & prononça le Discours qui suit.

MESSIEURS.

IL est des grands Hommes à qui l'on succède, & que personne ne remplace. Leurs titres sont un héritage qui peut appartenir à tout le monde ; leurs talens, qui ont étonné l'Univers, ne sont qu'à eux. C'est à la suite des siècles, seule, à remplir le vuide immense qu'ils ont laissé. Ainsi pensa autrefois un Peuple guerrier qui, mené long-temps à la victoire par un Général fameux, après la mort de ce Héros, laissait toujours sa place vuide au milieu des batail-

les, comme si son ombre l'occupait encore, & que personne n'eût été digne d'y commander après lui. Si, à la mort de M. de Voltaire, Messieurs, vous eussiez imité cet exemple, avec quel respect la Postérité n'eût-elle pas vu le siège où ce grand Homme s'étoit assis dans vos Assemblées, demeurant vuide à jamais & sans être rempli? Cette distinction, unique jusqu'à présent, eût été peut-être le seul hommage digne d'un homme unique aussi par ses talens & son génie. Vos lois ne vous ont pas permis de lui rendre cet honneur; & l'indulgence du Public pour un Ouvrage, où peut-être quelques beautés antiques ont fait pardonner les défauts, ont fixé sur moi vos suffrages long-temps suspendus. Ici, Messieurs, je n'ai pas besoin de vous parler de ma reconnoissance; il me seroit plus facile de vous exprimer mon étonnement. Si quelque chose peut m'élever au-dessus de moi-même, c'est cette faveur à laquelle osoient à peine atteindre mes espérances. Le caractère de la gloire (qui le fait mieux que vous, Messieurs?) est de donner de nouvelles forces à celui qui l'obtient, pour en mériter une nouvelle. C'est en m'éclairant par vos conseils, c'est en justifiant

vosre choix par mes travaux , que je puis vous remercier d'une manière digne de vous, & ma vie entière sera consacrée à ce remerciement. Mais mon premier devoir est de me taire sur moi-même, pour ne vous parler que du grand Homme que vous avez perdu. En lui succédant, je n'ai pas même le droit d'être modeste; & je dois disparaître tout entier à vos yeux, pour ne vous occuper que de vosre admiration & de vos regrets.

La voix qui s'élève ici pour lui rendre hommage lui fut inconnue. Jamais je ne vis cet Homme célèbre, & je ne communiquai avec son génie que par ses Ouvrages. Ainsi, de son vivant, il a été pour moi ce que sont tous les grands Hommes qui depuis plusieurs siècles ne sont plus; & je le louerai en vosre présence, comme le louera un jour la Postérité, sans intérêt & sans passion.

M. de Voltaire, dans cet Ouvrage si connu, où il a peint à grands traits & d'un style rapide le siècle de Louis XIV, après avoir parcouru la chaîne des événemens politiques, tracé les progrès de l'esprit humain, & dessiné le portrait de tant d'Hommes célèbres, qui tous par leur génie ont imprimé un caractère de grandeur à leur siècle,

cle , & consacré la gloire du Monarque par celle de sa Nation ; termine ce magnifique tableau par ces paroles : „ *A peu-près vers le* „ *temps de la mort de Louis XIV. la Nature* „ *sembloit se reposer* “. Il se trompait , Messieurs ; & ce grand Homme , qui écrivit toujours avec tant de modestie de lui-même , sembloit oublier que ce temps-là fut l'époque de sa naissance & de son éducation . La Nature en effet parut l'avoir placé , pour ainsi dire , aux confins de deux siècles , pour recueillir l'héritage de l'un , & donner son caractère & son génie à l'autre . On peut dire qu'il eut pour Instituteur & pour Maître le siècle brillant dont il vit la fin . La plus puissante des éducations pour les hommes qui en sont dignes , c'est celle de la gloire . Tout ce qui entourait M. de Voltaire , au sortir de l'enfance , réveilleoit en lui cette idée . Il voyoit la gloire assise depuis cinquante ans sur le Trône ; il la voyoit à la Cour , dans les Camps , dans les Académies . La gloire enfin , quoiqu'un peu obscurcie vers les derniers jours de ce Règne fameux , couvroit encore de son éclat toute la Nation Française , qui pendant un demi-siècle avoit eu dans l'Europe la supériorité
du

du Génie comme des Armes, & pouvoit compter comme un hommage de plus la haine même qu'elle inspiroit à ses rivaux. De tant d'Ecrivains qui s'étoient rendus célèbres, les uns vivoient encore au moment où il sortit du berceau, & où l'activité précoce de cette ame ardente put jeter ses premiers regards autour d'elle ; les autres, descendus depuis peu dans la tombe, avoient laissé autour de lui l'empreinte encore récente de leurs succès, & comme la tradition de leur génie. Il put interroger tous ceux qui avoient vécu & conversé avec eux, & puiser dans leurs discours un enthousiasme d'autant plus vif que les amis des grands Hommes qui ne sont plus, en conservant pour leur mémoire cette sensibilité touchante que l'amitié inspire, y mêlent déjà ce respect religieux de la Postérité pour des grands noms que la mort a, pour ainsi dire, rendus sacrés. Enfin, le Génie & les Lettres se présentèrent à lui environnées de toute la gloire qu'avoit répandu sur elles un siècle à jamais mémorable, où elles étoient admises dans la familiarité de Colbert, du grand Condé, des Contis, des Vendômes, du Duc de Bourgogne, & où l'on voyoit Louis XIV. conver-

fer avec Despréaux & Racine , comme avec Turenne, Catinât & Luxembourg.

On peut juger de l'impression que ce tableau de grandeur & de gloire devoit faire sur l'ame jeune & passionnée de M. de Voltaire.

Il se livra donc aux Lettres avec cette impétuosité que lui donnoient son génie , son caractère & son âge . En vain l'interêt , la fortune , le pouvoir même le plus absolu s'unirent pour le détourner de sa route . La Nature avoit fixé d'une manière irrévocable, que M. de Voltaire seroit Poète, que Racine auroit un successeur & la France un grand homme de plus . A' vingt-quatre ans , il osa former une de ces entreprises pour laquelle peut-être alors il falloit autant de hardiesse que de génie ; celle de donner un Poëme épique à la Nation . On sait que la première moitié du siècle de Louis XIV. avoit vu naître & mourir un grand nombre d'Ouvrages de ce genre . Comme l'histoire des Etats, à l'époque des révolutions & des changemens, offre beaucoup d'exemples de projets avortés , de grands desseins mal conçus , & d'une audace impuissante & malheureuse ; de même dans l'histoire des Arts, il semble qu'à

qu'à l'époque où la Poësie & les Lettres commencent à refleurir , cette première fermentation des talens excite dans les esprits une sorte de témérité inquiète , qui porte à former des plans vastes & à concevoir de grands projets , parce que tout le monde alors est dévoré de l'amour de la gloire , & que personne encore n'a eu le temps de mesurer ses forces . Tous ces Ouvrages , fruits de l'ambition bien plus que du talent , précipités d'une chute commune , étoient tombés les uns sur les autres , & ne devoient qu'au ridicule le triste honneur d'être échappés à un oubli éternel . Cependant il s'étoit établi une sorte de préjugé dans l'Europe , que la Poësie épique étoit interdite aux François . Le Législateur du goût & de la langue , le sévère & redoutable Despréaux , sembloit avoir lui-même confirmé ce préjugé par son exemple comme par ses préceptes , en avertissant des *disgrâces tragiques des grands vers* ; en renfermant le tableau épique du passage du Rhin dans un cadre de vers familiers & presque plaisans , qui le précèdent & qui le suivent . Enfin , le chef-d'œuvre inimitable du Lutrin , où ce grand Poëte change continuellement de ton pour amuser son Lecteur , où

il paroît lui-même se moquer de la magnificence du style , en l'appliquant à des idées comiques ou familières , & où l'élévation même de la Poësie n'est presque jamais qu'une plaisanterie de plus , sembloit avoir accredité pour toujours ces idées dans la Nation .

M. de Voltaire étoit dans cet âge heureux où tout ce qui est grand frappe puissamment l'imagination , où la passion de la gloire ne mesure rien & franchit tout , où le génie , comme la valeur , s'absout de sa témérité par ses succès . Mais comme il étoit conduit en même temps par cette lumière supérieure , & par cet esprit fin & pénétrant qui est toujours le guide invisible du génie , il ne néglige rien de ce qui pouvoit réconcilier la Nation avec ce nouveau genre , si souvent essayé & toujours pros crit . Le choix du sujet & du Héros flatta la vanité nationale ; la rapidité du style se trouva d'accord avec la vivacité Française . L'usage tempéré , & le choix même du merveilleux , qui laissoit toujours entrevoir une vérité sous une fiction , rassura notre raison un peu timide , que le nom seul de merveilleux effraie . Enfin les grandes beautés philosophiques & mo-

rales substituées à ces tableaux de la Nature qui caractérisent les Poèmes des Anciens , parurent s'accorder avec le goût d'un Peuple peu frappé de la nature physique , & qui , après avoir joui pendant un siècle des Arts d'imagination , commençoit , par une pente naturelle , à rechercher davantage le mérite des idées . On avoit vu la même révolution dans Rome , après le siècle brillant d'Auguste , si semblable en tout à celui de Louis XIV ; & ce fut , comme on fait , à cette seconde époque de la Littérature Romaine , que le Génie ardent & fier qui à vingt-sept ans , avoit conçu & créé la Pharsale , remplaça dans l'Epopée les beautés pittoresques de Virgile , par ces beautés fortes & hardies que l'Eloquence & la Philosophie inspirent . Ainsi la même marche du génie & du goût fit naître à Paris & dans Rome deux Poèmes fondés à-peu-près sur les mêmes principes ; mais c'est peut-être tout ce qu'ils eurent de commun .

La Pharsale offre l'idée de quelque monument d'Architecture antique , qui , dans le second siècle des Arts , auroit été dessiné d'une manière à la fois irrégulière & grande ; où certaines parties étonneroient par leur ca-

raçtere de majesté, tandis que d'autres ne présenteroient à l'œil que de la confusion & des ruines ; où les plus belles colonnes seroient couvertes de mousse , & quelquefois à demi ensevelies dans le sable ; où l'on retrouveroit de distance en distance des statues des grands Hommes, dont les traits auroient l'expression la plus fière , mais mutilées où imparfaites dans leur ensemble ; où tout enfin attestant l'imperfection & le génie , le spectateur attiré tout-à-la fois & repoulsé, éprouveroit presque en même temps le plaisir , la douleur , l'admiration & le regret . La Henriade , au contraire , peut se comparer à un palais élevé par une main sage, & décoré d'une manière brillante , dont toutes les parties offrent le goût & la fraîcheur moderne ; où la magnificence se mêle à la grâce , & la richesse à l'élégance ; où les colonnes du marbre le plus poli présentent encore à l'œil l'harmonie des proportions ; dont tous les ornemens ont à la fois de la sagesse & de l'éclat , & qui , sans étonner & remplir l'imagination par sa grandeur, attache cependant & intéresse la vue du spectateur à chaque pas . Déjà même le Héros François est devenu celui de l'Europe . M. de Vol-

Voltaire a fait adopter Henri IV. par toutes les Nations , comme si le Bienfaiteur des hommes eût été le Roi de tous les Peuples .

C'étoit au Théâtre , c'étoit dans le champ cultivé par les Corneilles & les Racines , que M. de Voltaire devoit acquérir la maturité de sa grandeur & de sa gloire : c'est de-là qu'est partie cette renommée , qui dans sa marche a parcouru & embrassé l'Europe entière ; c'est de-là que les cris d'admiration , prolongés de siècle en siècle , iront encore loin de nous retentir dans la Postérité . Ici , Messieurs , en vous parlant du mérite & de la supériorité de M. de Voltaire comme Poëte tragique , que puis-je vous apprendre ? Je ne puis que m'entretenir avec vous de vos pensées , & vous raconter vos plaisirs . Sa première gloire dans cette carrière a été de s'y frayer de nouvelles routes après les deux Hommes à jamais célèbres qui l'avoient précédé .

Presque tous les grands Hommes , on le fait trop , semblent frapper la Nature & les siècles de sterilité dans le genre où ils ont une fois paru ; c'est qu'ils traînent après eux l'imitation . On diroit que le Génie ressemble à ces Rois de l'Orient , dont le malheur
& la

& la puissance est de rendre esclaves tous ceux qui approchent d'eux . M. de Voltaire , après Corneille & Racine , a eu , comme eux , la gloire de donner à son Art un caractère qui lui fût propre . On peut dire que l'Art , sous ces trois Hommes célèbres , eut un esprit comme un but différent . Corneille , venu après les longues tempêtes des guerres civiles , & qui , sous Richelieu , avoit encore vu des conspirations & des troubles , l'inquietude des Peuples , l'agitation violente des chefs , & cette lutte sourde & pénible de la politique contre la force , & de la liberté contre le pouvoir absolu ; plein des grandes émotions que donne un pareil spectacle , composa la Tragédie en Homme d'Etat : à un Peuple fier , il parla d'intérêt public , de politique & de grandeur ; & dans cette époque , il fit , pour ainsi dire , la Tragédie de sa Nation . Mais lors qu'à de longs ébranlemens eut succédé le calme de l'obéissance , quand l'agitation des plaisirs eut pris la place de ces mouvemens orageux de la liberté , & qu'une Cour brillante & voluptueuse , en donnant de la pompe à l'antique galanterie Françoisé , eut embelli l'Amour par les Arts , & illustré les foiblesses par le mélange de la
gloi-

gloire, alors la Tragédie, comme la Nation, descendit de sa hauteur. Racine, lui ôtant cette physionomie altière, lui donna des traits plus doux & plus tendres, & ce grand Homme fit la Tragédie de la Cour de Louis XIV. Dans l'intervalle qui sépara ces deux Poètes fameux de M. de Voltaire, & où la Tragédie se traina long-temps sans caractère & sans force, je ne dois pas omettre ici l'Auteur célèbre de Rhadamiste & d'Electre, qui a jetté tant d'éclat dans ces deux Ouvrages. Mais cet Homme singulier dans son talent comme dans ses mœurs, plein d'une vigueur inculte & d'une rudesse originale, fut presque étranger à la Nation comme à son siècle; & sans rien emprunter d'eux, sans avoir aucun rapport avec tout ce qui l'entouroit, il ne créa que la Tragédie de son caractère & de son génie. Enfin M. de Voltaire parut : son premier succès l'assura de ses forces, & le montra à la Nation; mais il ne trouva point d'abord le genre & la manière qui lui devoient appartenir un jour : car la première jeunesse, qui paroît être la saison de la confiance & de l'audace, a plus en partage peut-être le courage de caractère que le courage & l'indépendance du génie, parce
que

que celui-ci n'a pas encore eu le temps de rassembler ses forces, de sonder sa puissance, & que ce n'est que par degrés qu'il est averti de toute sa grandeur.

Ce fut, Messieurs, vous le savez, à l'époque de Brutus qu'il se fit une espèce de révolution dans ce génie vigoureux & ardent. Il avoit rassemblé tout ce que Paris pouvoit lui donner de goût & de lumières; il avoit acquis une parfaite connoissance du Peuple à qui il étoit obligé de plaire; Peuple délicat & sensible, mais fatigué de plaisirs, avide de toutes les jouissances du talent, & toujours prêt à les combattre; qu'on ne peut attacher que par la nouveauté, & qui cependant juge tout par la coutume & l'usage, & qu'il faut, pour ainsi dire, enlever à lui-même, pour le fixer par des émotions durables & profondes. Il avoit médité les Anciens, qui, pour le goût, sont encore nos législateurs après deux mille ans; étudié profondément les grands Hommes du siècle de Louis XIV, qui le touchoient de plus près, & qui étoient comme sa famille & ses ancêtres. Il avoit fixé long-tems à Londres un œil observateur sur cette Nation, à qui son Gouvernement, son climat, & ses mœurs
ont

ont donné une Littérature, dont les beautés, & les défauts n'ont presque rien de commun avec la nôtre; chez qui la pensée a quelque chose de plus recueilli & de plus profond, le sentiment est plus sombre, la Poësie plus morale; où l'imagination presque toujours mélancolique & solitaire est toujours prête à s'allier à la Philosophie; où la Tragédie faite pour le Peuple, & pour des hommes qui ont besoin de secousses violentes, parle sans cesse aux yeux, & à l'aide du spectacle, enfonce quelquefois plus avant les traits de la pitié comme de la terreur; où l'Art théâtral, dans sa liberté brute & sauvage, a une sorte d'audace & de fierté que lui donne l'indépendance des Lois; & semblable à ces hommes qui se gouvernent toujours par leur caractère, & jamais par des principes, tire souvent de son audace même plus de vigueur & des effets plus terribles & plus profonds. M. de Voltaire fit comme un Législateur qui, après avoir voyagé quelque temps chez un Peuple où il auroit trouvé des mœurs fortes, mais à demi-barbares, de grands crimes & de grandes vertus, & les prodiges comme les excès du courage au milieu de l'anarchie; de retour dans le pays de sa naissance.

fance , & voulant donner une Législation nouvelle à un Peuple civilisé , mais peut-être énervé par sa politesse même , auroit cherché dans son génie un plan de Législation qui pût concilier le plus grand degré de force avec la soumission aux Loix , & qui développant toute l'énergie du caractère , lui laissât tous ses avantages en lui ôtant les abus .

C'est ce problème si difficile à résoudre en politique , que M. de Voltaire entreprit de résoudre dans l'Art de la Tragédie . Avec quel succès ? Vous le savez , Messieurs . Il donna donc plus de rapidité à l'action , plus de force à l'intérêt , plus de précipitation au dialogue , plus d'impetuosité aux sentimens , & en général , je ne fais quoi de plus véhément & de plus terrible au pathétique . Ne font-ce point-là , Messieurs , les effets que vous-mêmes , ainsi que toute la Nation , avez éprouvés au Théâtre de M. de Voltaire ? Quand les fantômes de la Tragédie eurent-ils plus de pouvoir sur un Peuple assemblé ? Quand poursuivirent-ils le Spectateur avec plus d'empire , hors même du Théâtre , par cette horreur sombre & muette , suite des grandes émotions , & que le Spectateur passionné aime
à rem-

à remporter avec lui , comme un sentiment à la fois doux & terrible ? N'est-ce pas lui qui a tiré la Tragédie parmi nous de cette langueur de galanterie née des mœurs de la Chevalerie antique, dont le ton perpétué par les Romans , & cher à la Cour de Louis XIV , étoit soigneusement conservé par les femmes comme le reste de leur empire , par les hommes comme un vieux titre de noblesse ; que Racine & Corneille avoient consacrée au Théâtre par leur exemple , & dont heureusement leurs foibles imitateurs nous ont laissé sentir le ridicule par leur impuissance à mêler de grandes beautés à ces défauts ? N'est-ce pas lui qui a pour jamais assuré la dignité de la Tragédie contre ce mauvais goût , en créant & en développant ce principe , qui fut un des secrets de son génie , que jamais l'Amour au Théâtre n'est fait pour la seconde place , & qu'il doit ou n'y point paroître , ou y dominer en tyran ? Et qui a mieux rempli ce précepte que celui même qui l'a donné ?

On peut dire que M. de Voltaire , après Racine , a rajeuni la passion de l'amour au Théâtre : mais tous les deux l'ont traitée d'une manière différente . Racine , avec l'art
le

le plus insinuant & le plus doux ; en a montré les nuances & les traits les plus délicats ; ce n'est que dans les trois rôles admirables d'Hermione , de Roxane & de Phédre qu'il en a peint & les orages & les faveurs . M. de Voltaire attache moins l'esprit par tous ces développemens si profonds & si fins , qui semblent pour chacun l'histoire secrète de ses foiblesses ; il peint l'amour a plus grands traits ; il mêle plus de pathétique à cette passion , dont il fait naître de plus grands malheurs comme de plus grands crimes . L'amour , dans Racine , est peut-être plus uniforme , parce qu'il le représente presque toujours avec les couleurs générales de tous les pays & de tous les siècles . J'en excepte le rôle sublime de Roxane , où il a marqué fortement la nuance particulière des intrigues d'un Sérail , & cette tendresse menaçante toujours prête à s'armer du poignard du despotisme . M. de Voltaire , dans la peinture de cette passion , a peut-être moins heureusement exprimé cette nature générale , qui est comme le premier trait du dessin ; mais il en a saisi & tracé avec plus de force les différences locales qui naissent des mœurs des Peuples , & de la diversité des climats comme

me des temps. Enfin une différence singulière & frappante entre ces deux Poètes célèbres, c'est que dans Racine les trois rôles passionnés, & où l'amour est véritablement terrible & tragique, sont des rôles de femmes, & presque tous les rôles d'amans sont des rôles doux, tendres, & que ses Critiques ont même accusés d'un peu de foiblesse. M. de Voltaire, au contraire, a donné aux femmes cette sensibilité douce & tendre, & à ses amans les traits d'une passion énergique, impétueuse & profonde. D'où a pu naître cette différence entre deux Hommes de génie? Racine, familiarisé avec les chefs-d'œuvres de l'Antiquité, a-t-il voulu suivre les traces & l'esprit des Anciens qui n'ont jamais donné cette grande passion de l'amour qu'à des femmes, & ont paru croire que les agitations terribles & l'excès de ce sentiment ne pouvoient qu'avilir un Héros? ou ce Peintre ingénieux & profond du cœur humain a-t-il pensé que les femmes, à qui la Nature a donné une imagination plus vive & un cœur plus sensible, les femmes dont tous les desirs sont plus impétueux par la contrainte même qui les irrite, dont l'ame se soulève plus contre les obstacles par le sentiment

mê-

même de leur foiblesse , sont par-là plus susceptibles des tourmens d'une passion malheureuse , de ces orages du cœur qui le bouleversent & le précipitent en un instant par un flux & reflux rapide vers toutes les extrémités contraires ? Peut-être aussi que ce grand Homme , né avec l'ame la plus tendre , passionné pour les grâces & la beauté , se plaisait à retracer dans les femmes toute la violence & l'emportement de l'amour ; son imagination avoit besoin de les peindre , comme son cœur de les aimer , & lui-même jouissoit avec délices des larmes que son talent faisoit verser pour elles . M. de Voltaire , marchant après lui , pour trouver de grands effets qui lui appartenissent , dut suivre une route différente . Il transporta donc aux hommes tous les mouvemens tragiques des passions . On fait qu'en général un de ses principes de goût étoit de donner aux femmes les traits de la douceur plutôt que ceux de la force , & tout ce qui pouvoit séduire plutôt que ce qui pouvoit étonner . Et il faut convenir que , dans ce genre , Zaïre est le modèle de la séduction la plus aimable , comme de la grâce la plus touchante . A' l'égard de tous ces rôles passionnés qu'il a tracés avec tant
de

de vigueur , peut-être que son imagination n'a fait que transporter aux Héros de ses Tragédies cette même impétuosité de caractère qu'il sentoit au fond de son cœur , & qui éût animé ses passions , si ses travaux immenses ne l'eussent distrait du sentiment de l'amour . Ne fait-on pas que dans tous les Arts à qui un grand Homme imprime un caractère particulier , ce caractère dépend toujours de l'empreinte originale & primitive qu'il a reçue lui-même des mains de la Nature ? La Nature , en l'organisant & en lui donnant les passions qui doivent l'enflammer , a dessiné , pour ainsi dire , au-dedans de lui un modèle qu'il ne fait que manifester au-dehors par ses travaux , & dont ses différentes créations ne sont que la copie vivante & animée . C'est ce qui , dans tous les genres , distingue l'homme de génie de celui qui ne l'est pas . Celui-ci emprunte son modèle , & va le demander à tout ce qui a existé avant lui ; il ne fait que des copies mortes . L'autre a dans lui-même , comme la Nature , une puissance intérieure & active qui pénètre ses Ouvrages , & leur donne à la fois la forme , la vie & le mouvement .

M. de Voltaire étoit destiné à agrandir le
champ

champ de la Tragédie parmi nous . C'est lui qui le premier a fait entendre ces cris déchirans & terribles sortis du coeur d'une mère ; qui a osé substituer les transports de la Nature à ceux de l'amour ; qui a fait frémir & pleurer sans le secours de cette passion , qui jusqu' alors étoit regardée comme la seule dominatrice du Théâtre . C'est lui qui , dans Sémiramis , a donné le premier exemple de ce merveilleux effrayant & sombre , qui tout-à-la fois épouvante & attire la foible imagination de l'homme , espèce de magie dont les ressorts sont placés hors des bornes de la Nature ; où un grand Poëte élevant tous ses Spectateurs jusqu' à lui , fait croire à leurs ames troublées des prodiges que leur raison rejette , & instruit de la manière la plus frappante cette classe d'hommes qui , assez puissans pour commettre des crimes , sont assez malheureux pour n' avoir pas de juges sur la terre . N'est-ce pas lui encore qui , mêlant pour ainsi dire la peinture à la Tragédie , a mis le premier sous nos yeux des tableaux ou pathétiques , ou terribles , & renforcé l'illusion de l'ame par celle des sens ? Mais avec quel art il a distingué les momens d'action qui deviennent

nent plus effrayans ou plus majestueux quand on les voit , de ceux qui les prestiges de l'imagination doivent embellir ou créer , & qu'il ne faut point voir pour en être frappé d'une manière plus puissante ! C'est lui enfin qui mettant sur la scène beaucoup de Nations qui n'y avoient point paru jusqu'alors , a conquis , pour ainsi dire , à la Tragédie presque tous les Peuples de la Terre , & toutes les richesses de l'Histoire . Ainsi il a supplée par la variété des mœurs à celles des passions , & par la nouveauté des intérêts à celle des situations tragiques , dont le nombre s'épuise & diminue tous les jours .

Un Sage qui dans Athènes appliqua l'Eloquence à la Philosophie & la Philosophie à la Législation , Platon , en examinant l'influence de la Poésie & des Arts sur les mœurs publiques , ordonne que la Tragédie sur le Théâtre fasse les fonctions de la Loi , en punissant le crime , en honorant la vertu . Cette idée sublime , qui semble élever le Poète au rang de Magistrat & de Législateur , avait été remplie par les Corneilles & les Racines dans les dénouemens de leur Pièces . M. de Voltaire a fait plus : il a fait de la Tragédie entière une école de Philosophie & de

B

Mo-

Morale , de cette Morale universelle faite pour les Peuples & les Rois , & pour toutes les Nations comme pour la sienne . Alzire , Mahomet , Semiramis , l'Orphelin de la Chine sont de Pièces de ce genre , & dois-je craindre d'être démenti parmi vous , Messieurs , si j'ose dire que de tels Ouvrages , peut-être , sont plus puissans que les Lois pour adoucir les mœurs , pour changer l'esprit d'un Peuple , pour lui inspirer une horreur salutaire des grands crimes ? Solon ordonna , par une Loi expresse , qu'on lût tous les ans l'Iliade dans Athènes . Si on doit préférer le génie qui éclaire & adoucit les hommes , le Peintre de Henri IV. d'Alvares & de Zophire , mériterait bien mieux cet honneur parmi nous . Mais ici le plaisir même tient lieu de Loi , & l'admiration publique remplace les ordres du Législateur .

M. de Voltaire , en transportant à la Tragédie ces grandes beautés philosophiques & morales , a donc créé la Tragédie de son siècle ; mais ici encore il faut remercier son génie de ce qu'en donnant ce nouveau caractère au genre tragique , il ne l'a point dénaturé . On sait que la Comédie , qui par la pente & l'esprit général du siècle a subi
la

la même révolution parmi nous , n' a point été aussi heureuse ; qu' en devenant plus morale , elle est aussi devenue plus froide ; & qu' à force d' instruire , elle a perdu cette verve de plaisanterie qui fait son caractère . L' imagination brûlante & rapide de M. de Voltaire a préservé la Tragédie d' un pareil danger . Semblable au feu qui transforme tous les corps en sa propre nature , son génie a rendu la Morale même sensible & passionnée , comme le génie de Molière dans Tartuffe a su la rendre originale & vraiment comique .

Telle a été , Messieurs , l' influence de M. de Voltaire dans la Tragédie , dans cet Art qu' on peut véritablement appeller le sien , quoiqu' il n' y ait pas régné seul , parce qu' on sent que c' étoit-là qu' étoit marqué son empire . On sent qu' il lui appartenait par les droits de la Nature , & que c' est le sort des hommes doués de cette force & de cette véritable puissance du génie , de se rendre les propriétaires immortels de tout ce qu' ils touchent . L' on a reproché à cet Homme célèbre , je ne le dissimulerai point , d' avoir quelquefois sacrifié la vraisemblance à la beauté des situations , & négligé la régularité des plans pour la grandeur des effets . Il

ne m'appartient ni de le condamner, ni de l'absoudre. L'Univers & le temps voilà les deux seuls juges des grands Hommes. Mais je demanderai au peuple assemblé, qui pleure & frémit à la représentation de ses chef-d'oeuvres, laquelle de ces situations si belles il voudroit retrancher, pour n'avoir point à se reprocher ses larmes. Je demanderai si au Théâtre le jugement des pleurs ne l'emporte pas sur celui de la raison; si le premier talent de cette espèce d'enchanteur qu'on nomme Poète, n'est pas celui de l'illusion, & la première vérité celle du sentiment. Je demanderai s'il n'en est pas des grandes productions des Arts comme de celles de la Nature, où quelquefois une irrégularité heureuse amène une sorte de merveilleux qui en impose, & une magnificence d'effets qui étonne & subjugué l'imagination. Ce n'est pas que dans cette Assemblée, & parmi vous, Messieurs, qui êtes les dépositaires & les gardiens de tous les principes des Arts, j'invite le talent à s'affranchir de ces règles, qui ne sont que la marche ordinaire du génie observée par le goût. Sans doute le Poète & l'Artiste doivent aux règles le même respect que le Citoyen doit aux Lois; mais
dans

dans les Républiques les mieux constituées n'a-t-on pas vu quelquefois l'enthousiasme patriotique s'élever au-dessus des Loix, & pour me servir de l'expression du Président de Montesquieu ; *la vertu s'oublier un moment pour se surpasser elle-même* ? Alors n'en doutons pas, elle se justifie par sa grandeur & ses succès. Et si M. de Voltaire étoit encore vivant, & qu'il pût entendre ces reproches, il pourroit dans un autre genre imiter Scipion, qui, accusé devant le Peuple d'avoir violé la Loi, au lieu de répondre, se contenta de rappeler ses victoires ; & lui aussi, il auroit le droit de dire comme le Romain : *Montons au Capitole, & allons rendre grâce aux Dieux*.

Si l'on parloit d'un autre homme que de M. de Voltaire, qui pourroit croire, Messieurs, que le génie ardent & passionné, qui en avoit fait un si grand Poète tragique, lui eût permis de se plier à des genres qui demandent presque dans l'esprit des qualités contraires ? Il semble que cette même imagination par laquelle il dominoit sur nous d'une manière si impérieuse, exerçoit sur lui le même empire ; qu'elle lui donnoit le besoin de peindre au dehors tout ce qui frap-

poit sa pensée , & que tous les genres devoient un tribut à sa gloire . Si dans le peu de Comédies qui lui sont échappées , & qui étoient comme un jeu de son esprit & un délassement de ses travaux , il ne s' est pas mis a côté des Hommes célèbres qui se sont distingués parmi nous dans cette carrière , il y a du moins porté le mérite de l' intérêt , de la grâce , d' un dialogue piquant & d' un style plein d' imagination dans sa familiarité même . Aussi y a-t-il eu des succès . On se souvient encore de l' impression d' étonnement & de plaisir que fit l' *Enfant Prodigue* à sa nouveauté , comme une production singulière & presque sans modèle . Nanine nous attache encore tous les jours , & nous intéresse . L' *Ecoffoise* , le meilleur peut-être de ses Ouvrages dans ce genre , & qui a le plus le mérite de la Comédie , rappelle souvent le spectateur par le tableau singulier qu' elle lui offre , & sur-tout par la peinture d' un des caractères les plus originaux qu' il y ait au Théâtre ; celui d' un Négociant riche & brusque qui a de la bonté sans politesse , ignore ou méprise toutes les conventions , prodigue les bienfaits , & manque à tous les égards ; que ceux qu' il oblige feroient

roient presque tentés de haïr, s'ils n'étoient forcés à l'admirer ; qui est sensible sans qu'il s'en doute, comme il est singulier sans le savoir, & ne s'étonne de rien que de l'étonnement & de l'admiration que ses procédés inspirent. Quand on ne le sauroit pas, on devineroit aisément que ce caractère est étranger à notre Nation. Ici M. de Voltaire imita Térence, qui peignoit à Rome les mœurs de la Grèce.

Je m'abandonne, Messieurs, au plaisir de suivre dans les différentes routes ce Génie extraordinaire & singulier, qui, dans les genres même où il n'a point échappé à la critique, a su se créer un mérite qui n'étoit point à d'autres, & remplacer par des beautés nouvelles celles qui lui manquoient. C'est sous sa main que notre Poésie a su prendre à la fois tous les tons : c'est lui qui a créé parmi nous les modèles de cette Poésie philosophique dont Lucrèce donna l'exemple aux Romains, qui immortalisa le génie de Pope en Angleterre ; que la Patrie du Dante, de l'Arionse & du Tasse n'a point cultivée ; que le siècle brillant de Louis XIV. ignora lui-même, & qui, sans doute, eût réconcilié avec l'Art des vers le génie mâle

& vigoureux de Pascal , si elle eût été connue de son temps. Boileau , le Poète de la raison & du goût , dans ses belles Epîtres morales , donna des préceptes à l' homme ; mais lui , qui osa tenter en vers plusieurs hardiesses heureuses , n' avoit jamais entrepris de peindre les idées abstraites de la Méta-physique avec les couleurs de l' imagination , ou d' embellir la Physique même du charme des vers. M. de Voltaire l' a tenté avec succès. La Poësie Françoisse , jusqu' alors circonspecte & timide , s' est étonnée de prendre un nouvel essor ; elle a parlé quelquefois le langage des Lockes & des Schafesburys : transportée dans les Cieux de Newton , elle a tracé en vers pleins de majesté les mouvemens & les orbites des Astres , a monté sur le Char du Soleil pour en peindre les couleurs , & en a pris , pour ainsi dire , l' éclat & la magnificence.

Dans cet homme singulier , tout est contraste . On diroit qu' il se joue de son imagination & de son talent , & qu' il lui donne toutes les formes pour nous donner toutes les illusions . Qui a su conter en vers d' une manière plus agréable , quoique si différente de celle de la Fontaine ? On ne peut point

point dire que dans ce genre, l'un égale ou surpasse l'autre ; ils n'ont point de mesure commune ; ils n'ont de rapport entre eux que celui d'attacher & de plaire. Si on vouloit les comparer, il seroit beaucoup plus aisé de saisir ce qui les distingue, que ce qui les rapproche. La Fontaine conte avec une sorte d'ingenuité aimable, qui s'empare doucement de votre attention ; M. de Voltaire, avec une finesse piquante & qui réveille l'esprit à chaque instant. L'un dans sa marche se repose, s'arrête, mais vous aimez à vous arrêter avec lui ; son repos a autant de charme que son mouvement : l'imagination rapide de l'autre vous entraîne ; vous mène par des routes plus singulières & plus imprévues, qui par-là même deviennent plus courtes. La Fontaine semble conter pour lui-même ; M. de Voltaire n'oublie jamais qu'il conte pour les autres. Tous deux sont Peintres dans leurs récits ; mais les traits de l'un ont plus de naïveté, & ceux de l'autre plus de force. Souvent La Fontaine indique le tableau, & M. de Voltaire le compose. Leur gaieté ne se ressemble pas ; leur grâce même est différente. Celle de la Fontaine a plus d'abandon, &, pour ainsi dire, plus d'ou-

bli d'elle-même ; c'est celle de l'enfance ou de la beauté qui s'ignore . La grâce , chez M. de Voltaire , a plus de physionomie , & son charme , quoique naturel , semble plus fin ; on voit qu'elle a reçu l'éducation de la Société & des Cours . Enfin , quoique tous deux aient de la négligence , cette négligence n'est pas la même . Dans la Fontaine , elle tient au caractère de son esprit comme de son ame , a une mollesse aimable , qui est plus enchantée du repos que de la gloire , & ne veut point acheter une perfection au prix d'un effort : dans M. de Voltaire , elle semble fixée par la chaleur même de son imagination , qui ne lui permet pas des s'arrêter , peint toujours de premier mouvement , n'achève pas pour créer encore , & toujours plus pressée de produire , lui fait oublier l'idée qu'il vient de tracer pour la nouvelle idée qui le frappe , précipitant à la fois sa marche , son style & son Lecteur avec lui .

Mais si dans le conte & le récit familier ou plaisant , on peut lui opposer La Fontaine parmi nous , & l'Arioste chez les Italiens , qui peut-on lui comparer dans les Poësies légères , & qu'on appelle de Société ? Il semblerait que la superiorité dans ce genre de-

devoit appartenir de droit au siècle , & à la Cour brillante & polie de Louis XIV. Monsieur de Voltaire lui a enlevé cette gloire , & les Chaulieux , les la Fare , les Hamiltons n' ont plus que le second rang . Ce qui le caractérise dans ses sortes d'Ouvrages , ce n'est pas seulement la précision , l'élégance , la facilité , l'esprit , qualités communes à ses autres Poësies comme à celles-là : c' est le choix le plus piquant & le plus fin de la langue familière , qui sous sa main acquiert la sorte de noblesse que la grâce donne ; c' est l'heureux accord des images du Poëte avec le ton de la conversation la plus aimable ; ce sont les tournures les plus imprévues , & comme des saillies d' imagination , qui , outre le mérite de la surprise , ont encore celui du naturel , parce qu' on voit bien qu' elles ne sont que le mouvement & la marche de son genre d' esprit ; c' est le tact le plus délicat de toutes les convenances ; c' est dans la plaisanterie avec les Grands & les Femmes (deux sortes de Puissances dans la Société ,) une hardiesse mesurée , & que le goût le plus sûr ne manque jamais d' avertir à temps du point où il faut s' arrêter ; c' est enfin tout ce que l' Art le plus

réfléchi sembleroit devoir trouver à peine en le cherchant , & que M. de Voltaire laissoit tomber en se jouant & presque sans y penser , de sa plume brillante & facile . Aussi la Haine & l'Envie, qui lui ont tout disputé , n'ont pas osé même lui disputer ce succès . Une fois elles ont été forcées d'être justes . M. de Voltaire nous rappelle Alcibiade exilé & proscrit après des victoires , mais qui subjuga les Athèniens par ses agrémens .

Arrêtons nous un moment , Messieurs , pour considerer ici d'une vue plus générale le sort de la Poësie Françoisse , & les obligations qu'elle eut à cet Homme célèbre . Parvenue à son plus grand éclat , sous un Règne où tout prit de la hauteur & de la dignité , elle parut à la fin s'obscurcir avec lui , comme si elle étoit destinée à suivre dans sa marche & dans sa décadence la grandeur politique de l'Etat qui l'avoit vue naître . Peut-être qu'en effet le génie de la Poësie a besoin d'un certain éclat de prospérité publique qui élève à la fois & enflamme les imaginations . Il faut que le Monarque , entouré du bonheur , puisse au moins fixer sur elle des regards sereins . Mais Louis

XIV, dans la caducité de l'âge & du malheur, l'ame flétrie par les disgrâces & les chagrins, environné des tombeaux de ses Enfants & des ruines de son Royaume, livré dans l'intérieur de ses Palais à cette tristesse solitaire d'un Vieillard qui a perdu ses goûts, & d'un Roi qui survit à ses succès ; Louis XIV, dans cet état, étoit bien loin des beaux jours de sa jeunesse, où son ame heureuse s'ouvroit à tous les plaisirs des Arts comme à ceux de la grandeur ; où il aimoit à ranimer d'un regard le génie éteint du vieux Corneille, & à reconnoître son cœur dans les peintures touchantes de Racine ; où le Monarque indiquoit à Quinault le sujet & le plan d'Armide ; où Molière persécuté mettoit le Tartuffe sous l'abri du Trône. Ils n'étoient plus ces jours de plaisir & de gloire, où les chef-d'œuvres du génie servoient d'embellissement aux Fêtes des Héros. La Poësie s'éclipsoit de toutes parts. Rousseau seul, par un grand talent dans un genre que le siècle de Louis XIV lui avoit laissé, & qui n'avoit point été cultivé avec succès depuis Malherbe, Rousseau, né pour l'harmonie & les images, comme pour la pompe & la fermeté du style, seul rappelloit encore
le

le beau siècle qui s'étoit écoulé , & soutenoit la Poësie dans cette décadence générale qui la menaçoit . La Régence & les mœurs qui la suivirent ne lui furent pas plus favorables ; car la Poësie , sans être austère , pour conserver tous ses charmes , veut de la liberté sans licence ; elle a besoin que la sensibilité se mêle à l'amour , & la décence à la volupté . Dans le même temps , des Hommes célèbres , plus distingués par leur esprit que par leur imagination , & trop accoutumés à mettre la finesse à la place du sentiment , formèrent entr'eux une espèce de conjuration contre la Poësie ; ils la traitèrent comme une usurpatrice qui s'étoit prévaluée de l'enfance de la raison humaine pour obtenir trop long-temps un empire & des droits qui ne lui appartoient pas . Tout sembloit les seconder , leur mérite & leur considération personnelle qui ajoutoit un nouveau poids à leur opinion ; cette espèce de rivalité qui s'élève presque toujours entre un siècle fameux qui n'est plus & le siècle qui lui succède ; la pente trop naturelle des hommes à se dégoûter de leurs plaisirs , & à moins estimer ce qu'ils possèdent ; le besoin de chercher de nouveaux genres , par la difficulté d'éga-

égaler les grands Hommes déjà connus ; enfin , cet esprit général de Philosophie & de raison qui commençoit à devenir le caractère dominant du siècle : & l'on vouloit armer la raison contre la Poësie, comme en Politique on cherche à désunir des Alliés qui ont besoin l'un de l'autre , & qui seroient sûrs de multiplier leurs forces en s'unissant . C'est au milieu de toutes ces circonstances , qui sembloient devoir précipiter la chute de la Poësie Françoisé , que M. de Voltaire , presque seul , en a soutenu la gloire avec tant d'éclat . Pendant un demi-siècle , ce génie vigoureux l'arrêta sur le penchant de sa ruine . Il sut attacher par le charme de ses vers toutes les classes de Lecteurs , offrant à chacune tout ce qui pouvoit lui plaire ; aux Femmes , les agrémens & la molle facilité de leur esprit ; aux sociétés du monde & de la Cour , leur ton ; aux Philosophes , leurs idées ; aux hommes d'imagination , la richesse des couleurs & la variété des tableaux ; aux âmes sensibles , ces passions énergiques & brûlantes qu'il est aussi rare de ressentir que de peindre , & dont l'image nous plaît encore , par le souvenir délicieux des plaisirs ou des tourmens qu'elles nous ont fait éprouver . C'est ainsi

ainsi qu'il l'a conservé cinquante ans & transmis jusqu'à nous ce grand dépôt de la Poësie Française que lui avoit remis le siècle de Louis XIV ; entretenant par son génie le feu sacré jusqu'à l'époque où le renouvellement de l'Eloquence , l'étude de l'Histoire Naturelle , les grands tableaux de la Nature présentés sous les pinceaux fiers & hardis d'un Philosophe Poëte , la renaissance du goût pour les Anciens , le commerce même & les richesses de la Littérature étrangère , ont paru ranimer dans la génération nouvelle le goût & le talent des vers , & sur-tout cette Poësie pittoresque & d'images , dont plusieurs d'entre vous , Messieurs , dans des Ouvrages distingués , ont déjà donné des modèles à la Nation .

Avant M. de Voltaire , presque aucun de nos Poëtes célèbres n'avoit eu le mérite d'écrire d'une manière supérieure en prose . Et si l'on consulte les Annales Littéraires de tous les Peuples , on verra que ces deux genres de gloire avoient été presque toujours séparés . Chez les Grecs , Hérodote & Thucydide n'eurent point le talent des vers , ni Euripide & Sophocle celui d'écrire l'Histoire . Platon , qui dans Athènes fut l'Homère

mère des Ecrivains en prose , s'étoit essayé dans la Tragédie & l'Epopée sans y réussir . Cicéron eut besoin de s'absoudre de la médiocrité de ses vers par la beauté de ses discours . Chez les Modernes , Machiavel en Italie , Adisson en Angleterre & Racine en France , avoient été presque les seuls qui avoient paru annoncer un talent supérieur dans les deux genres : mais tous trois en cultivèrent un de préférence , & parurent presque négliger l'autre (1). Il étoit réservé à M. de Voltaire de s'acquérir une gloire éclatante dans tous les deux . Il eut , comme tous les grands Ecrivains , une prose qui ne fut qu'à lui , & dont le caractère même fut tout-à-fait différent de celui de ses vers . Il étoit comme impossible de mieux dissimuler sa qualité de Poète . Il n'en retint que ce degré d'imagination qu'il faut pour donner du coloris à la pensée & du mouvement au style : mais ces couleurs furent douces , & ce mouvement fut tempéré ; il savoit à propos mettre de l'économie dans l'usage de ses forces ,

(1) Machiavel & Adisson ont fait très-peu de vers ; Racine , comme on sait , a très-peu écrit en prose .

ces , comme il savoit au besoin les déployer toutes entières .

Parmi tant de genres si variés , auxquels M. de Voltaire appliqua ce nouveau talent , j'en distingue un plus important par son objet comme par son étendue , & où cet Homme célèbre n'a pu s'arrêter , sans y laisser l'empreinte du génie qui trace des filons nouveaux , & change les routes où l'habitude se traînoit depuis des siècles . Ce genre est l'Histoire . La Littérature Françoisé , qui avoit fait des progrès si éclatans sous Louis XIV , & avoit paru si féconde en grands Hommes (chose singulière) , dans ce genre seul étoit demeurée impuissante & stérile , soit que l'esprit Monarchique en général soit peu favorable au génie de l'Histoire dont l'esprit fier & indépendant doit être libre comme la vérité , oublier les titres pour ne peser que les actions , & juger les Rois comme les Peuples ; soit que dans la Monarchie où tous les ressorts politiques sont cachés & les causes des événemens sont presque toujours le secret du Trône , l'Historien se trouve réduit à former des conjectures au hasard , ou à ne présenter que des faits sans chaîne & sans liaison ; soit enfin que l'esprit général
du

du siècle de Louis XIV, cet esprit d'adoration & d'enthousiasme que la grandeur du Prince avoit inspiré aux sujets, esprit très-propre à former des Orateurs, des Poètes, des Peintres, des Sculpteurs, enfin tous les talens des Arts où l'embellissement & l'exagération peuvent avoir lieu, fût par ce caractère même moins propre à former le talent de l'Historien, dont le premier devoir est d'être sans passion, & pour qui l'enthousiasme est de tous les écueils peut-être le plus dangereux. Aussi ce siècle célèbre fut le siècle du Panégyrique & non de l'Histoire. Il fit naître des Pélissons & des Bossuets, & non des Tite-Lives & des Tacites. Ce champ restoit donc tout entier pour notre siècle, & M. de Voltaire s'en est emparé. La Muse de l'Histoire remit son pinceau à la même main qui fut tracer la *Henriade*, *Zaïre*, *Mahomet*, & cette foule d'Ouvrages agréables dans tous les genres. Avec ce pinceau rival de celui des Anciens, M. de Voltaire dessina d'abord une figure aitière, qui unissoit à tous les traits de la jeunesse, la hauteur d'un Conquérant, trainant après elle une admiration mêlée de terreur, faisant & défaisant des Rois, repoussant d'une main sé-

févère les plaisirs, entourée de toutes les vertus qui tiennent à la force & peuvent se concilier avec la guerre, calme & sanglante au milieu des batailles, & l'air serein, quoique le visage brûlé du feu des combats. Cette figure étoit celle de Charles XII. Il en dessina bientôt une seconde aussi fière, mais plus calme, & d'une tranquillité majestueuse; elle ébranloit aussi des Etats par ses armes, mais sembloit elle-même placée hors du mouvement, quoiqu'elle le fit naître. Le Génie & la Valeur, à qui elle paroissoit commander en souveraine, venoient déposer à ses pieds les drapeaux des Peuples vaincus, en la remerciant d'avoir bien voulu se servir de leurs mains pour augmenter sa gloire: elle avoit à côté d'elle les Arts & les Plaisirs; les Plaisirs respiroient la grandeur, & les Arts suspendoient leurs chef-d'œuvres autour du Trône parmi de trophées; enfin, elle étoit escortée d'une foule de grands Hommes qu'elle sembloit inspirer d'un de ses regards, & qui à leur tour réfléchissoient sur elle tout l'éclat dont ils étoient eux-mêmes entourés. Cette figure imposante étoit celle de Louis XIV. Enfin, dans une composition plus vaste & plus grande, il dessina le Tableau

bleau du Genre Humain tout entier depuis les siècles barbares, & conduit à travers tant de révolutions & de malheurs, jusqu'à cette époque des Arts & des lumières, qui semble promettre une félicité nouvelle aux Nations. Tels sont les trois Monumens historiques élevés par les mains de M. de Voltaire, & qui tous les trois sont des Ouvrages les plus distingués de la Littérature Française; il s'y place à côté des plus grands Modèles, par cette éloquence naturelle & mesurée qui convient à l'Histoire, par l'art de répandre de l'intérêt sur les récits, par le talent de préparer & d'enchaîner les faits, talent aussi nécessaire à l'Historien qu'au Poète Dramatique, & qui, dans les deux genres, fonde également la vraisemblance; enfin, par la manière dont il juge les événemens & les hommes; & c'est peut-être un des caractères les plus frappans de ce Génie singulier. Celui qui dans la Tragédie a une imagination si impétueuse & une âme si passionnée, dès qu'il écrit l'Histoire, n'a plus qu'une raison calme. On n'apperçoit dans l'Historien aucun de ces élans d'une âme ardente & de ces éclairs d'imagination, qui sont souvent son caractère & son charme com-

me Poëte . La raison alors vient soumettre à une loi exacte ses jugemens comme son style ; & celui même de tous ses Ouvrages historiques où le sujet & le caractère principal devoient plus donner à l'Historien des souvenirs de Poëte , je veux dire l'Histoire de Charles XII , est peut-être celui de tous dont la composition générale est la plus austère . Jamais les fautes & les erreurs brillantes où la séduction de la gloire entraîne un jeune homme & un Héros , ne furent mieux appréciées que dans cet Ouvrage , sans que l'imagination , qui peut-être en est éblouie en secret , dicté jamais son jugement à la raison .

L'Histoire moderne avant lui , vous le savez , Messieurs , portoit encore l'empreinte de ces temps barbares où les Oppresseurs & les Tyrans des Nations seuls étoient comptés parmi l'espèce humaine ; où le Peuple & tout ce qui n'étoit qu'homme n'étoit rien . Les Gouvernemens avoient changé . L'homme étoit rentré du moins dans une partie de ses droits ; mais l'Histoire frappée encore de l'esprit de l'antique servitude , sans faire un pas en avant , sembloit rester au siècle de la féodalité , elle n'osoit en quelque sorte croire à l'af-

l'affranchissement du Peuple , & le repoussoit de ses Annales , comme autrefois esclave il étoit repoussé de la Cour & des Palais de ses Tyrans . C'est M. de Voltaire , Messieurs , qui le premier a senti , a marqué la place que la dignité de l'Homme devoit occuper dans l'Histoire . Il a donc voulu que l'Histoire désormais , au lieu d'être le tableau des Cours & des champs de bataille , fût celui des Nations , de leurs mœurs , de leurs lois , de leur caractère ; & il a lui-même exécuté ce grand projet . Polybe avoit écrit l'Histoire guerrière ; Tacite & Machiavel , l'Histoire politique ; Bossuet , l'Histoire religieuse ; M. de Voltaire écrivit le premier l'Histoire philosophique & morale : aussi cet Homme extraordinaire , qui a renouvelé parmi nous presque tous les champs de la Littérature , a fait par son exemple une révolution dans l'Histoire . On s'est empressé de suivre ses traces , comme tous les Navigateurs de l'Europe suivirent en foule les traces de Colomb dans les routes qu'avoit devinées son génie , & chacun est venu partager les dépouilles de ce Nouveau-Monde de l'Histoire ouvert à notre siècle . Tous les Ouvrages faits dans ce genre sont autant d'

hom.

hommages rendus à M. de Voltaire ; & parmi les Ecrivains qui l'ont imité , il a la gloire de compter aussi des Hommes célèbres , soit en France , soit en Angleterre , à-peu-près comme ces Rois conquérans , qui , outre la multitude qu'ils traînoient dans leurs armées , comptoient aussi des Rois sous leurs drapeaux .

Il ne restoit plus qu'un succès à M. de Voltaire ; c'est celui du Roman : & il ne l'a point dédaigné , parce qu'il ne dédaigna jamais aucune sorte de gloire . Ce genre qui a subi tant de révolutions , étoit destiné à en éprouver encore une nouvelle sous la main qui a donné un nouveau caractère à tout . Il est à remarquer que le Peintre de Zaire & d'Aménaide , l'Ecrivain qui a parlé de l'Amour avec tant de charmes , & quelquefois avec une galanterie si douce , a , pour ainsi dire , ôté l'empire du Roman aux femmes , qui de tout temps y avoient régné . Il en a fait un conte pour les sages qui veulent s'instruire , & il les instruit presque toujours en leur présentant une suite de tableaux rapides où il trace en courant les préjugés , les erreurs , les usages ridicules des Peuples , les désordres de la Société , & plutôt des vices

ces que des passions. Avide de faire la satire de l'homme dans tous les pays comme dans tous les rangs, il semble craindre que l'homme quelque part ne lui échappe & ne trouve un asile contre ses traits : il le poursuit par-tout, parcourt les ridicules du globe entier, passant d'un monde à l'autre; rapprochant ce qui peut-être ne le fut jamais par la Nature, mais créant l'illusion par la magie de ses pinceaux; étonnant sans cesse par des oppositions de scènes & de contrastes d'opinions ou d'idées; trouvant le côté plaisant des plus grands objets, & le côté philosophique des plus petits. M. de Voltaire dans ce genre d'Ouvrage, qui de tous est peut-être celui qui peint le mieux son esprit naturel & son imagination, a pressé, pour ainsi dire, & serré le ridicule, comme dans la Tragédie il a pressé le pathétique & l'intérêt. Ainsi le Roman, sous sa main, par une sorte d'association nouvelle, & qui n'étoit réservée qu'à lui, réunit à la fois le génie de l'Histoire, celui de la Comédie, celui de la Satire, celui de la Philosophie morale, & quelquefois le merveilleux des Orientaux qui devient philosophique par les grandes leçons qu'il en tire, en même temps

C qu'

qu'il plaît & qu'il étonne par l'empire inévitable que tout merveilleux a sur son imagination.

Après tant de travaux si opposés, que manquoit-il à cet Homme extraordinaire que d'avoir voulu voyager dans les sciences & annoncer les découvertes de Newton? Ce seroit à l'Ecrivain philosophe, au Géomètre créateur qui a lui-même confirmé les découvertes du Philosophe Anglois (1), & que je vois assis parmi vous, Messieurs, parce qu'au génie des plus hautes Sciences il joint le mérite d'une Littérature également fine & profonde; ce seroit à lui d'apprécier les efforts de M. de Voltaire en ce genre. Quelque jugement qu'on porte de cet Ouvrage, il aura droit d'étonner quand on le rapprochera de tous les autres. Les Grecs remercièrent Alexandre de ce qu'après avoir tout parcouru & tout vaincu, il leur avoit montré les Indes, quoiqu'il ne les eût pas conquises.

Cette Monarchie universelle des talens, cet Empire composé de tous les Empires réunis, avoit

(1) *Recherches sur la précession des Equinoxes, & sur différens points du Système du Monde*, par M. d'Alembert.

avoit été sans modèle & sans exemple dans les quatre grands siècles des Arts qui avoient précédé celui-ci . Le siècle fameux de Louis XIV. ne vit personne qui osât même aspirer de loin à cette conquête générale , & l'ambition qui veut tout dominer , parut alors n'appartenir qu'au Souverain : c'est que la force politique , principe de l'agrandissement des Rois , étoit alors fondée depuis long-temps ; au lieu que dans l'Empire des Lettres & des Arts tout commençoit à naître : il falloit d'abord tout créer . Le génie de l'invention , ce génie qui apparoît toujours à l'homme au sortir des temps barbares , rarement s'égare & se disperse à la fois sur plusieurs objets ; il repose sur un seul genre qu'il féconde par ces méditations profondes & lentes , créatrices des grandes idées . Telle est l'occupation & l'ouvrage du premier siècle des Arts . Mais quand tous les chemins sont ouverts , routes les carrières tracées , alors le génie peut concevoir le vaste dessein de tout embrasser & de tout réunir : & ce qui prouve , Messieurs , que c'est-là le progrès naturel ou de l'ambition ou du talent , c'est qu'à la fin du dernier siècle , & à la naissance du nôtre , deux Hommes d'un mérite distin-

gué , avant M. de Voltaire , avoient osé tous deux former ce grand projet ; mais tous deux furent comme ces Guerriers entreprenans & hardis que l'on rencontre quelquefois dans l'Histoire , qui , n'ayant reçu de la Nature , ni tout le talent , ni tout le génie de leur ambition , ont échoué , parce qu'ils exécutoient avec foiblesse ce qu'ils projettoient avec audace , mais cependant ont frayé la route à d'autres . La Morle & Fontenelle avoient tracé le plan de la conquête , & M. de Voltaire l'a exécuté .

Mais comment a-t-il pu rassembler tant de forces dont il avoit besoin ? Comment un seul homme a-t-il pu suffire à tant de travaux ? La Nature , qui s'est toujours réservée la plus grande part dans la formation des grands Hommes , avoit sans doute beaucoup fait pour lui . Elle lui avoit donné les trois instrumens du génie : ce tact prompt & rapide de l'esprit , qui d'un coup d'œil saisit , embrasse & rapproche les idées ; l'imagination ardente , qui , comme un miroir , fait tout réfléchir & tout peindre ; la sensibilité , tantôt douce & tendre , tantôt énergique & impétueuse . Joignez à toutes ces qualités cette inquiétude insurmontable d'un caractère

cière que le sentiment continuel de ses forces tourmente , qui se nourrit de son ardeur , & ne peut se reposer que dans l'agitation & le mouvement ; alors vous verrez naître cette passion opiniâtre & profonde d'une ame occupée quatre-vingts ans d'étude & de travaux , & qui ne connut jamais un seul instant , ni l'épuisement de la pensée , ni le refroidissement qui naît d'une longue habitude . Vous verrez naître cet amour dévorant de la gloire , cette soif de célébrité toujours satisfaite & jamais diminuée , qui , promenant des regards inquiets sur toute l'Europe , le portoit sans cesse à se mesurer avec tous les grands Hommes , lui faisoit rechercher des rivaux chez toutes les Nations , le mettoit en présence de tous les siècles passés & à venir . Vous verrez cette activité toujours renaissante , cette économie inquiète & avare de toutes les heures , une sorte de respect sacré pour le temps , dont la plus petite portion se présentoit à lui comme pouvant ajouter à sa gloire ; sentiment qui eût rendu le génie , comme la bienfaisance , inconsolable d'avoir perdu un jour . Il avoit donc reçu de la Nature, Messieurs , toutes les passions qui peuvent donner le plus de mouvement à

l'esprit , & prolonger ce mouvement jusqu'au plus long terme de la vie humaine . Tel le a été l'influence de son caractère sur son esprit . C'est ce caractère qui l'a soutenu dans la lutte éternelle qui lui étoit assignée contre l'Envie ; car à mesure que le grand Homme croît & s'élève , le spectre de l'Envie croît & s'élève à ses côtés . Elle s'attache à lui , & lui dit : „ Luttons ensemble ; „ je veux te rendre tous les tourmens que „ tu me causes “ . Grâce à l'activité & à cette ame de feu qui enflammoit M. de Voltaire , il a soutenu le combat jusqu'à la fin , & il est demeuré vainqueur .

Parmi les Hommes célèbres de toutes les Nations , il en est bien peu qui aient été tout ce qu'ils pouvoient être . Est-ce que l'homme n'auroit point assez l'orgueil & le sentiment de sa force ? ou bien est-ce le sceau de la foiblesse humaine que l'ame la plus vigoureuse est souvent obligée de s'arrêter par l'impuissance d'être toujours active ? M. de Voltaire est peut-être le seul qui ait rempli toute l'étendue de son talent , & atteint , pour ainsi dire , en tout sens , aux bornes de son génie . Ses délassemens même ont servi à sa gloire ; ses repos ont été fé-

con-

conds. Nul homme, dans aucun siècle, n'a fait plus d'usage des deux grands trésors de l'homme, la pensée & le temps.

Il sembleroit, Messieurs, que nous aurions épuisé tous les titres de gloire de M. de Voltaire : il nous en reste encor un, celui peut-être qui rend sa mémoire plus chère à l'Europe ; c'est ce sentiment général d'humanité qui étoit dans son cœur, & qui a répandu un charme si intéressant & si doux sur tous ses Ouvrages. Plus la Législation est imparfaite chez tous les Peuples, plus les liens particuliers de la Patrie se relâchent, & plus il devient nécessaire de rappeler ce sentiment universel de bienveillance qui doit unir l'homme à l'homme, & de suppléer du moins aux vices ou aux erreurs des Lois par cette grande Législation de la Nature, qui sur toute la terre a voulu mettre la foiblesse & le malheur sous la protection de la pitié.

Entre des Ecrivains, Messieurs, qui ont enseigné cette partie de la morale publique, quel homme a jamais élevé une voix plus éloquente & plus forte que M. de Voltaire ? Qui a versé plus de larmes ou d'attendrissement ou d'indignation sur les maux du genre humain ? L'humanité qui l'inspire semble

mettre sous ses yeux tous les malheurs qu'il nous retrace. On diroit qu'il écrit à la lueur des incendies & des bûchers, & qu'il entend du milieu des flammes les cris des victimes. Témoin lui-même de quelque infortune, il n'étoit pas le maître de résister à ce sentiment impérieux de la pitié; elle faisoit couler des larmes de ses yeux; elle passionnoit tous les accens de sa voix. A l'aspect de tous les malheureux, la Nature l'avoit condamné à éprouver tous les tourmens de la sensibilité. Familles innocentes, & devenues hélas! trop célèbres, dont il a plaidé les intérêts & la cause devant le Tribunal de la France & de l'Europe, qu'il a retirées du pied des échafauds sanglans pour les conduire aux pieds du Trône, & y réclamer l'autorité sainte des Lois contre les surprises de l'erreur; augustes victimes (car vous êtes consacrées par le malheur) qu'il a derobées à l'injustice, à l'opprobre, l'opprobre qui pour l'innocence est le plus cruel des tourmens sans en excepter la mort, vous tous infortunés qu'il a secourus par la protection puissante du génie éloquent & de la vertu active & courageuse; & vous, Habitans de cette Colonie fondée par ses bienfaits, que
n'êtes-

n'êtes-vous ici rassemblés autour de son buste que j'apperçois ! Vous lui rendriez les hommages les plus touchans : vous baigneriez tous ensemble ce buste de vos pleurs ; & cette image insensible d'un grand Homme seroit mieux honorée par vos larmes, qu'elle ne l'a été encore de son vivant & après sa mort par ces guirlandes de fleurs dont elle a été couronnée sur le Théâtre au bruit de l'admiration & de la reconnoissance publique.

Ordinairement , Messieurs , le génie ne règne que sur l'avenir ; sa puissance est tardive ; son empire lui est disputé par l'âge qui l'a vu naître. Il faut , pour dominer sur la terre, qu'il renaisse du sein de la tombe, & que la mort ait épuré tout ce qu'il avoit reçu de foible & de mortel de la Nature. M. de Voltaire fut excepté de cette loi. Vivant , il a , pour ainsi dire , assisté à son immortalité. Son siècle a acquitté d'avance la dette des siècles à venir. Sa Nation a donné l'exemple à l'Europe ; l'Europe l'a rendu à sa Nation . Pour comble de gloire , il est venu , après quatre-vingts ans, recueillir dans sa Patrie des honneurs qui jamais n'ont été rendus qu'à lui ; & cette fois-ci , du

moins , la mort , qui étoit déjà si proche , n'a pu enlever au Tasse son triomphe .

Cet Homme illustre , qui avoit tant de titres à la renommée , qui attiroit sur lui les yeux de tous les Souverains , & par son génie s'étoit fait une sorte de Puissance de l'Europe , avoit désiré l'honneur d'être associé parmi vous , Messieurs . Il étoit persuadé que votre gloire pouvoit ajouter à la sienne , & qu'il manqueroit quelque chose à l'éclat de son nom , tant qu'il ne seroit pas inscrit sur votre liste parmi cette famille immortelle & cette génération successive de grands Hommes , qui depuis sa naissance ont marqué votre établissement . Il fut donc reçu parmi vous , Messieurs . Les ombres des Corneilles , des Racines , des Despréaux qui habitent ce Sanctuaire , reconnurent l'héritier de leur talent come de leur gloire . La Nation put voir dans cette Assemblée M. de Voltaire assis auprès de Montesquieu , & l'Auteur de Mahomet & de Zaïre près de l'Auteur de Rhadamiste & d'Electre . Jour éclatant & à jamais célèbre dans vos fastes ! Magnifique adoption qui dut rappeler ces temps où , dans l'ancienne Rome , en présence de tout le Peuple , la famille des Scipions

pions adopta le sang de Paul Emile , & où des deux côtés on voyoit les triomphes s'allier avec les triomphes . Dans ce jour solennel , M. de Voltaire , en échange de l'honneur qu'il reçut de vous , vous apporta le tribut de quarante ans de gloire qu'il avoit déjà acquise , & qui pendant trente années encore devoit s'accroître sans cesse par les travaux & les succès de ce génie infatigable . Cette gloire s'est réfléchie sur vous toute entière , Messieurs . Je ne crains pas de le dire , ce grand Homme a illustré l'ouvrage & la fondation de Richelieu ; il a payé à Louis XIV. la dette de l'Academie par l'Histoire de son siècle ; il a été le Panegyriste des succès éclatans qui ont marqué la première partie du Règne de Louis XV. Qui mieux que lui auroit célébré le Règne & le Gouvernement de Louis XVI , & cette époque à-la-fois d'humanité pour le Peuple & de grandeur pour l'Etat , où l'on voit d'un côté l'économie la plus sévère dans l'administration des Finances , de l'autre l'usage le plus noble des dépenses publiques ; les trésors dérobés aux besoins dévorans du luxe , pour être versés dans nos Ports & sur nos Chantiers ; ces Ports , si long-temps déserts ,

repeuplés par nos Vaisseaux ; l'émulation renaissant sur les Mers ; & la France reprenant par degrés dans l'Europe la place que lui assigne sa grandeur naturelle, place à laquelle elle sera toujours sûre de remonter quand elle le voudra , & que la France seule, pour quelques momens , peut faire perdre à la France ? C'est à vous, Messieurs, qui tenez dans vos mains les crayons de la Poésie & ceux de l'Histoire , à peindre à la Postérité ces événemens & les orages de la grande révolution qui bientôt doit changer les intérêts des deux Mondes. Pour moi, j'aime à vous retracer les qualités personnelles de notre jeune Souverain ; ce goût pour la vérité, marque d'un esprit juste & d'une ame droite qui ne craint pas de fixer ses regards sur elle-même ; cet éloignement du faste , qui est un garant de plus pour le bonheur du peuple , & un engagement avec soi même pour avoir une grandeur réelle, & qui tienne aux sentimens ; la simplicité dans les manières jointe à la franchise des vertus ; l'austérité contre les vices, & l'indulgence pour les défauts ; la confiance noble & tendre dans la vieillesse expérimentée , confiance qui honore également le Roi qui la donne & le Ministre

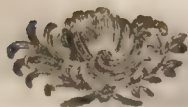
stre qui l'inspire ; une ame enfin dont tous les premiers mouvemens sont heureux ; qui, pour faire le bien , n'a besoin que de n'être pas contredit dans ses desirs ; en qui jusqu'aujourd'hui on n'a pu surprendre aucun des défauts ni de son âge ni de son rang , & qui dans la première jeunesse orne la majesté du Trône par celle des mœurs.

Vous m'entendrez avec plaisir quand je vous parlerai d'une Reine sensible à tous les Arts que vous cultivez , qui a plus d'une fois honoré de ses larmes les chef-d'œuvres du génie représentés devant elle , comme elle fait en verser à l'aspect des malheureux qu'elle soulage , devenue plus chère à la France par ce gage heureux de fécondité , qui annonce encore un plus grand bonheur à la Nation , & par cette humanité si douce qui dernièrement a substitué des bienfaits à une vaine pompe , & n'a voulu d'autre fête dans Paris , que le spectacle attendrissant de l'Hymen couronnant la jeunesse & l'innocence dans cent familles indigentes & honnêtes.

Mais où puis-je mieux consacrer que dans le Sanctuaire des Lettres en votre présence , Messieurs , ma reconnaissance éternelle pour
le -

le Prince qui a daigné m'attacher à lui par un titre encore plus cher pour moi que ses bienfaits ? C'est à ce titre que je dois l'honneur d'avoir vu de plus près ce goût de l'occupation & de l'étude , si rare sur le premier degré du Trône , & qui remplit si bien les vuides de la grandeur ; toutes les connoissances qui conviennent à un Prince embellies de tous les agrémens naturels de l'esprit , & ces grâces du caractère aux quelles les Cours , & les François sur-tout , aiment à reconnoître les vertus . C'est lui , Messieurs , qui dans l'obscurité de ma retraite a daigné encourager mes foibles travaux . Son suffrage m'a enhardi à solliciter les vôtres . Le sentiment le plus doux de mon cœur , est de pouvoir unir dans ce moment ce que je dois aux bontés dont ce Prince m'honore , & ce que je dois au Corps Littéraire le plus distingué de l'Europe , qui a bien voulu m'adopter . Le travail de toute ma vie , je le répète , fera de me rendre digne de ce double honneur . Pour y parvenir , j'ai sans cesse à mes côtés l'image de l'Homme célèbre que vous regrettez , & qu'avec des crayons imparfaits j'ai tâché du moins de vous peindre . Et si je puis faire encore quelque pas dans

dans une des carrières où il s'est couvert de tant de gloire, je lui dirai, comme un des moins dignes successeurs d'Alexandre auroit pu dire aux pieds de la statue de ce Conquérant : „ O grand Homme ! la Nature veut „ que ton Empire soit divisé . Il faut que „ la foiblesse humaine se partage le fardeau „ que ta main soutenoit . Permis à un Soldat de tenter la conquête d'une de tes „ Provinces , & que son nom s'ennoblisse à „ jamais, placé, même dans une grande distance, à la suite du tien ! “



Réponse de M. l'Abbé de Radonvilliers, Directeur de l'Académie Française, au Discours de M. Ducis.

MONSIEUR,

DEPUIS long-temps il suffisoit dans nos Assemblées de nommer M. de Voltaire, pour réveiller l'attention, la fixer sur lui, & la détourner de tout autre objet. Cet hommage rendu souvent à sa personne pendant qu'il a vécu, il est encore plus honnête de le rendre à sa mémoire. Je me propose donc de consacrer mon Discours à l'éloge de ses talens, non que je me dissimule la difficulté du sujet, ou que je me flatte de pouvoir la vaincre : mais je ne veux pas tromper l'attente du Public, qui, sur le nom de M. de Voltaire, s'est rassemblé aujourd'hui avec tant d'empressement. J'ai quelque droit d'ailleurs à l'indulgence de ceux qui m'écourent. Ils savent que si je porte la parole ce n'est pas une fonction que j'aie choisie ou désirée. J'obéis à nos usages, en regrettant que le sort n'ait pas mieux servi M. de Voltaire, l'Académie & le Public.

C'est

C'est à vous, Monsieur, qu'il convenoit de célébrer des talens qui ne vous sont pas étrangers ; je parle de ceux qu'exige l'Art dramatique, considéré comme une portion essentielle des Belles-Lettres. Vous marchez dans cette brillante carrière sur les traces de votre illustre Prédécesseur ; à son exemple, vous faites mouvoir, avec une égale habileté, les deux puissans ressorts de la Tragédie. Vos premiers Ouvrages, en excitant une vive terreur, ont posé les fondemens de votre réputation, & votre Oedipe y a mis le comble, en inspirant une douce pitié. Dites-nous par quel art vous savez si bien vous insinuer dans les coeurs, & en diriger les mouvemens ? C'est un secret que vous vous cachez à vous-même : mais je dois le publier pour l'instruction des jeunes Poètes. Qu'ils s'étudient à n'avoir que des sentimens honnêtes, qu'ils se pènèrent d'amour pour la vertu, d'horreur pour le vice, & qu'ils fassent parler Oedipe, Admète, Antigone ; ils mettront dans la bouche de ces Heros les mêmes discours qui, dans votre Tragédie, produisent de si grands effets. Pour les bontés du Prince auquel vous êtes attaché, je ne vous demande pas par quelles intrigues vous les avez obte-

obtenues ; personne n'ignore que les seules qui réussissent auprès de lui sont les talens & les vertus . Des moeurs simples & respectables , un caractère liant , un commerce doux dans la société , vous ont fait des amis qui se sont intéressés en votre faveur . Le Public même s'est déclaré pour vous par des applaudissemens soutenus : son suffrage a déterminé le nôtre .

Vous devez , Monsieur , en être d'autant plus flatté , que vous ne succédez point à un simple citoyen de la République des Lettres , mais au Chef même de la Littérature . Si M. de Voltaire n'en avoit pas le titre , il en avoit les honneurs : les Gens de Lettres de ses amis les lui accordoient volontiers ; & ses ennemis , las de combattre l'opinion publique , n'osoient plus les lui contester .

Heureux si , tenant dans le siècle de Louis XV. la place des beaux Génies qui ont illustré le siècle de Louis XIV. , il eût conservé leurs principes & imité leur exemple ! Corneille , Racine , Despréaux , satisfaits de l'honneur légitime que procurent les talens , dédaignèrent cette triste célébrité qui s'acquiert malheureusement par l'audace & par la licence ; ils abandonnoient aux Ecrivains
sans

sans génie ces ressources déplorables. Pour-
 quoi M. de Voltaire a-t-il paru ne les pas
 croire indignes de lui ? Espérons que bientôt
 une main amie, en retranchant des Ecrits
 publiés sous son nom tout ce qui blesse la
 Religion, les mœurs & les Lois, effacera la
 tache qui terniroit sa gloire. Alors, au lieu
 d'une Collection trop volumineuse, nous
 aurons un Recueil d'Œuvres choisies, dont
 la sagesse pourra faire usage sans inquiétude
 & sans danger. C'est dans ce Recueil uni-
 quement que je puiserai la matière de son
 Eloge; elle est si abondante, qu'on me par-
 donnera si, dans les bornes qui me sont pre-
 scrites, je ne fais que l'effleurer.

J'ouvre ses Œuvres poétiques, & je con-
 temple d'abord la Henriade comme un mo-
 nument élevé à la gloire de la Nation. Nous
 avons, dans presque tous les genres, des ri-
 vaux à opposer, si non aux Anciens, du
 moins aux Peuples modernes qui cultivent les
 Beaux-Arts; l'Epopée nous manquoit. Le
 sentiment de ses propres forces, peut-être aussi
 l'audace d'un âge confiant, poussa le jeu-
 ne Voltaire dans cette périlleuse carrière, &
 le Parnasse François eut enfin le premier, &
 jusqu'ici le seul Poème épique dont il puisse
 déco-

décorer ses fautes. Je fais que la critique y a cherché des défauts , & qu'elle en a trouvés : mais je fais aussi que les beautés s'y présentent en foule sans qu'il soit besoin de les chercher .

Nous n'entrerons point dans le détail des autres Poësies de M. de Voltaire. Que pourrois-je ajouter , Monsieur , au caractère que vous en avez tracé avec tant de justesse ? Contentons nous de jeter un coup d'œil rapide sur le nombre , l'étendue & la perfection de ses talens . Il a parcouru toutes les routes du Parnasse , & moissonné par-tout des lauriers ; il a varié le ton des ses chants depuis l'Epopée jusqu'aux Pièces fugitives & aux simples badinages de société. A peine il étoit entré dans la lice poétique , déjà il devoit tous ses Concurrans ; déjà sa noble émulation ne voyoit plus d'autres objets dignes de l'enflammer , que deux illustres rivaux , Rousseau & Crebillon. Rousseau , porté sur les ailes du génie , s'élevoit au faite du genre lyrique ; Crebillon , se renfermant , pour ainsi dire , dans les antres noirs de la mélancolie , enseignoit à Melpomène de nouveaux secrets pour redoubler la terreur . Nous ne comparerons point M. de Voltaire à l'Auteur
subli-

sublime des Odes sacrées & des Cantates ; la carrière où ils ont couru n'est pas la même . Il n'a pas craint de mesurer ses forces avec Crebillon , & de lutter corps à corps . L'Auteur de Rhadamiste & Zenobie ne fut point ébranlé ; mais l'Auteur de Catilina ne put résister à un athlète plus jeune & plus vigoureux . Oserai-je dire que dans notre siècle Rousseau a tenu le sceptre poétique , sans avoir de rival à redouter ; qu'après lui Crébillon y porta la main , & le tenoit avec gloire , lorsque Voltaire le saisit d'une main plus ferme , & le tint avec plus de gloire encore ? Quel est l'heureux Successeur auquel il l'a remis en mourant ? Le siècle prochain le nommera .

Ce seroit peu pour un Poète d'avoir joui pendant sa vie d'une grande réputation , s'il ne la transmettoit avec son nom & ses Ouvrages aux temps les plus reculés . Il est plus d'un exemple de ces Princes de la Littérature dégradés après leur mort , dont les Ouvrages sont tombés dans le mépris , & dont peut-être les noms même seront inconnus à la Postérité . La mémoire de M. de Voltaire n'a pas à craindre un retour si funeste , elle ne s'obscurcira jamais ; outre l'éclat dont elle

elle brille en ce moment, nous avons un indice certain de sa durée.

Lorsque la Nature destine un Poète à l'immortalité, parmi les belles qualités dont elle se plaît à l'enrichir, elle en choisit une qu'elle semble préparer avec plus de soin, & qu'elle répand dans son ame d'une main plus libérale. Ainsi elle doua Homère du génie de l'invention : personne ne l'égala jamais pour l'abondance & la variété des idées. Ainsi elle doua Virgile d'un jugement exquis : personne ne fut jamais, comme lui, dire toujours ce qu'il convient, & ne rien dire de plus. Appelez-vous tous les Poètes qui jouissent de l'immortalité, il n'en est aucun que vous ne reconnoissez sur le champ à cette qualité dominante qui fait son caractère distinctif, & pour ainsi dire sa physionomie. Pour ne point sortir de notre Nation, vante-t-on dans un Poète la vigueur de l'ame, les sentimens sublimes ? c'est Corneille : la sensibilité du coeur, le style tendre & harmonieux ? c'est Racine : la molle sensibilité, la négligence aimable ? c'est la Fontaine : la raison parée des ornemens de la Poésie ? c'est Despréaux : la verve, l'enthousiasme ? c'est Rousseau : les crayons noirs, les peintures ef-

fra-

frayantes ? c'est Crebillon : le coloris qui donne aux pensées, aux sentimens, aux images, un éclat éblouissant ? c'est Voltaire. Il a traité en vers toutes sortes de sujets. Vous admirez dans les uns des pensées nobles & élevées, dans les autres, des pensées fines & délicates ; tantôt le feu du génie, tantôt la chaleur du sentiment ; enfin, toutes les beautés qui font aimer les bons vers. C'est par-là qu'il est Poète : mais par-tout, & quel que soit son sujet, vous admirez la couleur brillante dans la quelle il trempe son pinceau ; c'est par-là qu'il est Voltaire. Cette magie d'un style pur, clair, étincelant ; est le don propre qu'il a reçu de la Nature, le trait qui le caractérise, l'augure de son immortalité.

Quittons la Poësie, & suivons M. de Voltaire dans l'autre partie du monde Littéraire. Là, je le vois occuper une place distinguée parmi les Ecrivains en prose. J'évite toute exagération, peut-être même j'en dis trop peu, & je serois autorisé, en faisant son Eloge, à le mettre le premier des Ecrivains de son siècle ? En est-il dont les Ouvrages fussent attendus avec autant d'impatience, débités avec autant de promptitude, multipliés sous au-
tant

tant de formes , lus avec autant d'avidité ! Cette vogue si constamment soutenue n'a rien de surprenant . Les Ouvrages de M. de Voltaire , soit par une rencontre heureuse , soit par une combinaison habilement réfléchie , sont exactement ce qu'ils devoient être pour flatter le goût de son temps . L'envie de s'instruire est répandue aujourd'hui parmi les gens du monde , la lecture est devenue un besoin pour eux . Mais le plaisir est toujours resté le premier de leurs besoins . Un Livre purement frivole ne flatte point assez leur amour-propre ; ils veulent enrichir leur esprit , & cependant ne se donner aucune peine . Les Ecrits de M. de Voltaire offrent des richesses dont l'acquisition est facile & agréable . La réputation de l'Auteur vous invite , un style séduisant vous entraîne , les heures s'écoulent insensiblement , sans fatigue & sans ennui , & vous recueillez pour fruits de cette douce occupation , mille traits pétillans d'esprit , des anecdotes curieuses , des réflexions piquantes , des maximes utiles d'indulgence mutuelle , de générosité , de bienfaisance , & des autres vertus humaines qui embellissent le commerce de la vie . Le soin continuel de mêler l'utilité à l'agrément , le badinage à la

la

la morale, est un des secrets de M. de Voltaire, & peut-être la source principale de ses grands succès ? Est-ce la Nature qui lui avoit enseigné ce secret ? ou l'avoit-il découvert par son travail ? Sans doute il apporta en naissant les qualités les plus rares : mais ne pensez pas qu'il ait abandonné le soin de sa gloire à ses talens naturels ; il ne se laissa jamais de les polir & de les perfectionner . L'amour de l'étude n'étoit point en lui un goût seulement ; mais une passion ardente, que les glaces même de la vieillesse n'ont pu éteindre . Elle subjugoit toutes les autres affections, émoussoit les pointes de la douleur, ranimoit la langueur des infirmités, remplissoit les journées , & suppléoit au repos des nuits .

Une application si constante & des lectures immenses avoient fourni à M. de Voltaire un amas prodigieux de connoissances en tout genre . Il savoit bien en faire usage , & les agrémens de son style les faisoit paroître dans le jour le plus avantageux . A-t-il donc prétendu à la monarchie universelle dans les sciences ? Se seroit-il laissé éblouir par cette brillante chimère ? Ses ennemis le lui ont reproché : mais le reproche est injuste, & je

D

n'ai

n'ai besoin pour le réfuter que de sa propre conduite. Lorsqu'il s'agissoit de la belle Littérature ancienne ou moderne, nationale ou étrangère, il discutoit sérieusement le point contesté, approfondissoit la matière, & appuyoit son opinion sur les vrais principes. Pour les questions d'un autre genre, il défendoit son sentiment, moins par des discussions profondes & des recherches savantes, que par des bons mots & des traits plaisans. Dans cette espèce de guerre, après une courte excursion, il se retiroit sur son terrain, où il faut convenir qu'il combattoit avec un grand avantage.

Admis dès sa jeunesse, recherché même avec empressement dans les sociétés les plus polies du grand monde, il s'y étoit foriné à badiner avec grâce sur toutes sortes de sujets. Cet art élégant, plus commun chez les François que chez les autres Peuples, M. de Voltaire l'a possédé dans le plus haut point de sa perfection; il l'exerçoit avec une facilité & une adresse inimitables. Une foule de traits ingénieux & de saillies piquantes donnoit à sa conversation un charme qui laissera un long souvenir, & jusqu'à ses derniers jours, l'occasion lui fournissoit encore des mots & des
repar-

reparties dignes de son plus bel âge. Sa plume a répandu le même agrément sur ses compositions. Dans le cours d'un style toujours enjoué, toujours léger, vous rencontrez fréquemment un trait plus aiguë, qui comme un éclair vous surprend & vous éblouit. Il règne dans tous ses Ouvrages un ton de gaieté & de plaisanterie, qui caractérise sa manière, & qui plus d'une fois a révélé le nom de l'Auteur. Je ne fais s'il a voulu imiter Lucien; mais il me semble appercevoir un rapport assez frappant entre leur façon d'écrire & de penser. L'un & l'autre répand à pleines mains, & sur tous les objets indistinctement, le sel de la satire & de l'ironie. Le Lucien moderne paroît, comme l'ancien, songer autant à se réjouir qu'à réjouir son Lecteur. Tous deux ont possédé le secret d'un vernis de ridicule presque ineffaçable, & tous deux ont essuyé quelques reproches sur l'usage de ce secret dangereux.

Je voudrois finir : mais puis-je passer sous silence la prodigieuse fécondité de M. de Voltaire ? Quelle multitude d'Ouvrages, dont quelques uns suffiroient pour faire un grand nom à un autre Ecrivain ! Puis-je ne pas observer la réunion inouïe des talens de la

Poësie & de la Prose au point où il les a portés ? Citez-moi un autre Poëte du premier ordre , qui soit connu par un corps complet de bons Ouvrages en prose ? Il étoit réservé à M. de Voltaire d'établir sa réputation sur deux bases indépendantes l'une de l'autre , & toutes deux inébranlables .

Cette singularité n'est pas la seule qu'offre l'histoire de sa longue vie ; la durée même de sa vie paroîtra singulière , si on se rappelle la frêle apparence de ses organes , & son tempérament tout de feu , allumé encore par des passions vives , par des travaux continuels , & par un régime extraordinaire . Une fortune honnête qu'il avoit héritée de ses pères s'étoit grossie entre ses mains jusqu'à l'opulence , espèce de prodige dans la Profession des Lettres . Cependant , je ne daignerois pas en faire la remarque , si sa générosité n'avoit rendu ses richesses aussi utiles à d'autres qu'à lui-même . La vie des Gens d'Etude est communément tranquille & uniforme ; celle de M. de Voltaire fut pleine d'agitations & d'événemens variés . Il a vécu , dans sa Patrie & dans les Pays étrangers , dans les Cours même des Rois . Après y avoir goûté les charmes de la faveur , & en avoir
re-

reconnu l'instabilité, il se fixa dans la retraite. Ce ne fut pas cette retraite obscure & solitaire dont parle Horace, où l'on se cache pour oublier les hommes & pour en être oublié; mais une retraite fameuse, où la Gloire & la Renommée furent ses compagnes inséparables. Habitant sa Terre qu'il fertilisoit par ses soins, au milieu des Cultivateurs & des Artisans qu'il encourageoit par ses bienfaits, entouré des personnes qui lui étoient les plus chères, & ménageant pour lui-même la meilleure partie de son temps, il jouissoit tranquillement du spectacle de la campagne, du sentiment de la bienfaisance, des plaisirs de la société & des douceurs de l'étude. Chaque jour lui apportoit les tributs de l'estime & les hommages de l'admiration. Mais tout-à-coup il abandonne le séjour paisible des Champs pour le bruit & le tumulte de la Capitale. S'il venoit y chercher des secours contre les maux & les menaces de la vieillesse, ses vœux & les nôtres ont été malheureusement trompés : mais s'il venoit pour y jouir de sa gloire, ses vœux ont été remplis au de-là de son attente. Pouvoit-il prévoir que la curiosité traineroit le Peuple même sur ses pas ? Des égards plus réfléchis
& des

& des attentions plus honorables ont dû le surprendre moins & le flatter davantage . Je puis lui appliquer ce que Tacite a dit d'Auguste : „ On a renouvelé pour lui tous les „ honneurs accordés à d'autres ; on en a „ même inventé qui étoient sans exemple “.

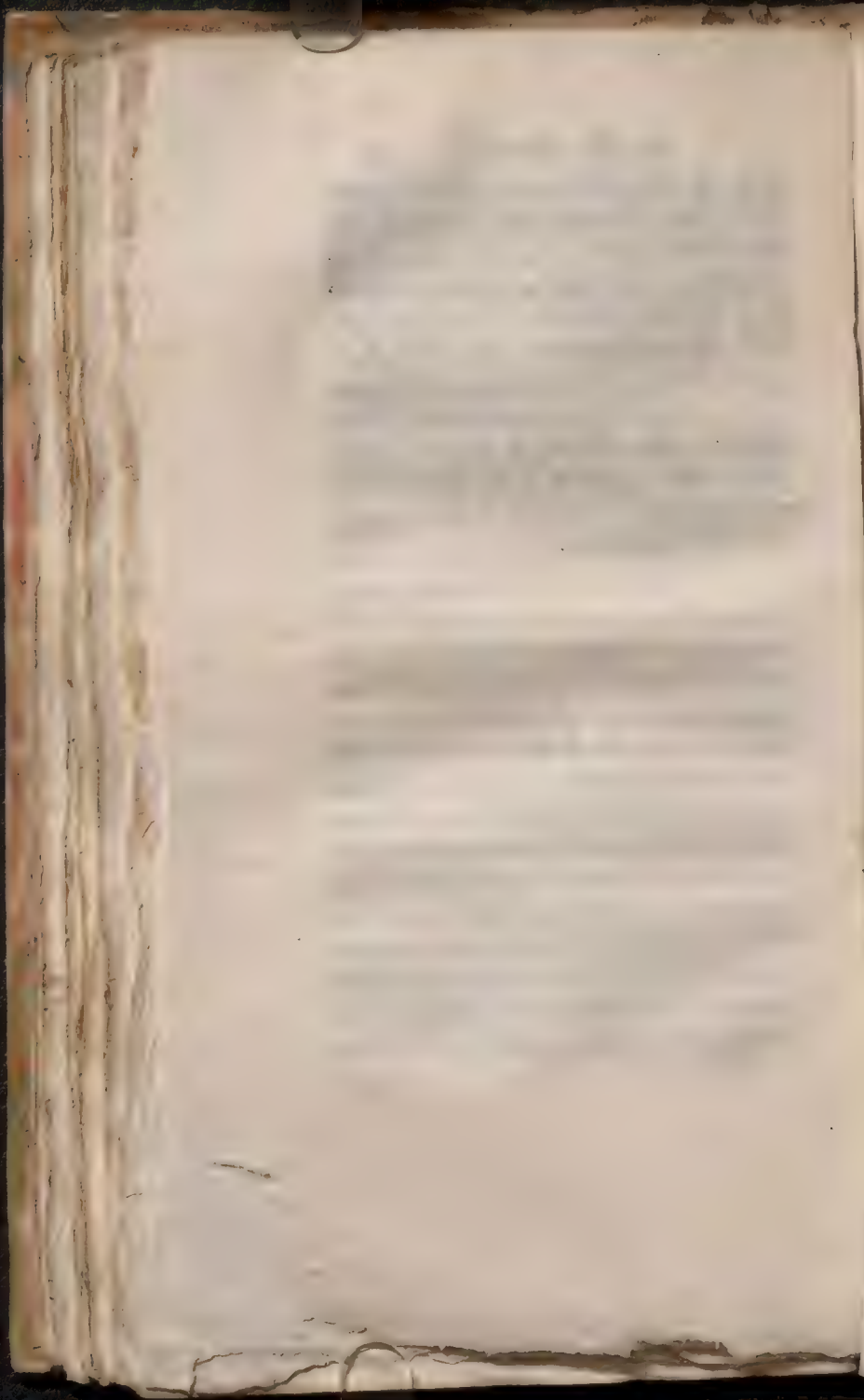
Cependant il a manqué un jour à son triomphe , celui où il auroit paru dans nos Assemblées publiques . Si son image y a été reçue avec tant d'acclamations , quels transports n'y auroit pas excité sa présence !

L'Académie par une distinction singulière & bien méritée , lui avoit déferé la place de son Directeur . Eh ! plutôt à Dieu que la mort lui eût laissé le temps de l'occuper ! plutôt à Dieu qu'assis parmi nous , il nous eût entretenus du Règne de notre auguste Protecteur ! De quelles couleurs il auroit peint le Gouvernement doux, mais ferme , paisible, mais vigilant , qui a coupé la racine de nos anciennes dissensions ! l'Administration habile qui a trouvé des ressources inespérées pour créer une Marine respectable , & doubler en peu de temps les forces de la Nation ! la Politique prévoyante , qui par une alliance contractée à propos , & noblement annoncée , enlève à nos Rivaux un grand Empire !

Mais

Mais s'il eût assez vécu pour féliciter le Roi d'être Père, son amour pour le sang de son Héros auroit rallumé dans ses veines le feu poétique ; il eût chanté , dans les transports de la commune allégresse , l'heureuse fécondité , qui , en préparant une Reine à un Trône étranger , promet aussi un Héritier au Trône de Henri IV. Ces grands sujets étoient dignes des talens de M. de Voltaire , talens uniques que je peindrai d'un dernier trait : ceux-mêmes qui en déplorent l'abus sont contraints de les admirer .

F I N.



P R É C I S
HISTORIQUE

S U R

M. DE VOLTAIRE

PAR DE LA HARPE.





P R É C I S
HISTORIQUE
S U R

M. DE VOLTAIRE (*).

MARIE François Arouet qui s'est rendu si célèbre sous le nom de Voltaire (**), est né le 21 Novembre 1694, de François Arouet, conseiller du roi, ancien notaire au châtelet, trésorier de la chambre des comptes, & de Marie Marguerite Dau-mart.

A Z Le

(*) L'auteur avait donné ce précis pour la *gallerie universelle*. Comme tout le monde n'est pas à portée de se la procurer, on a cru faire plaisir aux amateurs, en plaçant ici ce morceau.

(**) *Voltaire* est le nom d'un petit bien de famille, qui appartenait à la mère de l'auteur.

Le nom, le génie, l'âge de ce grand homme ; l'avantage qu'il a eu, & qui n'est pas le moindre de tous, de voir passer quatre générations ; sa prééminence dans l'empire des lettres ; tout l'élève tellement au-dessus de ses contemporains, que ses ennemis même ne lui donneraient pas d'autre rang que celui qu'on lui décerne ici dans la classe des hommes illustres. L'amitié ne peut qu'ébaucher quelques traits de son éloge dans un cadre étroit & prescrit. C'est à la postérité d'achever ce grand tableau.

Le sujet est abondant, & je serai succinct, parce que ce n'est pas ici qu'il faut le remplir. Je ne dirai pas tout ce que je pense & tout ce que je sens, mais ce qui me paraît généralement reconnu. L'amitié, quoiqu'elle soit le plus louable des sentimens, le seul où l'excès soit permis (*), doit se défier d'elle-même, quand elle se rend l'interprète de la voix publique. M. de Voltaire qui a survécu à tant d'hommes qu'il a vu naître, n'a pas survécu à l'envie qui ne meurt point ; & l'envie a toujours des partisans,
par-

(*) Voltaire.

parce qu'il y a toujours beaucoup d'hommes aisément trompés, ou désirant de l'être, & qu'elle parle plus haut & plus souvent que l'équité.

M. de Voltaire annonça dès ses premières années, cette activité d'imagination & cette facilité de produire, qui sont les caractères les plus marqués d'un génie heureux & supérieur; il a dit de lui-même:

Au sortir du berceau. j'ai bégayé des vers.

Mais il parlait à l'âge où les autres bégayaient. On a de lui plusieurs morceaux écrits à quatorze ans, & qui ne se sentent point de l'enfance. Ses études furent brillantes. Il connut les anciens qu'il a toujours aimés, & s'instruisit chez les grands maîtres du bon goût, mal traduits par des hommes qui n'ont eu que de l'esprit. Mais l'hommage qu'il rendit aux anciens, fut toujours exempt d'idolâtrie & de fanatisme. Il sut les juger en les admirant. A dix-neuf ans il composa un Œdipe, d'après celui de Sophocle; & malgré celui de Corneille qui avait du succès, le sien en eut un prodigieux. La Motte eut le noble courage d'imprimer, dans l'approbation de l'Œdipe, que le public s'était

promis un digne successeur de Corneille & de Racine . Il est vrai que La Motte n'avait pas encore fait de tragédies . Mais cette approbation de l'Œdipe & Inés , font peut-être les deux choses qui lui font le plus d'honneur .

Roussseau écrivit que le français de vingt-quatre ans , c'est l'âge qu'avait M. de Voltaire quand l'Œdipe fut représentée , avait surpassé en beaucoup d'endroits le Grec de quatre-vingt . Il écrivait à M. de Voltaire : je vous regarde comme un homme destiné à faire la gloire de sa nation . N'oublions pas qu'il le mit dans la suite à côté de Gacon , & au-dessous de Voiture , & déplorons les passions humaines .

On fit vingt critiques de l'Œdipe . Il y en eut une bonne , celle que M. de Voltaire fit lui-même ; & une bien maligne & bien injuste , elle était de Racine le fils , qui se rendit depuis plus digne de son père , quand il composa le poëme de la religion .

Le père de M. de Voltaire , qui voulait que son fils fût avocat , & qui même l'avait chassé de sa maison parce qu'il voulait être poëte , vint à une des représentations de l'Œdipe , dans la loge de madame la maréchale .

chale de Villars , où était le jeune auteur . Il l'embrassa en fondant en larmes , au milieu des félicitations des femmes de la cour ; & il ne fut plus question de faire M. de Voltaire avocat .

La Henriade , qui parut quelques années après , était d'un autre genre de mérite non moins brillant & plus rare . C'était le premier poëme épique dont la France pût se glorifier . Il paraissait dans un tems où l'on était aussi avide de vers , qu'on en est aujourd'hui rassasié . La Henriade mit son auteur au comble de la gloire . Il y avait foule chez l'imprimeur , pour en avoir des exemplaires . Elle se perfectionna dans les éditions multipliées qu'on en fit ; & malgré les critiques , elle est encore regardée comme le plus grand & le plus beau monument de la poésie française .

La Henriade suffisait sans doute pour faire oublier le peu de succès des pièces de théâtre que donna M. de Voltaire , dans l'espace de douze ans , depuis Œdipe jusqu'à Brutus ; & c'est une anecdote remarquable , que même après cette sublime tragédie de Brutus , qui fut estimée , mais peu suivie , les plus beaux esprits de ce tems-là , Fontenel-

nelle , La Motte & d'autres , conseillèrent à M. de Voltaire de renoncer au genre dramatique qui n'était pas le sien , & de s'appliquer à tout autre genre de poésie . Il répondit en donnant *Zaïre* .

Zaïre , le chef-d'œuvre du sentiment & de l'intérêt théâtral ; *Zaïre* qu'aurait envié Racine , étonné de retrouver cette langue que lui seul avait connue ; *Zaïre* , l'ouvrage le plus touchant qu'on ait fait chez aucune nation , fut une époque nouvelle & éclatante dans la vie de M. de Voltaire . Il avait près de quarante ans . La mort de César , *Alzire* , *Mérope* , *Mahomet* , *Sémiramis* , *Oreste* , donnèrent l'idée d'un genre de tragédie dont il n'existait point de modèle , & d'un style qui pouvait être comparé à celui de Racine , sans lui ressembler . C'est après *Mérope* que M. de Voltaire fut enfin reçu à l'académie française . Le public l'y avait appelé par acclamations ; & les obstacles qui l'en avaient écarté jusqu'alors , cédèrent aux cris de la renommée . Mais on aurait peine à imaginer ce qu'il fallut de soins & d'efforts , pour sauver un reproche éternel à la nation & à l'académie ; reproche qui pourtant n'aurait du tomber , ni sur l'une ni sur l'autre .

Ce

Ce moment fut pour M. de Voltaire, celui de la faveur & des récompenses. C'est vers ce tems qu'il fut chargé de travailler aux fêtes que l'on devait célébrer pour le mariage du dauphin. C'est alors qu'il obtint de la libéralité du roi, la charge de gentilhomme ordinaire, dont il a conservé le titre. On y joignit la place d'historiographe de France, qui était bien due à l'auteur de l'éloquente histoire de Charles XII. Il s'en rendit encore plus digne, lorsqu'il traça le tableau du siècle de Louis XIV, & le tableau, plus vaste & plus difficile, de l'esprit humain dans tous les siècles & chez toutes les nations. Ces deux ouvrages absolument originaux, sont émanés de cet esprit philosophique, qui se confondant par un mélange heureux & rare avec l'imagination poétique, a marqué d'un cachet particulier toutes les productions de M. de Voltaire.

Cet esprit avide de toute espèce de connaissances & de vérités, peut-être aussi entraîné par l'exemple & la société d'une femme célèbre, & par le désir de partager ses goûts, s'éleva jusqu'à la hauteur où Newton s'était placé pour deviner le secret de la nature & en calculer le système. Il rendit

B

com-

compte le premier des découvertes de cet illustre Anglais. Le premier, il nous fit goûter la philosophie de Locke, le génie brut de Shakespéare & de ses compatriotes, & leur littérature hardie, féconde & républicaine. Ce sont autant de services qu'il nous rendait, & qui furent payés comme le sont trop souvent les services qu'on rend à sa patrie.

Ce n'est pas ici le lieu de retracer les chagrins qui l'obligèrent à quitter la sienne, pour aller vivre à la cour d'un roi philosophe, dont la réputation alors naissante, accrue depuis par les dangers, les revers & les victoires, a jetté un si grand éclat; qui a étonné & combattu l'Europe, donné des loix à ses peuples, & des leçons à ses ennemis; qui s'est montré le rival de César dans ses campagnes & dans ses mémoires, & qui a été à la fois l'historien & le héros de sa maison.

Les liaisons intimes de M. de Voltaire avec ce monarque; son séjour à Berlin; les démêlés qui l'en éloignèrent & le conduisirent dans la retraite où il vit depuis vingt ans, fourniraient aux curieux d'anecdotes, des détails très-piquans, qui ne seront pas per-

perdus pour la postérité. La vie de cet homme extraordinaire a été aussi fertile en événemens, que son génie a été fécond en beaux ouvrages ; & l'un & l'autre peuvent être la matière d'excellens mémoires , pourvu que M. de Voltaire soit plus heureux que tant de grands écrivains, qui ont eu des commentateurs si peu dignes d'eux.

Dans cette foule de productions du premier ordre, qui sont sorties de sa plume, à peine a-t-on le loisir de se rappeler tant d'autres ouvrages qui auraient fait, comme on l'a très-bien dit, la réputation d'un autre homme, & qui n'ont été pour lui que les délassemens de son génie. On fait avec quelle facilité il a quelquefois produit ses chef-d'œuvres. Zaïre fut faite en dix-huit jours ; c'est l'élan d'une imagination passionnée. Nanine fut l'ouvrage d'une semaine, Nanine, le modèle de ce genre mixte qui fait verser des larmes douces, & excite le sourire de l'ame ; genre secondaire que M. de Voltaire n'a point dédaigné, parce qu'un homme qui a du génie en met par-tout ; genre qui a immortalisé La Chaussée, & qui depuis, comme tout le reste, a été corrompu & dénaturé.

S'il en coûtait si peu à M. de Voltaire pour enfanter des merveilles dramatiques, qu'on juge avec quelle aisance il laissait tomber sur le papier ces badinages poétiques, connus sous le nom de pièces fugitives. Le recueil en est immense; toutes ont été des saillies du moment, dictées par un esprit fin & délicat, & réglées par un goût sûr. Ce goût exquis dont il avait été doué par la nature, s'était encore épuré dès sa première jeunesse, dans l'excellente compagnie où il avait vécu, dans la société de Chaulieu, du grand prieur de Vendôme, de M. de la Feuillade, du chevalier de Bouillon, du maréchal de Villars, &c. C'est là qu'il apprit à goûter cet esprit naturel, cette fleur d'urbanité qui distinguait les courtisans de Louis XIV, & qu'on retrouve avec tant de plaisir dans les écrits de madame de Sevigné, de madame de la Fayette, & dans tous les monumens qui nous restent de cette cour à jamais mémorable.

Zadig, Memnon, Scarmentado, Candide, l'Ingénu, tous les mélanges de philosophie & de littérature, sont les délices de tous les lecteurs éclairés, sont toujours relus, & paraissent toujours meilleurs. Ses *discours sur l'homme*, le poème sur la loi naturelle, ses
vers

vers sur le *désastre de Lisbonne*, peuvent être opposés aux poésies philosophiques de Pope. Nous n'avons encore dans notre langue, qu'un seul ouvrage que l'on puisse mettre en parallèle avec l'*Orlando de l'Arioste*; & cet ouvrage est sorti de la même tête qui a conçu le plan de *Zaïre*.

Résumons : nul homme n'a jamais réuni tant de divers talens dans un si haut degré; Nul n'a jamais eu cette prodigieuse flexibilité d'esprit qui fait se plier à tous les tons, & cette justesse de goût qui ne les confond jamais.

Nul homme n'a produit un si grand nombre d'ouvrages d'imagination, & n'a rassemblé plus de vérités & d'idées dans les écrits qui appartiennent à la raison.

Nul n'a possédé plus éminemment ce charme de style qui attache sans cesse le lecteur, & qui se compose de la clarté, de la grace & de la rapidité réunies.

Nul n'a exercé de si bonne heure la faculté de produire. Nul, excepté Sophocle, n'a eu une vieillesse si brillante & si vigoureuse. M. de Voltaire a donné *Tancrède* à soixante-six ans, & l'*épître à Boileau* à soixante-seize.

Nul n'a joint à une littérature plus vaste, une critique plus lumineuse. Ses principes de goût, rassemblés en forme de poétique, & ses commentaires sur le théâtre de Corneille, sont des morceaux achevés. Les commentaires n'ont été blâmés, que par ceux qui ne sont pas dignes d'admirer le grand Corneille.

Nul homme n'a joui plutôt & plus longtemps d'une si grande réputation, & n'a tant occupé la renommée & l'envie. On ferait une bibliothèque de ce qu'on a écrit contre lui; & il n'y a presque point de souverain dans l'Europe, dont il n'ait reçu des marques d'estime & de bonté.

Nul écrivain n'a tant fait aimer l'humanité, & tant fait haïr les deux plus grands ennemis qu'elle ait, le fanatisme & la tyrannie. Nul ne s'est tant appliqué à mettre la raison & la vérité à la portée de tous les lecteurs; nul n'est plus relu ni plus cité, & n'a obtenu plus d'empire sur les esprits & sur les opinions de son siècle.

Cette sensibilité vive & prompte qui anime tous ses ouvrages, a du le dominer aussi dans sa conduite. Il n'a jamais résisté à l'impression du mérite, ni au ressentiment d'

un outrage. Il a répandu ses bienfaits , même sur des ingrats , & exercé des vengeances , même sur des hommes vils . Après la gloire de pardonner à ses ennemis , la plus grande est de s'en être fait craindre .

Il a élevé le premier sa voix en faveur du sang innocent que l'erreur venait de répandre ; & il est entré dans l'heureuse destinée de cet homme unique , de tirer de l'oubli & de l'indigence la postérité de Corneille , & de sauver de l'oppression & de l'ignominie la postérité de Calas .

Pour achever d'être extraordinaire en tout , il est le premier écrivain qui ait joui d'une très-grande fortune , sans remplir aucune des places qui peuvent y conduire , ni renoncer à aucun des talens qui en éloignent . La faveur des princes & des ministres , le commerce & l'esprit d'ordre , voilà les sources de son opulence . Mais observons qu'il eut l'avantage précieux de naître avec un honnête patrimoine ; & qu'il ne fut jamais obligé de devoir sa subsistance à son travail .

La terre de Ferney où il a établi sa demeure , est devenue une colonie florissante , dont il est le fondateur & le soutien . Il a

16 **PRECIS SUR VOLTAIRE.**

fait rebâtir l'église de sa paroisse ; on y lit cette inscription : *Deo crevit Voltaire.*

Enfin la société des gens de lettres a décerné à M. de Voltaire , un honneur qui n'avait encore été accordé en France à aucun particulier . Ils se sont réunis pour lui faire élever à leurs frais une statue en marbre , que le fameux Pigal a été chargé d'exécuter . Cet hommage qui honore leur sensibilité , & qui doit tant flatter celle de M. de Voltaire , est d'ailleurs un bel exemple qui ne peut manquer d'être suivi ; ce qui nous avertit de ce qu'on doit aux grands hommes .

On a pu poser différentes inscriptions pour cette statue , & plusieurs ont paru très-heureuses ; mais on n'en mettra pas une plus belle que son nom .



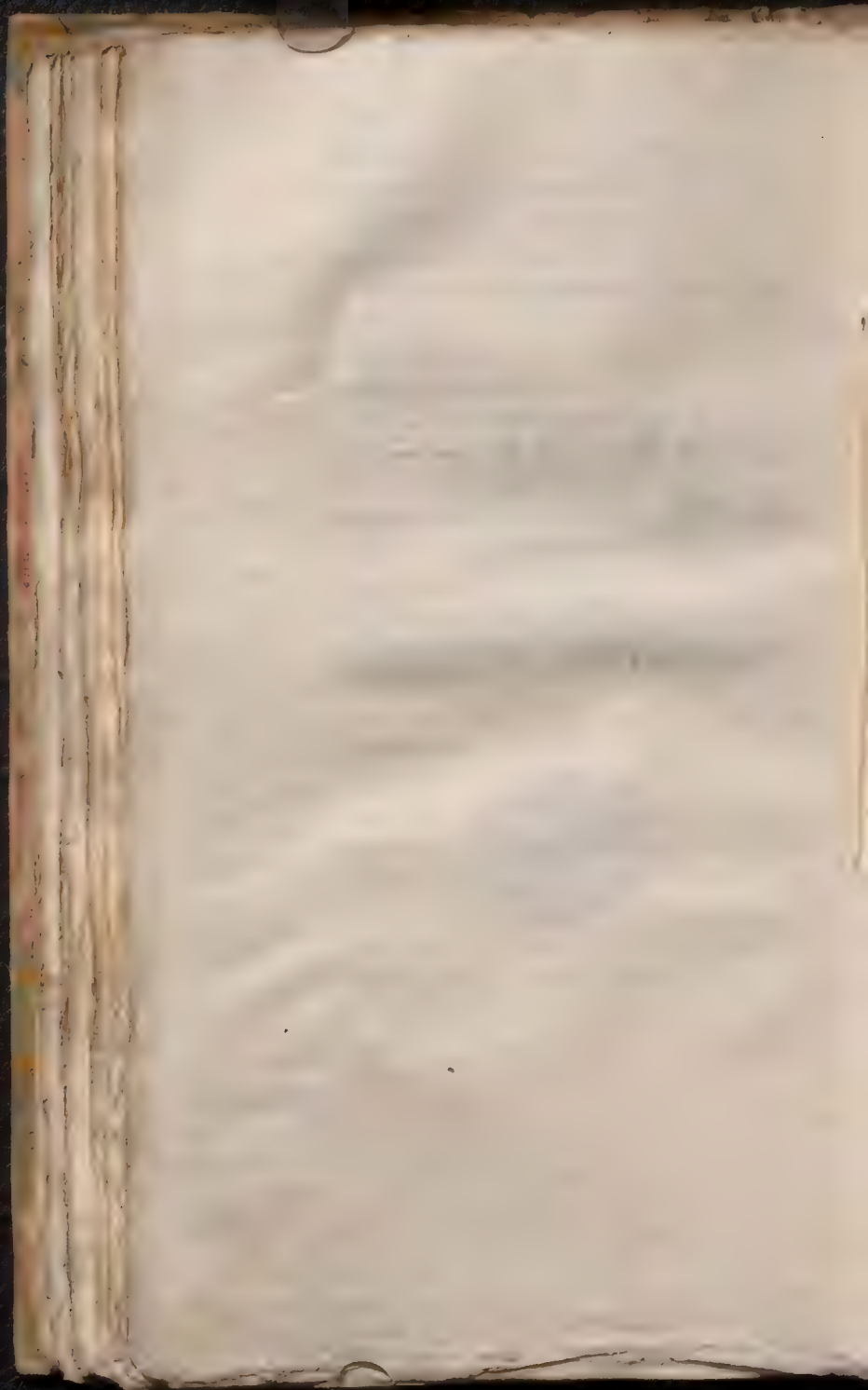
EXTRAIT du Discours prononcé par
M. DE LA HARPE, à sa réception à
l'Académie Françoisse.

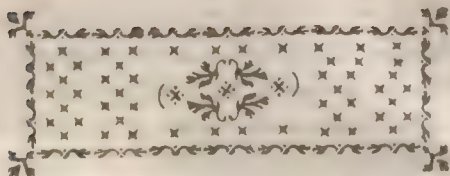
..... La France ne perdra point cette espèce de domination si glorieuse qu'elle a obtenue sur les peuples éclairés . La lumière des talens ne s'éteindra point dans les ténèbres du mauvais goût . Si d'un côté l'on s'efforce de les épaisir , vous combattez de l'autre pour les dissiper . L'astre qui a long-tems éclairé les arts , se soutient sur le penchant de sa course, & brille encore à son déclin . Il survit à soixante ans de travaux, ce vieillard célèbre, le prodige du siècle qui l'a vu naître, & le désespoir des âges suivans, qui ne le verront point égal . Ce n'est point ici sans doute , ce n'est pas dans ce lycée fait pour attester les richesses de la nature , que j'oserais douter de son inépuisable fécondité . Mais peut-être ne lui est-il pas donné de produire deux fois cet assemblage de tous les dons de l'esprit , & , ce qui n'est pas moins rare, l'activité nécessaire pour les mettre tous en valeur . Peut-être aussi doit-elle être unique en tout genre , cette singulière

destinée , qui prolongeant au-delà des bornes ordinaires , des jours si laborieux & si remplis , a mené ce grand homme sur les débris de quatre générations ensevelies , jusqu' à ce trône élevé par l' opinion toute puissante , d' où il exerce sur tous les peuples policés la dictature du génie ? Il ne lui manque que d' entendre vos acclamations . Quel moment , Messieurs , si nous pouvions le voir à la fin de sa carrière , jouir à la fois de sa gloire & de sa patrie ! S' il pouvait , sur ce théâtre qu' il a tant de fois embelli de ses chef-d'œuvres , s' avancer courbé sous l' amas de ses couronnes , répondre par des larmes de joie aux cris de la France assemblée , & plus heureux que Sophocle , survivre encore à son triomphe !



ARTICLE
TIRÉ DE L'OUVRAGE
DES TROIS SIÈCLES
DE LA
LITTÉRATURE FRANÇOISE.





To. IV. pag. 201.

Article VOLTAIRE.

VOLTAIRE, (*Marie-François AROUET DE*) de l'Académie Française, & de presque toutes les Sociétés Littéraires de l'Europe, né à Paris en 1694.

De grands talens, & l'abus de ces talens porté aux derniers excès : des traits dignes d'admiration, une licence monstrueuse : des lumieres capables d'honorer son Siecle, des travers qui en sont la honte : des sentimens qui ennoblissent l'humanité, des foiblesses qui la dégradent : tous les charmes de l'esprit, & toutes les petitesse des passions : l'imagination la plus brillante, le langage le plus cynique & le plus révoltant : de la philosophie, & de l'absurdité : la variété de l'érudition, & les bévues de l'ignorance : une poésie riche, & des plagiats manifestes : de beaux Ouvrages, & des Productions odieuses :
de

de la hardiesse, & une basse adulation : des hommages à la Religion, & des blasphêmes : des leçons de vertu, & l'apologie du vice : des anathêmes contre l'envie, & l'envie avec tous ses accès : des protestations de zèle pour la vérité, & tous les artifices de la mauvaise foi : l'enthousiasme de la tolérance, & les emportemens de la persécution ; telles sont les étonnantes contrariétés, qui, dans un Siècle moins inconséquent que le nôtre, décideront du rang que cet Homme unique doit occuper dans l'ordre des talens & dans celui de la Société.

Une admiration outrée lui a prodigué autant de louanges, que le zèle & la bonne critique ont enfanté de censures contre lui. Ses succès dans quelques genres, lui ont procuré des suffrages qu'il ne méritoit pas dans d'autres. Les lumières du discernement ont été éclipsées par les transports de l'enthousiasme, & on aura peine à croire jusqu'à quel point cette espèce de fanatisme a poussé son aveuglement. En un mot, malgré tant de disparates capables de faire ouvrir les yeux, tout ce que cet Ecrivain a produit, a été accueilli, cru, préconisé ; il est devenu l'idole de son Siècle, & son empire sur
les

les Esprits foibles ne sauroit être mieux comparé qu'à celui du grand *Lama*, dont on révere, comme chacun fait, jusqu'aux excréments.

La postérité est également à l'abri de la séduction & de la partialité; elle sait apprécier les beautés, démêler les défauts, modérer les louanges, fixer les degrés de gloire & de blâme. Le vrai moyen de juger M. de *Voltaire* est donc de se transporter dans l'avenir; de se mettre à la place de nos Descendants; de leur supposer des lumières, du goût, de l'honnêteté; & de prononcer ensuite, en tâchant d'être leur organe.

Nous ne nous proposons pas d'analyser les différens travaux de cette espèce d'*Hercule* littéraire. L'Epopée, la Tragédie, la Comédie, l'Opéra, l'Ode, la Poésie légère, tous les genres de Poésie ont été de son ressort. Dans la Prose: Historien, Philosophe, Dissertateur, Politique, Moraliste, Commentateur, Critique, Romancier, sa plume s'est exercée sur tout. Examinons avec quels succès, en défiant quiconque d'oser nous taxer avec fondement de méconnoître ce qu'il y a de bon dans cet Ecrivain, ou d'outrer la censure contre ce qu'il y a de mauvais.

La

La *Henriade* peut, sans contredit, être regardée comme un chef-d'œuvre de poésie, pourvu qu'on n'exige dans un Poème, que la richesse du coloris, l'harmonie de la versification, la noblesse des pensées, la vivacité des images, la rapidité du style. A cet égard, cet Ouvrage l'emporte sur tout ce que les Muses Françaises ont pu produire jusqu'à ce jour de plus brillant. Mais ces qualités quelque éminentes qu'elles soient, fussent-elles pour l'élever à la hauteur du Poème épique ? Cet intérêt fruit de l'art & du génie ; cet heureux tissu de fictions ; ces combinaisons d'incidens qui saisissent & captivent l'ame du Lecteur, la tiennent dans un enchantement continuel, & la conduisent au dénouement, à travers une inépuisable variété de sensations ; où les trouve-t-on dans *M. de Voltaire* ? La magie des grands Maîtres a toujours consisté dans ces puissans ressorts ; c'est en les maniant avec habileté, qu'ils se sont élevés au-dessus de la sphère des Esprits ordinaires, & ont donné à leurs Ouvrages ce germe d'immortalité qui les rend précieux à tous les Peuples & à tous les Siècles.

S'il est vrai, comme l'a dit un grand Poë-

Poëte (*) , que le plus ou le moins d'invention & d'intérêt soit ce qui distingue & subordonne entre eux les Hommes célèbres , on sera forcé de convenir, qu'à ce titre, M. de *Voltaire* ne pourra soutenir de comparaison avec les Poëtes qui l'ont précédé . Serait-ce en effet un paradoxe d'avancer que son Héros n'intéresse que parce qu'il est *Henri IV*, c'est-à-dire, un Roi dont le nom, chéri de toutes les Nations , adoré dans la sienne , parle à tout le monde en sa faveur . Pour peu qu'on y fasse réflexion , on trouvera que c'est peut-être à cet avantage que la *Henriade* a dû son succès , avantage que n'ont pas eu les autres Poëtes , qui ont été obligés de créer leur Personnage principal & tous les événemens de leur Poëme . De quelles ressources d'imagination n'ont-ils pas eu besoin pour intéresser au sort de leur Héros ! pour lui concilier successivement l'admiration , l'amour , tous les sentimens dont une ame sensible est capable ! Dans la *Henriade* , le Monarque François est toujours heureux ou au moment de l'être ; aussi est-on rarement dans le cas d'éprouver pour lui ces alternatives

de

(*) *Pope*, dans sa Préface sur *Homere* .

de crainte & d'espérance , ces intéressantes perplexités , qui sont tour-à-tour partager les disgrâces & goûter les triomphes . Par-là , malgré les grâces de son élocution , le Poëte tombe dans une monotonie insipide , & cette monotonie produit un ennui invincible , comme on l'a déjà (*) remarqué .

Tout , au contraire , est varié dans l'Illiade , tout y respire , tout y est en action . S'agit-il d'un Conseil , d'une bataille ou de quelque autre événement ; ce n'est pas le Poëte qui raconte : il rapproche les objets , il les rend présens , le Lecteur devient un témoin qui voit & écoute ; l'imagination d'*Homere* entraîne la sienne , toutes les fois qu'il lui présente de nouveaux tableaux , & ces tableaux varient à l'infini .

Le ton de la *Henriade* est sans doute noble , animé , toujours élégant , mais trop narratif . Point de ces douces illusions qui vous mettent à la place du personnage qui parle ou qui agit ; aucuns transports de cet enthousiasme.

(*) Tout le monde trouve que la *Henriade* est un beau Poëme , disoit M. l'Abbé Trublet ; je veux croire que c'en est un ; mais d'où vient que presque personne n'en peut lire plus d'un *Chant de suite* ?

fiatime , de cette ardente vigueur d'une ame enflammée qui maîtrise les autres ames ; aucune éruption imprévue de ce beau feu qui fait taire la critique , lors même qu'elle trouve à condamner dans ces écarts . *Virgile* étoit moins animé de ce beau feu qu'*Homere* : il y supplée par l'éclat , la constance & l'égalité . *Stace* & *Lucain* n'en ont produit que des étincelles , mais ces étincelles donnent au moins par intervalles de la chaleur & de la clarté . Chez *Milton* , c'est un volcan qui embrâse & consume tout . *Le Tasse* a sçu mieux modérer son effor , sans lui rien faire perdre sous le joug de l'art qui le conduit . Le feu du Chantre d'*Henri IV* n'a d'autre effet que celui d'éblouir ; il pétille , il éclate ; jamais il n'échauffe & ne transporte .

Seroit-ce encore un excès de sévérité , que de reprocher à M. de *Voltaire* de s'être trop délecté à prodiguer les Portraits ; de n'avoir pas répandu dans ces portraits assez de variété ; de les dessiner tous de la même manière ; de les peindre des mêmes couleurs ; de n'y avoir ménagé d'autre contraste que celui des antithèses ; de les terminer constamment par des pointes ou des sentences ; d'oublier ensuite , dans le cours de l'action , l'idée

idée qu'il a donnée de ses personnages pour les laisser agir au hazard , sans aucune conformité avec le caractère sous lequel il les a annoncés ?

Les grands Poètes sont bien éloignés de ce défaut . Au lieu de s'amuser à faire le portrait de leurs Héros, ils se sont contentés de les peindre par leurs actions , de leur donner des caractères puisés dans la nature , d'en distinguer les nuances avec autant d'énergie que de vérité , de régler constamment leurs mouvemens & leurs discours , selon les passions & les intérêts qu'ils ont cru devoir leur attribuer pour le ressort & le développement du Poème .

Ce qui diminue encore le mérite de la *Henriade*, comparée aux autres Poèmes, c'est le défaut de merveilleux . On a prétendu excuser M. de *Voltaire* en s'efforçant de prouver qu'elle ne comportoit pas ce genre d'ornement . Quand les raisons qu'on apporte, seroient aussi convaincantes, qu'elles sont faibles, que s'ensuivroit-il, si ce n'est qu'il auroit eu tort d'entreprendre un Poème, dont le sujet n'étoit pas susceptible de toutes les parties de l'*Epopée*? Mais a-t-on fait attention que sa stérilité est la vraie cause de cet-

te difette ? N'est-il pas aisé de s'appercevoir qu'il a employé le merveilleux partout où il a pu, qu'il l'a même outré d'une manière ridicule ? Les Personnages de la Discorde, du Fanatisme & de la Politique, sont sans doute, puisés dans le système du merveilleux ; mais on sent au premier coup d'œil, qu'ils ont une manière d'exister & d'agir, dans son Poëme, absolument contraire à toute vraisemblance ? Quoique les Divinités du Paganisme eussent une existence réelle dans l'opinion des Grecs & des Latins, *Homere* & *Virgile* les représentent sous des images visibles & connues, toutes les fois qu'ils les introduisent sur la Scène pour leur faire jouer un rôle. Dans la *Henriade*, au contraire, la Discorde & le Fanatisme sont des êtres bisarres, fantastiques ; on ne les voit point ; quoique l'Auteur les fasse agir & discourir avec ses autres Personnages (*).

M.

(*) Il est sans doute permis aux Poètes de personnifier les passions & même les êtres abstraits ; mais pour conserver la vraisemblance & l'illusion, ils doivent leur donner un corps visible & naturel, dès qu'ils s'en servent comme d'agens destinés à influencer essentiellement sur l'action. Quoi de plus absurde

M. de *Voltaire* avoit donc raison d'être indécis sur le nom qu'on pouvoit donner à la *Henriade*. Il s'exprime ainsi lui-même à ce sujet : „ Nous n'avions point de Poëme „ épique en France , & je ne fais même si „ nous en avons aujourd' hui . La *Henriade* , „ à la vérité , a été imprimée souvent , mais „ il y auroit trop de présomption à regarder ce Poëme comme un Ouvrage qui doit „ effacer la honte qu'on a reprochée si longtemps à la France , de n'avoir pu produire de Poëme épique “.

Quel que soit le nom qui lui convienne, le *Lutrin* lui est , sans contredit , très-supérieur , du côté de l'invention , & l'emporteroit à tous égards , si les Personnages qui y figurent étoient plus nobles & l'Action plus importante . Malgré la stérilité du sujet , avec quelle adresse & quelle fécondité , *Boileau* n'a-t-il pas su répandre , dans ce Poëme , les
ri-

de que de voir , dans la *Henriade* , la Politique & la Discorde , s'entretenir ensemble , comme des Sylphes ! le Fanatisme haranguer , sans bouche & sans voix , *Jacques Clément* ? lui persuader d'assassiner *Henri III* , & lui remettre un poignard , sans faire voir la main qui le lui présente , &c.

richesses de la fiction , les ressources de l'imagination , la diversité des caractères , la variété des tableaux , le jeu d'une versification toujours soutenue !

Que dirons-nous du *Télémaque* , qui est & sera toujours un vrai Poème aux yeux des Connoisseurs , comme nous l'avons (*) prouvé ? Quiconque saura apprécier les traits de l'art & du génie , sera forcé de convenir , qu'un seul des Episodes de cet ouvrage immortel , renferme plus d'invention , de conduite , d'intérêt , de mouvemens & de vraie poésie , que la *Henriade* entière , moins approchant de l'Epopée , que du genre historique .

Pourquoi les admirateurs du Chantre d'*Henri IV* se sont-ils tant pressés de lui attribuer l'honneur exclusif d'avoir donné le seul Poème épique , dont notre Nation puisse se glorifier ? N'eut-ce pas été assez pour sa gloire , & pour celle de leur jugement , de se contenter de dire , qu'il a donné le premier Poème héroïque , en vers , qui ait réussi dans notre langue ?

D'autres Littérateurs , aussi inconsiderés ,
n'

(*) Voyez l'Article FENELON .

n'ont pas craint d'élever la Muse tragique de M. de *Voltaire* au-dessus de celle de *Cornille* & de *Racine*. Comment n'ont-ils pas craint d'insulter à la crédulité publique, & comment ont-ils pu espérer qu'on les en croiroit sur leur parole ? On convient sans doute que l'Auteur de *Mérope*, d'*Alzire*, de *Mahomet*, est digne du premier rang, après ces deux Peres de la Tragédie ; on fait qu'il s'est fait un genre qui paroît lui être propre : mais les Esprits judicieux & éclairés savent en même tems qu'il ne doit ce genre qu'aux Tragiques qui l'avoient précédé, sans en excepter l'Auteur d'*Atrée* & de *Rhadamiste*, qu'on peut lui opposer comme un Rival redoutable. *Cornille* élève l'âme, *Racine* l'attendrit, *Crébillon* l'effraye. M. de *Voltaire* a tâché de fondre dans sa maniere le caractère dominant de ces trois Poètes, ce qui a fait croire, avec assez de raison, à plusieurs Critiques, qu'il n'est alternativement que leur Copiste, sans avoir de genre qui lui soit véritablement particulier. Quoi qu'il en soit, cette facilité à s'approprier si habilement les qualités de ses Modeles, peut supposer du talent, jamais la supériorité.

Nous ne dissimulerons pas que du côté de
la

la morale , & d'un certain ton d'humanité qui respire dans toutes ses Tragédies , l'Auteur de *Zaïre* l'emporte sur les autres Poètes tragiques ; mais il falloit , pour conserver cet avantage , qu'il respectât les vrais principes , observât une juste sobriété , & se défiât de la manie de débiter à tout propos & hors de propos ; des sentences & des maximes . Qui ne s'apperçoit en effet que ses Personnages montrent trop de penchant à discourir ; qu'ils raisonnent le plus souvent , lorsqu'ils devraient agir ; que le Poète se met indiscrètement à leur place , mal-adresse qui nuit toujours à l'illusion & affoiblit l'intérêt ? La passion ne fut jamais sententieuse ; la nature fait s'expliquer sans emphase & sans détour . Comment après cela la raison & le goût pourroient-ils avouer les acclamations prodiguées à ces tirades philosophiques , applaudies d'abord par la surprise de la nouveauté , aujourd'hui par habitude , & encore sont-elles abandonnées au peuple des spectateurs ?

Si M. de *Voltaire* est plus Moraliste , que nos autres Poètes tragiques , combien lui sont-ils supérieurs pour l'invention des sujets , la contexture des plans , la conduite de l'intrigue , l'art de dessiner les caractères , de les

C. de l'acad. des sciences.

soutenir, de les varier, fruit précieux du vrai talent & la marque la plus sûre du génie. Pourquoi faut-il, au contraire, que, par une fatalité qui n'établit pas son mérite dans les Esprits clairvoyans, il ne se soit presque jamais attaché qu'à des sujets (*) traités avant lui? D'un autre côté, où trouvera-t-on, dans les plans qui lui appartiennent, la hardiesse, la régularité, la souplesse, la dextérité, qui caractérisent ceux de *Corneille*, de *Racine* & de *Crébillon*. Les ressorts de ses Pièces sont communément foibles, mesquins, & peu dignes

(*) Dans son *Œdipe*, *Sophocle* & *Corneille*, avoient été ses guides. *Zuire* est tirée en partie de l'*Othello* de *Shakspear*. *Tristun* a fourni le sujet de *Marianne*. *Méropé* est une imitation de l'*Amasis* de *la Grange*, & de la *Méropé* du *Marquis Maffei*. *Brutus* a été dessiné sur le *Brutus* de *Madem. Bernard*, qui lui est resté supérieur. *Oreste*, *Rome sauvée*, les *Pélopides*, avoient été produits sur la Scène par *Crébillon*, dans *Electre*, *Catilina* & *Atrée*. Le sujet de *Tancrede* est tiré d'un Roman, intitulé, *la Comtesse de Savoye*. Les *Scythes* sont évidemment les enfans des *Chéruusques*, Tragédie connue auparavant sous le titre d'*Arminius*, dont l'Auteur n'auroit peut-être pas obtenu la représentation, (quoique reçue depuis quatre ans) si la Pièce de *Mr. de Voltaire* eût réussi, &c. &c. &c.

gnés de *Melpomene* : des Lettres sans adresse , des Qui pro-quo , des Enfans inconnus , des Reconnoissances , des Oracles , des Prodiges ; tels sont les agens perpétuels de sa Muse , toujours timide , embrouillée , chancelante , pour peu qu'elle soit abandonnée à elle même .

Sur quelles raisons ses admirateurs s'appuient-ils pour établir sa supériorité ? Ils disent que ses Tragédies sont plus souvent représentées , que celles de ses Prédécesseurs . Qui ne sentira que ce raisonnement est à-peu-près de la même force que celui de *Scudéry* , qui prétendoit également prouver la supériorité de sa Tragédie de *l'Amour tyrannique* sur celle du *Cid* , parce qu'il y avoit eu plus de Suisses tués à sa Pièce , qu'à celle de *Corneille* ? Quand on ignorerait que le choix des représentations dépend des Comédiens , & non du Public , on seroit encore en droit de leur répondre , que les Pièces de *Corneille* & de *Racine* ne paroissent si rarement , que parce qu'elles ont occupé la Scène pendant près d'un Siècle , qu'il est peu de personnes qui ne les sachent par cœur , & que l'amour de la nouveauté fait souvent courir après des beautés frivoles , sans affoiblir le tribut d'ad-

miration qu'on doit aux beautés solides ? on pourroit leur répondre encore que M. de *Voltaire*, étant devenu le Poëte à la mode, le goût du Siecle, corrompu par ce Poëte lui-même, ne doit pas servir de regle, quand il s'attache uniquement à lui ; qu'il paroît assez que ce goût ne s'occupe que de ce qui peut l'amuser ; qu'il s'inquiete peu s'il est d'accord avec les vrais principes ; & qu'enfin indépendamment des dispositions de la multitude pour son Poëte favori, les ressorts de la cabale qui le préconise, contribuent, plus que tout le reste, à le rendre Possesseur exclusif du Théâtre.

S'ils ajoutent que *Corneille* n'a que neuf ou dix Pièces restées au Théâtre, nous répliquerons que celles de ce Poëte qui ont été rejetées, sont bien supérieures aux Tragédies de M. de *Voltaire*, qui ont eu le même sort. Il n'en a pas lui-même dix qui se soient soutenues, malgré les efforts de ses Partisans ; & pour *Alzire*, *Mérope*, *Zaïre* & *Mahomet*, (qui ne seront jamais comparables à *Cinna*, aux *Horaces*, à *Polyeucte* & à *Rodogune*,) peut-on oublier qu'il est l'Auteur de *Zulime*, de *Marianne*, d'*Artémire*, d'*Eriphile*, du *Duc de Foix*, de *Rome sauvée*, de *Sémi-*

miramis, du *Triumvirat*, d'*Adélaïde*, des *Scythes*, des *Guèbres*, des *Pélopidès*, &c.; qui sont bien loin d'offrir des plans & des scènes de génie, comme *Othon*, *Surena*, *Sertorius*, *Attila*, &c.

Qu'on en revienne donc à son pinceau séducteur, qui peut être regardé, entre ses mains, comme une baguette magique; & qu'à ce titre, on lui donne le premier rang parmi les Poètes tragiques de ce Siècle, en réservant toutefois à *Crébillon* le droit de réclamer contre cette décision, parce qu'il a fait *Electre*, *Atrée*, & *Rhadamiste*, qui annoncent le vrai génie de la Tragédie.

Les éloges prodigués à sa Muse comique, ont été plus modérés. Et véritablement il faudroit plus que de la confiance pour oser célébrer M. de *Voltaire* parmi les vrais enfans de *Thalie*. La meilleure de ses Comédies auroit peine à figurer dans la classe de celles qu'on regarde comme médiocres. Il faut qu'il soit bien foible à cet égard, puisque, malgré le talent qu'il a de peindre, & d'embellir jusqu'à ses défauts, il n'a pu se concilier les suffrages du Public. On convient que l'esprit du genre comique lui est totalement inconnu; qu'il n'a présenté sur la Scène

ne qu'un monstre bisarre, mêlé de ris & de pleurs, pétri d'aigreur & de sentiment, de fiel & de gaieté. Il a cependant chauffé le Brodequin presque autant de fois que le Cothurne. *L'Indiscret*, *la Femme qui a raison*, *la Prude*, *le Droit du Seigneur*, *l'Ecueil du Sage*, *la Comtesse de Givry*, *le Dépositaire*, &c. sont autant de fruits malheureux de l'ambition qu'il a toujours eue de se distinguer dans toutes les parties de la Poésie. *L'enfant prodigue*, *Nanine* & *l'Ecoffaise*, ont été applaudis, & le sont encore; mais qui ne fait que ces applaudissemens ne fauroient être attribués qu'à l'indulgence du Siècle, à la bisarrerie ou la malignité?

Il seroit humiliant pour lui de rappeler qu'il s'est exercé à des Opéra, & dans la Carrière des *Malherbe* & des *Rousseau*, avec aussi peu de succès dans l'un que dans l'autre genre. Ses *Drames lyriques* sont de la plus pauvre invention, & d'un style entièrement opposé à celui qui convient à ces sortes de Pièces: *Samson*, *Pandore*, *le Temple de la Gloire*, n'ont servi qu'à le mettre un peu au-dessus de l'Abbé *Pellegrin*, quand il ne s'agira pas de *Jephthé*. Aussi a-t-il eu la droiture de se rendre justice, en écrivant à

M. Ber-

M. Bergier : „ J'ai fait une grande sottise
 „ de composer un Opéra ; mais l'envie de
 „ travailler pour un homme comme M. Ra-
 „ meau , m'avoit emporté . Je ne songeois
 „ qu'à son génie , & je ne m'apercevois
 „ pas que le mien n'est point fait du tout
 „ pour le genre lyrique “.

Quant à ses Odes , il suffit de les lire ,
 & l'on n'aura pas de peine à deviner la
 cause de son acharnement contre le grand
 Rousseau & M. le Franc , qu'il s'est efforcé
 de rabaisser , après avoir fait de vains efforts
 pour les suivre .

Le seul genre où il est véritablement in-
 comparable , est celui qu'on appelle *Poësies*
légères , ou *Pièces fugitives* . Tous les Poètes
 qui l'ont précédé , lui sont inférieurs , & l'
 on pourroit prédire que ceux qui le suivront ,
 auront de la peine à l'égaler . Jamais per-
 sonne n'a sçu mieux donner une tournure
 ingénieuse aux plus minces bagatelles ; pro-
 diguer , avec autant de grace que de facilité ,
 la finesse des pensées , l'agrément des figures ,
 la délicatesse des tours , l'élégance & la lé-
 gèreté . Toujours fin , naturel & brillant ,
 quelquefois Philosophe éclairé , une plaisan-
 terie ingénieuse , des saillies piquantes , des

traits de lumière, un coloris riant & suave, donnent à toutes ses Productions un caractère qui n'appartient qu'à lui.

Pourquoi cette Muse, si ingénieuse, si légère, a-t-elle été si souvent hardie, téméraire & licentieuse? Pourquoi a-t-elle immolé, avec si peu d'égards, la vérité, la décence à l'effort de son imagination déréglée & au desir de plaire, à quelque prix que ce fut? Nous ne mettons pas au rang de ces Poésies légères les énormes Productions qui doivent encore plus la faire rougir. *La Pucelle, la Guerre de Genève*, & tant d'autres fruits de l'audace & de la malignité, ne sauroient être loués par le libertinage lui-même, puisque cette même Muse qui les a produits, les a désavoués, dans le tems qu'elle conservoit encore quelques restes de pudeur.

Du Monde poétique, suivons M. de Voltaire dans la vaste Carrière de la prose. Il en a parcouru toutes les parties, & par-tout il a laissé l'empreinte de ses ravages. Qu'on ne s'imagine pas que nous voulions faire entendre par-là, que sa Prose soit mauvaise ou inférieure à sa Poésie: ce seroit être absurde, que de méconnoître dans le Prosateur les mêmes qualités qui brillent dans le Poète. Soit qu'il

qu'il écrive en Vers ou dans le style ordinaire, il a presque toujours la même vivacité, le même esprit, les mêmes graces, la même harmonie. Nous avouerons encore que, si on excepte *Racine*, *Despreaux* & *M. le Franc.*, aucun de nos bons Poètes n'a eu, comme lui, le talent d'écrire, dans les deux langues, avec une égale supériorité. Mais peut-on se dissimuler qu'en séparant le coloris, du fond des tableaux, on ne distingue, à travers les prestiges du pinceau qui les illumine, tous les genres altérés; l'illusion, substituée à la vérité; les idées reçues, sacrifiées à l'envie de plaire; & le ton qui convient aux matieres qu'il traite, défigurée par sa maniere, indépendante de toutes les regles? Dans l'Histoire, que s'est-il proposé; que d'amuser son Lecteur, au lieu de l'instruire; que de prêter au mensonge des amorces pour la foible crédulité; que de faire triompher la fiction, à l'aide d'une tournure insidieuse ou du sel de l'épigramme?

L'*Essai sur l'Histoire générale* ne sera jamais regardé par des Esprits sages & instruits, que comme un tableau infidèle, où, sous prétexte de peindre les progrès de l'esprit des Nations, l'Auteur s'abandonne à

toutes ses idées, s'efforce de réaliser ses chimères, ramène tout à l'objet qu'il s'étoit proposé, celui d'établir le fatalisme, système qui est le comble de l'absurdité. Tous les événemens, tous les caractères, toutes les actions, toutes les conjectures, ne tendent qu'à favoriser ce principe. L'Historien renverse, sans pudeur, tous les monumens de l'Histoire, s'attache aux Traditions les plus suspectes, s'appuye sur les Auteurs les plus décriés, & ne redoute pas le mépris dû à une crédulité puérile ou à une mauvaise foi odieuse, pourvu qu'il abuse la multitude, qu'il veut absolument subjuguier & égarer. De-là cette affectation de présenter la vertu malheureuse, & le vice toujours triomphant. S'il parle d'une bataille, c'est pour faire remarquer que les Combattans qui avoient pour eux la justice, ont eu les revers en partage. Ses réflexions sur les différens Princes ne tendent qu'à prouver que les plus méchans ont vécu dans la prospérité, & les plus vertueux dans l'infortune. Dès qu'il trouve la moindre trace de superstition, il étale un air de triomphe; il proscriit les abus avec un ton de confiance propre à persuader qu'il est le premier à les combattre, tandis qu'

qu' il est le seul à ignorer , ou à feindre d' ignorer , qu' on les a condamnés avant lui . Il fait plus : quand les faits ne prêtent pas assez à sa censure , ou ne rentrent pas dans son plan , il les transforme , les envenime , les violente , pour les assujettir à son but , & croit être Philosophe , toutes les fois qu' il n' est qu' imposteur ou méchant . Que penser , en effet , de tant d' anecdotes hasardées , de tant de critiques puériles , de ce vain appareil de sagacité qui ne se plaît à fouiller que dans les cloaques , & en fait exhaler sans cesse des vapeurs & des nuages qui corrompent ou interceptent les vérités les plus connues ?

Cet *Essai sur l' Histoire générale* a été foudroyé par des critiques , qui n' ont été réfutées que par des injures . On y a démontré des milliers d' erreurs , qui n' ont été défendues que par d' autres erreurs , plus absurdes & plus multipliées ; d' où il est aisé de conclure , qu' en voulant peindre l' esprit des Peuples , il n' a peint véritablement que son propre esprit , c' est-à-dire , un esprit asservi à toutes les bisarreries d' une imagination déréglée , aveuglé par les travers d' une raison inconséquente & sans suite , emporté par

les inquiétudes d'un caractère audacieux & sans frein .

Le *Siecle de Louis XIV* est écrit dans le même goût , & avec la même infidélité . Il ne s'agit pas d'examiner s'il contient quelques chapitres bien écrits . Ce mérite est le moindre de tous ceux qu'exige l'Histoire . La justesse . & la vérité en sont l'ame . La maniere de raconter , quoique piquante , ne sauroit suppléer au fond des choses , ou justifier la malignité des réflexions . D'ailleurs , est-ce d'un ton d'aisance , qui annonce plus l'oubli des égards , que la supériorité du génie ; est-ce par chapitres , que les grands Historiens nous ont transmis les Annales des Nations ou les actions des Princes ? Trouve-t-on dans cet Ouvrage , & dans tous les autres du même Auteur , ce nerf historique , cette combinaison des matieres , cet esprit de liaison & de suite , cet ensemble qui nourrit & soutient l'esprit du Lecteur , & forme une chaîne non-interrompue de tableaux qui le fixent & l'intéressent jusqu'à la fin ? Au lieu de cela , l'Historien de *Louis XIV* ne présente que des miniatures détachées , des croquis informes , des dissertations épigrammatiques .

Il a eu sans doute ses raisons pour traiter ainsi l'Histoire. Incapable de soutenir une narration continue; moins pour faciliter l'attention, que pour ménager des repos à sa plume, trop pétillante pour avoir une force toujours égale, il circonscrit les objets, les divise, les isole avec une incohérence qui laisse la liberté d'extraire & de transporter les chapitres, sans nuire à l'ordonnance de l'Ouvrage, ce qui prouve qu'il n'y en a aucune.

On peut en dire autant du *Siecle de Louis XV*, moins bien écrit & plus infidèle encore. Ajoutons seulement, qu'on aura peine à croire, en le lisant, qu'un Auteur ait pu débiter tant de faussetés manifestes, travestir tant d'événemens, les présenter d'un profil si contraire à la bienséance & à la vérité, sous les yeux d'une infinité de gens, témoins oculaires des faits qu'il y dénature.

L'*Histoire de Charles XII* & celle du *Czar Pierre*, ne seront jamais des Histoires, que pour les Esprits légers, qui préfèrent l'agrément de la narration & les étincelles du style au récit noble & grave, qui doit caractériser le véritable Historien. La première a mérité à son Auteur le titre de *Quinte-Curce*

Fran-

François, sans doute parce que l'Historien d'*Alexandre* n'a pas été plus scrupuleux, que celui du Roi de *Suede*. La seconde n'est pas digne du même honneur; avec un génie aussi romanesque, elle est très-éloignée d'avoir autant de graces. La plume de l'Ecrivain n'y paroît qu'usée, foible, intarissable en répétitions. L'attention de répéter sans cesse que le Czar est un grand Homme, annonce tout au plus un ouvrage de commande, & ne persuaderoit pas la supériorité du Héros, s'il n'avoit pas lui-même d'autres titres pour la faire sentir.

Nous ne parlerons pas du *Tableau du Genre-humain*, de l'*Histoire du Parlement*, de la *Philosophie de l'Histoire*, ni de tant d'autres Ouvrages, prétendus historiques, qui ne sont capables de piquer la curiosité que par la hardiesse & la licence, qui y attaquent les objets les plus respectables. Il suffit de dire que les fautes, les erreurs, les bévues, s'y entrecroquent à chaque page, & que l'Ecrivain y répète, répète, répète sans cesse les mensonges qu'il avoit déjà répétés en mille endroits.

Et cependant il a grand soin d'assurer, dans toutes ses Préfaces, que la vérité est
son

son objet principal . Et cependant toutes les fois qu'il abuse de la crédulité publique , il ne manque jamais de lancer de terribles anathèmes contre les imposteurs . A-t-il prétendu en imposer par cette ruse ? Telle a pu être son intention ; mais on l'a surpris si souvent en contradiction avec cette intrépide vérité qui , selon lui , le passionne ; il a si mal soutenu tant de combats contre des Critiques plus véridiques & mieux instruits , que ses assurances & ses protestations sont un signal de défiance , & ses réponses aux censures , de nouveaux motifs d'incrédulité .

Après avoir été Historien Romancier , M. de *Voltaire* a voulu être Romancier Philosophe . Pour s'épargner la peine d'imaginer , (attention qu'il a toujours eue) il a puisé chez les Etrangers des sujets & des plans , qu'il a habillés ensuite à sa mode ; *Zadig* , *Memnon* , *le Monde comme il va* , sont presque entièrement tirés de l'Anglois . Il n'a donc eu d'autre peine que de les enluminer , & d'y ajouter quelques réflexions , naturelles à la vérité , quelques traits de critique assez fins , & encore en doit-il l'idée à ses originaux .

Il est plus aisé de s'appercevoir que *Candide* ,

vide, le Huron, la Princesse de Babylone, sont de son invention, parce qu'ils manquent absolument d'invention. Ces trois Romans, déconfus & dépourvus de machine, n'offrent qu'une enfilade d'événemens absurdes qui se précipitent sans liaison; la hardiesse & l'obscénité en forment l'intérêt principal. Le désœuvrement & l'impiété peuvent seul procurer des Lecteurs à ces Productions indécentes, & le vice en goûter les infâmes beautés.

En qualité d'Ecrivain Moraliste & de Philosophe, il eut pu acquérir des droits sur la reconnoissance des hommes, si les vérités utiles qui percent de tems en tems dans ses Ouvrages, n'étoient éclipsées par les erreurs nuisibles qui y sont répandues. Pour quelques traits de lumière, quelques vues bien-faisantes, des réflexions saines, des transports d'humanité qui décèlent plutôt une compassion orgueilleuse, qu'une véritable sensibilité; combien de contradictions, d'inconséquences, d'emportemens, d'absurdités & de délires! Presque toujours, sous prétexte de combattre les abus, il se précipite dans les excès de l'indépendance. S'il se déchaîne contre le fanatisme religieux, c'est en montrant, & pour fai-

faire naître un fanatisme plus dangereux encore, celui de l'irréligion. S'il attaque certains préjugés, assez indifférens aux yeux de la saine Philosophie, c'est pour y substituer tout le travers des opinions arbitraires. Quel Philosophe, que celui qui préconise tantôt la Religion & tantôt l'Incrédulité; qui, tantôt donne des regles de morale & tantôt est l'écho du libertinage; qui, tantôt nie l'immortalité de l'ame, tantôt admet un Dieu Récompensateur! Quel Philosophe, qu'un Raisonneur toujours en opposition avec ses principes, toujours ennemi de ses propres systèmes, toujours versatile & sans aucune forme déterminée! Il recommande la tolérance, & se peint comme le plus intolérant des hommes, il vante le pardon des offenses, & se livre à tous ses ressentimens; il réclame en faveur de l'honnêteté, de la décence, & oublie jusqu'aux moindres égards. Quel Philosophe, qu'un Auteur qu'on ne peut ni définir ni suivre, qui laisse ses Lecteurs dans un doute perpétuel sur ses vrais sentimens! Quel Homme, que celui dont les circonstances dirigent toutes les affections; qui croit ou rejette, qui loue, blâme, flatte ou déchire, selon les impressions qu'il éprouve, & dont

& dont les impressions sont toujours le produit des plus petits ressorts!

Dans la Littérature, il porte le même esprit & les mêmes variations. Après avoir donné de bons préceptes & plus souvent encore de bons exemples, l'amour du Pour & du Contre, une inquiétude continuelle, des idées passagères, assujetties aux dispositions du tempérament, de l'humeur, de la vanité, égarer, embrouillent ses opinions, lui font oublier qu'il décrédite ses jugemens par les contrariétés les plus palpables, qu'il condamne ce qu'il avoit prescrit, & qu'il rejette les principes qu'il avoit suivis: semblable à ces Tyrans qui renversent les Loix au gré de leurs caprices, & en établissent sans cesse de nouvelles pour appuyer leur domination.

Il n'a rien de véritablement décidé que l'ambitieuse manie de passer pour le depositaire du génie de tous les arts, pour un Littérateur universel, pour un homme unique. La plupart de ses Dissertations littéraires sont un tribut d'hommages qu'il se paye à lui-même, ou des Arrêts prononcés contre ses Rivaux; ses observations sur la Tragédie, une justification de ses Pièces, & la satire adroite de celles des autres; son *Essai sur la Poë-*

Poësie épique, une Apologie de la *Henriade*, & une censure injuste des autres Poëmes ; la *connoissance des beautés & des défauts de la Poësie & de l'Eloquence*, dans la langue *Françoise*, donnée sous un nom emprunté, l'apothéose de ses Productions ; mille autres Ouvrages de sa façon, sont autant de trompettes sonores qu'il consigne à la Renommée, pour préconiser son mérite, en tout genre.

S'il s'est prodigué les éloges, il n'a pas négligé les moyens de s'en procurer de la part des autres. Quantité d'Auteurs médiocres ont été honorés de ses suffrages, & transformés, par cette adresse, en autant d'admirateurs. Mais pour avoir déprisé les Hommes de tous les Siècles, en faveur de ceux du Siècle nouveau ; pour avoir voulu, comme un autre *Encelade*, chasser les Dieux de l'Olympe, afin d'y regner seul avec de petites Divinités de sa création ; enfin, pour avoir loué sans mesure les *d'Alembert*, les *Marmontel*, les *Thomas*, les *St. Lambert*, les *Delabarpe*, &c. il a décrit également ses éloges & ses critiques. Etre assez mal adroit pour réduire le mérite de *Voiture* à quatre pages, celui de *Lafontaine* à trente Fables ; n'accorder à *Rousseau* que trois ou quatre Odes

Odes & quelques Epigrammes ; reprocher à Corneille les défauts de son Siecle , & lui donner le nom de *Déclamateur* ; qualifier les Tragédies de *Racine* , d' *Idylles en Dialogues* , bien écrits & bien rimés ; traiter celles de *Crébillon* de *Rêves d' Energumene* & de lieux communs empoulés ; accuser *Boileau* de n' avoir jamais su parler au cœur , ni à l' imagination ; *Fénélon* , d' avoir écrit d' une maniere foible ; *Bossuet* , d' avoir fait des *Déclamations* capables d' amuser des enfans ; *Montesquieu* , de n' avoir su qu' aiguïser des Epigrammes & accumuler de fausses citations ; s' efforcer enfin de dépouiller tous nos grands Hommes de la gloire qui leur appartient , pour en revêtir des Pigmées que cette gloire écrase : n' est-ce pas , d' un côté , ressembler à cet Empereur , qui , pour avilir le Sénat , fit partager à son cheval les honneurs consulaires ? N' est-ce pas , de l' autre , se jouer des instrumens de sa propre vanité ? Car , après tout , ces Pigmées n' en paroissent que plus Pigmées sur le haut piedestal où il les élève .

Quant aux autres Ecrivains qui ont eu le malheur de lui déplaire ou de le contredire , il a la bonté de se mettre au-dessous d' eux , par la maniere dont il les traite . Aussi amateur
de

de la dispute , que les *Scaliger* , les *Garasse* , les *Saumaïse* , il les laisse bien loin derriere lui , dès qu'il s'agit de faire couler de sa plume des torrens d'injures , de sarcasmes & de grossièretés . Quel spectacle ! que celui du premier Bel-esprit de la Nation se roulant , sans égard pour lui-même , dans un cercle perpétuel d'expressions les plus basses & les plus odieuses , ne sachant répondre à ses adversaires qu'à l'aide des épithètes les plus atroces , telles que celles d'*Energumene* , de *Radoteur* , de *Cuistre* , de *Polisson* , de *Gredin* , d'*Escroc* , de *Voleur* , de *Péderaste* , & de tant d'autres , que nous rougirions de répéter ! Quel objet de comparaison ! entre les sentences , les maximes , les tours fins & délicats , les expressions ingénieuses , les beaux sentimens qu'il exprime si énergiquement dans plusieurs endroits de ses Ouvrages , & ce débordement de fiel & de malignité , ce tissu d'indécences , de mensonges , de calomnies , répandues sur tant d'Ecrivains de mérite , Etrangers , Nationaux , Prélats , Militaires , de tous les Ordres & de tous les Etats , qui n'ont eu d'autre tort , à son égard , que de ne pas penser , comme lui , & d'avoir osé l'écrire ! Quels seront les sentimens de la Postérité , quand ,
après

après avoir admiré *la Henriade*, *Mérope*, *Alzire*, &c, elle verra paroître, à leur suite, *la Guerre de Genève*, *la Défense de mon Oncle*, *les Honnêtetés Littéraires*, & une infinité d'autres Libelles, qui supposeroient, dans elle, le plus grand degré de perversité, si elle ne les rejettoit avec horreur !

Nous n'insisterons pas davantage sur ce tableau si humiliant pour l'Oracle de la Littérature, pour la Philosophie, & pour l'Esprit humain en général : nous l'avons mis dans le plus grand jour dans le *Tableau philosophique de l'Esprit de cet Ecrivain*, & nous nous faisons un devoir de ne pas nous recopier.

C'est ici le lieu d'examiner comment, avec des travers, des foiblesses, des défauts, des excès si révoltans, cet Auteur a pu se procurer un si grand nombre de Partisans. Ses Admirateurs ne peuvent se dissimuler que quantité de ses Pièces de Théâtre n'aient éprouvé des chûtes humiliantes. Ses Histoires fourmillent d'erreurs, de bévues & de faussetés ; ses Mélanges littéraires offrent une infinité de faux principes, de faux jugemens, de critiques injustes ; ses Productions polémiques sont odieuses, comme nous l'avons indiqué, par de fausses imputations, des men-
son-

songes , des calomnies . Et cependant on le lit ; il amuse ; on seroit même tenté de le croire , si on pouvoit se refuser à l'évidence & à l'équité , qui le combattent .

Ce problème n'est pas difficile à résoudre : Qu'on retranche certains de ses Ouvrages , qui sont d'un style de la dernière classe , toutes les fois qu'il ne s'oublie pas , il fait éblouir le Lecteur & le disposer , par les charmes d'une diction toujours simple & brillante , à adopter ses idées , à approuver ce qu'il approuve , à condamner ce qu'il condamne . Comme les choses ne saisissent les Hommes , que selon la proportion qu'elles ont avec leur intelligence , & que les lumières de la multitude ne sont ni justes ni profondes ; comme la manière d'exprimer une pensée décide de tout , chez la plupart , il n'est pas étonnant que par l'art de se mettre à la portée du commun des Esprits , de rendre ses idées avec agrément , il ne se fasse goûter , & n'enlève des suffrages .

Au talent de séduire par une superficie agréable , il joint une attention plus essentielle encore , celle de mettre les passions dans ses intérêts . L'amour de l'indépendance qu'il prêche dans ses Ecrits , amour qui flatte na-

tutellement tous les Hommes ; l'apologie qu'il fait souvent des foiblesses humaines ; la tolérance & l'humanité , qu'il ne cesse de recommander ; & dont tout le monde a besoin , n'ont pas peu contribué à décider en sa faveur les Hommes de tous les états , de tous les âges , assez foibles pour croire sur parole , & trop peu réfléchis pour rien approfondir . Les Jeunes-gens sur-tout , que le moindre joug importune ; les Esprits légers , à qui la nouveauté est toujours assurée de plaire , que les plus minces faillies persuadent , dès qu'elles les amusent , n'ont pas eu de peine à passer du goût à l'enthousiasme , & de l'enthousiasme à une espece de fanatisme .

Ajoutons à toutes ces raisons , qu'il n'est aucun Auteur plus agréable , plus varié , plus commode . On le lit sans se fatiguer ; il ne présente que la fleur des sujets ; il réveille par des antithèses ; il voltige d'objet en objet ; il a l'art de saisir les contrastes , de se jouer avec la faillie , de remplacer le raisonnement par l'épigramme ; enfin , il aime mieux mentir & déchirer , que d'être froid ou ennuyeux . Faut il s'étonner , après cela , qu'il ait trouvé le secret d'en imposer à tant de Gens , de leur faire adopter ses idées , à
peu-

peu-près comme le subtil charlatan qui amuse, fait acheter sa drogue à ceux même qui n'y ont pas de foi ?

Qu'opposent à tous ces tours d'adresse, à ce torrent d'approbation, les Gens de goût & les Hommes sages ? Ils sont témoins de la séduction, ils en calculent la durée, ils en prédisent le terme. Ils savent, d'après des principes invariables, fortifiés par une expérience constante, que le beau seul & l'honnête peuvent soutenir les épreuves du tems. Ils conviennent que parmi les Ouvrages de M. de Voltaire, il y en a quelques-uns d'excellens, mais ils soutiennent (on commence à les croire, & on les croira de plus en plus) qu'il y en a beaucoup de médiocres & un grand nombre de mauvais : que le talent de saisir les rapports éloignés des idées, de les faire contraster, semble lui être particulier ; mais qu'il y met trop d'affectation, & que les productions de l'art sont sujettes à périr : qu'il n'a que l'éloquence qui consiste dans l'arrangement des mots, dans leur propriété ; & non celle qui tire sa force des pensées & des sentimens, qui est la véritable : qu'il n'a aucun système suivi, & n'a écrit que selon les circonstances, & presque jamais d'après lui-même.

même : que le plus grand nombre de ses Ouvrages ne sont faits que pour son Siècle , & que par conséquent la Postérité n'en admettra que très-peu : que si la gloire du génie n'appartient qu'à ceux qui ont porté un genre à sa perfection , il est déjà décidé qu'il ne l'obtiendra jamais , parce qu'il ressemble à ce fameux Athlète , dont parle *Xénophon* , habile dans tous les exercices , & inférieur à chacun de ceux qui n'excelloient que dans un seul : que son esprit est étendu , mais peu solide ; sa lecture très-variée , mais peu réfléchie ; son imagination brillante , mais plus propre à peindre qu'à créer : qu'il a trop souvent traité sur le même ton le Sacré & le Profane , la Fable & l'Histoire , le Sérieux & le Burlesque , le Moral & le Polémique ; ce qui prouve la stérilité de sa manière , & plus encore le défaut de ce jugement qui fait proportionner les couleurs au sujet : qu'il néglige trop dans ses Vers , ainsi que dans sa Prose , l'analogie des idées & le fil imperceptible qui doit les unir : que ses grands Vers tombent un à un , & qu'il n'est pas difficile d'en composer de brillans & de sonores , quand on les fait isolés : enfin , que la révolution qu'il a tenté d'opérer dans les Lettres ,

tres, dans les idées & dans les mœurs, n'aura jamais son entier accomplissement ; parce que les Littérateurs qu'il égare, & les Disciples qu'il abuse, en les amusant, peuvent bien ressembler à *Charles VII*, à qui *Labire* disoit, *on ne peut perdre plus gaiement un Royaume* ; mais qu'il s'en trouvera parmi eux qui, comme ce Prince, ouvriront les yeux, chasseront l'Usurpateur & rétabliront l'ordre.

Nous venons d'examiner l'Ecrivain, il ne s'agit plus que d'analyser l'Homme. Nous ne renouvelerons pas ici les reproches qu'on lui a faits tant de fois, reproches dont la discussion seroit si capable d'ensevelir la gloire des talens, sous l'opprobre des travers de l'esprit & du cœur : ce détail n'est pas de notre ressort. Notre intention est de le représenter tel qu'il se montre, dans ses propres Ouvrages ; & quel vaste champ n'y offre-t-il pas aux réflexions du vrai Philosophe ! Jamais Homme fut-il plus le jouet de son amour-propre, de son esprit, de son imagination, de son cœur, & de sa fausse raison !

Entraîné par l'amour de la gloire à tous les genres, & par une vive sensibilité à toutes les passions, ces deux mobiles sont devenus le ressort principal de ses talens, & la

regle du différent usage qu'il en fait. Modeste, s'il eût été universellement encensé; doux, s'il n'eût point été contredit; religieux, & zéléteur du Culte dans lequel il est né, pour peu que ce chemin eût pu le conduire à la fortune ou à la célébrité, on l'eût vu le modèle & le défenseur des vrais principes, en tout genre, si l'intérêt de sa vanité eût pu s'accorder avec aucune espèce de dépendance. Mais l'ardeur excessive & l'impétueuse délicatesse de son amour-propre, ont été la cause de ses variations, de ses égaremens, de l'altération de ses idées, de ses goûts & de ses sentimens. De-là, ces transports d'estime & ces haines implacables contre tant d'Hommes de Lettres, qui, tour-à-tour, ont été comblés de ses éloges ou accablés de ses sarcasmes, selon le cas qu'ils ont paru faire de son mérite, ou selon l'opinion du Public sur le leur. De-là, d'abord ami & flatteur du grand *Rousseau*, il est devenu son ennemi le plus acharné, & n'a cessé de le poursuivre sous la cendre qui couvre son tombeau. De-là, ami & flatteur de *Maupeou*, la préférence éclairée d'un grand Roi, le souleve contre ce Philosophe, & l'engage dans des démêlés, qui lui ont été si honteux &

& si funestes . De-là , ami & admirateur de *Crébillon* , il a publié , de son vivant , contre lui des Critiques anonymes , parce qu' il étoit jaloux de sa gloire ; & des Libelles , après sa mort , parce que le Monarque lui élevoit un monument . De-là , ami & protecteur soi-disant de *Desfontaines* , il a tâché de le couvrir d' opprobre , pour n' en avoir pas été toujours loué , & pour en avoir éprouvé de justes censures . De-là , ami & admirateur de *J. J. Rousseau* , il a insulté plus encore à ses disgraces qu' à ses erreurs , à cause de la supériorité de son éloquence , & du peu de cas qu' il a paru faire de la Philosophie & de ses Disciples . De-là , ami & défenseur de *Montesquieu* , il s' est permis les Critiques les plus minutieuses & les plus injustes , contre ses Ouvrages , afin de s' élever au-dessus de lui . De-là , ami & défenseur de *M. Helvétius* , il a attendu le moment de sa mort , pour le mépriser & le rendre ridicule . De-là enfin , le Recueil de ses Ouvrages offre un choc perpétuel de louanges , de blâme , d' applaudissemens , de sarcasmes , de flatterie & d' emportemens .

Il a traité le Public de la même manière .
Après avoir d' abord gardé quelques mesures ,

il a méconnu toutes les bienséances, & a insulté sa Nation, ou plutôt toutes les Nations, dès qu'il en a été mécontent ; on peut en juger par son Discours aux Welches, ses Stances sur les Italiens, ses Satyres contre les Allemands, ses Plaisanteries sur les Espagnols & les Portugais. Les Anglois même, si souvent loués dans ses Ecrits, sont devenus, comme les autres Peuples, le jouet de ses plaisanteries.

L'humeur, dont il n'a jamais su se rendre maître, a aussi beaucoup influé sur ses éternelles variations. Son imagination en a suivi tous les mouvemens, & porté toutes les empreintes. Tantôt sensible, tantôt délicat, tantôt caustique, selon les différentes dispositions de son ame ; tantôt sincère & tantôt artificieux, tantôt amateur du vrai & tantôt opposé à la vérité, tantôt modéré & tantôt excessif, il a toujours été, comme nous l'avons déjà remarqué, l'Homme du tems, de la circonstance, du moment. Ses pensées, ses expressions, ses jugemens, si on les compare les uns aux autres, à mesure qu'ils se présentent, sont moins de lui, que du Génie qui l'inspiroit alors : peu d'Auteurs, au style près, paroissent moins appartenir en propre à eux-mêmes.

mêmes : à force d'avoir tous les caractères ,
il n'en a aucun.

Qu'a produit , dans sa raison , cette inquiétude turbulente ? Des lumières , des contradictions , des inconséquences , des absurdités . Cette raison n'a jamais vu les objets que comme elle pouvoit les voir , c'est-à-dire , avec l'œil du préjugé , variant sans cesse selon l'impulsion momentanée . Dans les Lettres , dans la Philosophie , dans l'Histoire , lorsqu'il est désintéressé , le vrai échappe rarement à sa vue ; mais le plus petit intérêt l'obscurcit , l'altère , le dénature , dans son esprit .

Cette morale bienfaisante qu'il publie avec un zèle si apparent , est-elle dans son cœur ? N'est-elle point un système ? Qu'on rapproche ce qu'il dit dans de certaines occasions , de ce qu'il débite dans d'autres ; qu'on rapproche ses sentimens d'humanité , du mépris qu'il témoigne pour l'humanité en général ; ses déclamations contre les vices , des peintures cyniques qu'il en fait ; son enthousiasme pour les vertus , du ridicule qu'il leur donne ; ses élans affectueux pour la tolérance , de ses rigueurs impitoyables contre les abus ; &c on sera à portée de juger , que s'il a été quelquefois réellement pénétré des bel-
les

les maximes qu'il énonce, il ne l'a pas moins été des maximes qui leur sont contraires, puisque celles-ci paroissent aussi senties, aussi vives, aussi fortement énoncées, & qu'elles sont plus souvent répétées que les autres.

Qu'on accorde, s'il se peut, tant de disparates avec l'idée de la vraie Philosophie. Elle doit également agir sur l'esprit & sur le cœur : sur l'esprit, par des principes claires, solides & invariables : sur le cœur, par des sentimens honnêtes, supérieurs, & à l'épreuve de tout ; c'est par ce rapport des pensées & des sentimens qu'elle élève l'Homme au-dessus de la classe ordinaire.

La marche du Philosophe, quand il est ce qu'il doit être, est toujours lumineuse, conséquente, égale, pleine de franchise & de dignité. Pourquoi donc ces incertitudes, ces erreurs, ces contradictions ? Pourquoi ce mélange d'élévation & de petits moyens, de hardiesse & de petites ruses, de dédains & de petites prétentions ? Pourquoi systématiser sans principes, moraliser sans mœurs, dogmatiser sans mission, retracter dans un tems ce qu'on a avancé dans un autre, y revenir ensuite, après les désaveux les plus formels ?

Le caractère du Philosophe est supérieur à
tou-

routes les foiblesses . Pourquoi courir sans cesse après la louange , & se déconcerter au moindre trait de contradiction ? Pourquoi encenser la grandeur, outrager la médiocrité ou les cendres des Morts ? Pourquoi employer tant de manéges, prendre si souvent le masque, se travestir en mille manieres, emprunter tant de faux noms ? Pourquoi le Professeur, en vérité par excellence, n'ose-t-il paroître que sous la sauvegarde des *Vudé*, des *Carré*, des *Akakia*, des *Zapata*, des *Buzin*, des *Escarbotier*, des *Rustan*, des *Ramponneau*, & d'une infinité d'autres Noms, dont la burlesque annonce plutôt l'Histrien, que le Dissertateur éclairé ?

Le but du Philosophe est de découvrir & de faire connoître la vérité . Est-ce à travers des saillies, des épigrammes, des jeux de mots, des plaisanteries indécentes, qu'elle se plaît à lancer ses rayons & à faire entendre son langage ? Est-ce en attaquant la Religion par des sarcasmes, en la défigurant par de fausses imputations, en la noircissant par des calomnies, qu'on peut espérer d'en renverser les fondemens ? N'est-ce pas au contraire lui rendre hommage par l'excès de sa déraison & de sa mauvaise foi ?

Le

Le fruit des travaux du Philosophe est l'instruction & le bonheur des Hommes . Que pouvoient produire ceux d'un Ecrivain , qui , d'un côté , tantôt philanthrope , tantôt ennemi du Genre-humain , toujours occupé de ses intérêts , ne s'est guère attaché qu'à entretenir le Public de lui-même , à le faire confidant de ses actions , de ses services , de ses libéralités , de ses aumônes ; qui de l'autre , s'est fait un jeu d'attaquer les principes , de corrompre les sources , de franchir les bornes , de renverser les loix , d'aveugler les Esprits . Qu'ont-ils produit , en effet ? Ce que la saine Philosophie ne sauroit avouer pour son Ouvrage , l'indépendance , le désordre , la corruption , le bouleversement de toutes les idées . Qu'on l'écoute & qu'on le fuive ; qu'en résultera-t-il ? Les Jeunes-gens apprendront à son école à secouer le joug du devoir , à répéter des blasphêmes , à triompher de leurs déréglemens : les Gens de Lettres , à peu respecter les modeles , à déguiser leurs larcins , à violer les regles , à oublier les bienséances , à se déchirer sans égard : les Nations à abandonner leurs principes , leurs loix , leur caractère , pour se repaître d'idées frivoles , de vues chimériques , de goûts fan-

ta-

tasques & passagers ; à préférer à leur intérêt , à leur gloire , à leur repos , l'attrait du plaisir , les honneurs du perfiffage , les charmes de l'inconstance ; à perdre enfin la décence , les vertus , les mœurs , pour se contenter d'être commodes , agréables & polies ,

Tel est cependant l'Homme qu'on préconise & qu'on encense , au point de ne pas craindre de le rendre ridicule , en se proposant de lui élever une Statue . Car enfin dans l'antiquité & chez tous les Peuples sages , cet honneur n'a jamais été que le prix des vertus héroïques ou des services rendus à la patrie . Seroit-ce donc à ce titre que M. de *Voltaire* pourroit jouir d'un privilège que les *Turenne* , les *Luxembourg* , les *Catinat* , les *Hôpital* , les *Daguesseau* , ont si bien mérité & n'ont point obtenu ? Voudroit-on ressembler à ces Nations superstitieuses & sauvages , qui élevoient des simulacres aux Génies mal-faisans ? Si les *Bossuet* , les *Fénélon* , les *Corneille* , les *Racine* , les *Despréaux* , n'ont eu jusqu'ici d'autres monumens élevés à leur gloire , que les fruits de leur génie , plus durables que le marbre & l'airain : il faut qu'on se défie bien du génie de M. de *Voltaire* ,
pui-

68 ARTICLE SUR VOLTAIRE.

puisque'on cherche à subjuguer la postérité par les hommages du Siecle présent. Mais la Postérité juge les Auteurs & les Siecles : elle réduira, d'un côté, l'Ecrivain à sa juste valeur : de l'autre, elle saura que cet apothéose n'est pas l'ouvrage de la Nation, mais le produit des intrigues de quelques Gens de Lettres, qui, pour lors, seront vraisemblablement inconnus ; & quel tribut doivent attendre de sa part l'Idole & les Consécrateurs ?

F I N.



